3 1761 04610115 0

EX LIBRIS O'REILLY, HAVRE

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY,

PERE ET FILS.

TOME QUATRIÈME.

Montfleury, Antoine Jacob, called

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY,

PERE ET FILS.

NOUVELLE ÉDITION;

TOME QUATRIÈME,

CONTENANT

TRIGAUDIN, Comédie;
LA DAME MÉDECIN, Comédie;
LA DUPE DE SOI-MÊME, Comédie;
CRISPIN GENTIL-HOMME, Comédie.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PQ
1875
M64
1776
t. 4

630655
7.3.56

TRIGAUDIN,

OU

MARTIN BRAILLARD,

COMÉDIE;

Donnée pour la premiere fois en 1674.

ACTEURS.

TRIGAUDIN.
LUCIE, femme de Trigaudin.
GÉRONTE.
JULIE, niéce de Géronte.
VALERE, amant de Julie.
TOINETTE, servante de Géronte.
LA FORÊST, valet de Chambre de Valere.
LA RIVIERE, valet de Géronte.
L'INDUSTRIE, valet de Trigaudin.

La Scène eſt à Paris.

TRIGAUDIN,

OU

MARTIN BRAILLARD,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

BON! pour vous divertir, vous me faites un conte.

TRIGAUDIN.

Non, point. Ayant soupé l'autre jour chez Géronte,
En tirant par hazard de ma poche un mouchoir,
Le portrait que tu sçais que j'avois, vint à cheoir.

L'INDUSTRIE.

De votre femme?

TRIGAUDIN.

Paix. Géronte le ramaſſe;
L'ouvre, & juſqu'à ſon cœur l'éclat de ſes yeux paſſe;
Il ſe ſentit charmé des traits de ſa beauté,
Et de l'original s'étant fort enquêté,
Je lui dis que c'étoit une mienne couſine
Qui venoit à Paris. Je vis bien, à ſa mine,
Que notre homme en tenoit, je n'en témoignai rien;
Prêtez-le moi, dit-il, pour quelques jours....

L'INDUSTRIE.

Hé bien?

TRIGAUDIN.

Je lui laiſſai.

L'INDUSTRIE.

Comment! celui de votre femme?

TRIGAUDIN.

Paix. L'amour s'eſt ſi fort emparé de ſon âme,
Qu'il baiſe à tous momens ce portrait à genoux;
Juſques-là qu'il me vint hier au ſoir, entre nous,
La larme preſque à l'œil, prier avec inſtance
De vouloir avec lui faire cette alliance,
Me diſant qu'en moi ſeul il mettoit ſon eſpoir;
Il a cent-mille francs comptant qu'il m'a fait voir,
Qu'il veut, en l'épouſant, lui donner.

L'INDUSTRIE.

A ſon âge,
Ce Géronte, Monſieur, ſi ſçavant & ſi ſage....

TRIGAUDIN.

Il n'eſt ni l'un, ni l'autre.

L'INDUSTRIE.

Est-il possible ? Il a
Une bibliothéque où toujours....

TRIGAUDIN.

Tout cela
Marque sa vanité plus que sa suffisance ;
A l'abri des sçavans il met son ignorance,
Et croit, pour habiter, le soir & le matin,
Un cabinet farci de Grec & de Latin,
Passer pour homme docte, & que chacun l'admire :
Ses livres sont fort beaux, mais il n'y sçait pas lire ;
Depuis près de vingt ans que nous sommes amis,
Je connois sa portée, & sçais ce que je dis.

L'INDUSTRIE.

Mais vous n'avez pas dû laisser croître sa flamme ;
Car dans une heure au plus madame votre femme,
Arrivant d'Orléans, sera de notre écot.

TRIGAUDIN.

Chut ; maraud ! si jamais tu prononces ce mot....

L'INDUSTRIE.

Votre femme, Monsieur, m'avez-vous dit....

TRIGAUDIN.

Ah, traître !
Te tairas-tu ?

L'INDUSTRIE, *à part.*

Ma foi, je pense que mon maître
Devient fou.

TRIGAUDIN.

Que ce mot ne t'échappe jamais ;
Ou crains que de cent coups....

L'INDUSTRIE.

Non, Monsieur; je me tais.

TRIGAUDIN.

Parle-moi d'autre chose, ou bien songe à te taire.

L'INDUSTRIE.

Je me tais; c'est, Monsieur, ce que je sais mieux faire.

TRIGAUDIN.

As-tu mis en oubli qu'un hymen clandestin....

L'INDUSTRIE.

Non. Je me souviens bien, Monsieur, qu'un beau matin
Vous fûtes avec.... là.... faut-il que je devine....

TRIGAUDIN.

Quand tu voudras parler d'elle, dis ma cousine.

L'INDUSTRIE.

Avec votre cousine, assez près d'Orléans,
Sans avoir pris d'avis d'amis, ni de parens,
Qu'un curé, peu chargé d'argent & de scrupules,
Vous maria, qu'on prit du papier des formules
Pour faire le contrat, & que des deux côtés
On prit, pour y signer, des témoins apostés;
Que, pour vous obliger à conclurre l'affaire,
La cousine vous dit qu'elle avoit certain frère
Qui vouloit de sa main lui donner un époux;
Le tout pour vous forcer....

TRIGAUDIN.

Point du tout. Entre nous,
J'ai sçu de gens de foi, que, sans certain voyage,
Son frère auroit dès-lors conclu son mariage.

L'INDUSTRIE.

L'avez-vous vu?

TRIGAUDIN.

Jamais; mais il sera content
D'un hymen....

L'INDUSTRIE.

Qu'est-ce donc qui vous alarme tant?
Ou laissez-moi parler, ou daignez m'en instruire.

TRIGAUDIN.

Ne sçais-tu pas...?

L'INDUSTRIE.

Je sçais ce que vous voulez dire.
Que vous avez deux fils en différent état,
Que l'un est médecin, & l'autre est avocat,
Mais tous deux chicaneurs, qui, sur ce mariage,
Vous auroient de leur bien demandé le partage,
Et que, pour éviter ce désordre intestin,
L'amour vous a fait faire un hymen clandestin.
La cousine plus riche en appas qu'en monnoie,
N'a de fonds, que je crois, qu'un fort grand fonds de joie,
Et vous êtes content du présent de sa foi;
Mais étant à Paris sur le pavé du Roi,
Vos fils dans Orléans, sans vous en faire excuse,
J'ai cru que librement....

TRIGAUDIN.

Non; c'est ce qui t'abuse:
L'avocat est celui dont j'aurois plus de peur,
Il est bruyant, actif, âpre au gain, grand hableur,
Fort propre à son métier, il faut qu'on le confesse.
Pour George, son cadet; c'est une pauvre espèce,
Il ne sera jamais qu'un âne, & ne vaudra....

Je l'ai fait médecin à cauſe de cela:
Mais outre la raiſon qui m'oblige à leur taire
L'hymen qu'à leur inſçu mon amour m'a fait faire,
Je dois plus que jamais tenir le cas ſecret.
Comme je te connois depuis long-temps diſcret,
Je puis de mes projets te faire confidence:
Cet hymen clandeſtin, qui, ſelon l'apparence,
Devoit être un obſtacle au bonheur de mes jours,
Me flatte d'un eſpoir qui m'eſt d'un grand ſecours;
Et, par une aventure à nulle autre commune,
Me fournit un moyen d'établir ma fortune;
Et Géronte m'a fait promettre qu'aujourd'hui....
J'acheverai tantôt, j'entends du bruit chez lui:
Il n'eſt pas à propos qu'en ce lieu je pourſuive.
Voici l'heure à peu-près que le carroſſe arrive,
Ma femme y ſera; cours la préparer un peu
A l'effort que je veux exiger de ſon feu;
Dis-lui qu'il ne nous faut parler devant perſonne,
Sous les noms que le joug de notre hymen nous donne;
Et que, pour des raiſons importantes enfin,
Je prétends à Paris paſſer pour ſon couſin.

L'INDUSTRIE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Quel ſeroit ſon deſſein? C'eſt une affaire faite.

SCÈNE II.

TRIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE.

AH! Monsieur Trigaudin, est-il vrai....

TRIGAUDIN.

Quoi, Toinette?

TOINETTE.

Que notre maître songe à se remarier?

TRIGAUDIN.

Hé bien! trouvez-vous là de quoi vous effrayer?

TOINETTE.

Comment! c'est tout de bon?

TRIGAUDIN.

Eh! cela pourroit être.

TOINETTE.

Hé bien!...

TRIGAUDIN.

Quoi?

TOINETTE.

N'ai-je pas toujours dit que mon maître Deviendroit fou?

TRIGAUDIN.

Comment! pour avoir de l'amour...

TOINETTE.

Le moyen qu'il s'en sauve? Aussi, dès qu'il est jour,
Il s'enferme tout seul dedans sa chambre aux livres,
Et par fois il ne prend pas pour deux liards de vivres.
Vous sçavez comme elle est?

TRIGAUDIN.

Pleine, de haut-en-bas,
De volumes dorés, de cartes, de compas,
De cylindres divers, d'astrolabes, de sphères....

TOINETTE.

Et d'autres instrumens aussi peu nécessaires.
Il dépense à cela plus d'argent qu'il n'est gros;
Quelquefois, en trois jours, il ne dit pas trois mots,
Tant ce chien d'attirail le rend triste & sauvage.
Tout ce qui m'en déplaît, Monsieur, & dont j'enrage,
C'est que tous nos voisins me parlant de cela,
Disent qu'il n'entend rien dans les livres qu'il a,
Que tout cela chez nous ne sert que de parade,
Que mon maître à crédit rend son timbre malade,
Et ne se plaît à voir chez lui tout ce butin,
Que pour nourrir des rats, de Grec & de Latin;
Qu'il en a, dont jamais il n'a fait l'ouverture,
Et qu'il n'y connoît rien que par la couverture.
Vous ne croiriez jamais les sottises qu'on dit....

TRIGAUDIN.

L'amour pourra donner relâche à son esprit;
Et sa femme pourra, pour peu qu'elle le prie....

TOINETTE.

C'est un homme gâté, Monsieur, s'il se marie:
On pourra lui trouver une femme à souhait,
Mais quelque magasin de vertu qu'elle ait fait,
Quelque amas de pudeur, quelque fonds de sagesse

Que la nature en elle ait joint à sa jeunesse,
Si Monsieur met chez nous à profit tout son bois,
Nous passerons l'hiver sans souffler dans nos doigts;
J'en suis sûre, & Monsieur, s'il se met en ménage,
En aura de son crû du moins pour son chauffage;
Son âge & son humeur ne l'en sçauroient sauver;
Et, comme son ami, pouvez-vous approuver?...

TRIGAUDIN.

Comment! connois-tu bien la femme qu'on lui donne?

TOINETTE.

Non, Monsieur, voyez-vous! je ne connois personne;
Mais je me connois bien, & ne jurerois pas,
S'il vouloit m'épouser, qu'il n'en eût....

TRIGAUDIN.

En ce cas,
Tu seras du métier; mais femme qui s'emprunte....

TOINETTE.

Hélas! Dieu fasse paix à la pauvre défunte:
Mais ne sçait-on pas bien le train qu'elle menoit?

TRIGAUDIN.

Hé bien?

TOINETTE.

Eh! de Monsieur quand on l'entretenoit,
Ses galans (car par fois j'oyois leur conférence)
Lui disoient franchement que c'étoit conscience
Qu'il ne fût pas cocu, jurant tout de leur mieux
Qu'il avoit pour cela des talens merveilleux,
Qu'il étoit vieux, jaloux, défiant, incommode,
Et que, pour être enfin tout-à-fait à la mode,
Il manquoit à son front ce qu'ils vouloient qu'il eût;
Bref, chacun lui dit tant....

TRIGAUDIN.

Hé bien?

TOINETTE.

Qu'elle le crut.

TRIGAUDIN.

De sorte que la Belle, après cette assurance,
Faisant d'être coquette un cas de conscience,
En faveur du galant décidant sur ce point....

TOINETTE.

Laissons les morts en paix, & n'en médisons point:
Mais pour mon maître enfin, dussé-je être chassée,
Je ne puis m'empêcher de dire ma pensée;
Et s'il se marioit cent fois, je gagerois
Ma tête, que monsieur seroit cocu cent fois.

TRIGAUDIN.

Oh, oh! sçavez-vous bien, Madame la coquine,
Que votre maître épouse une mienne cousine?

TOINETTE.

Ah! Monsieur....

TRIGAUDIN.

Qu'elle est sage, & que....

TOINETTE.

Je le crois bien.

TRIGAUDIN.

Pourquoi donc en parler?

TOINETTE.

Par forme d'entretien.

SCÈNE III.

TRIGAUDIN, GÉRONTE, TOINETTE.

GÉRONTE, *dans le fond du théâtre, regardant un portrait.*

O Le charmant portrait!

TRIGAUDIN.

Si jamais même audace....

TOINETTE.

Mon maître vient. Monsieur, de peur qu'on ne me chasse....

TRIGAUDIN.

Allez, une autre fois soyez sage; autrement....

TOINETTE.

Je n'en parlerai plus, Monsieur, assurément.

(*Toinette sort.*)

GÉRONTE.

Que ces yeux languissans, cet air tendre & modeste,
Cette gorge.... Ah! pourquoi n'a-t-on peint tout le reste!
Ah! Monsieur Trigaudin, quel bonheur! Qu'il m'est doux
De pouvoir embrasser un ami tel que vous!

TRIGAUDIN.

Vous ſçavez qu'à vous voir je n'ai pas moins de joie,
Et que, quand mon bonheur permet que je vous voie...

GÉRONTE.

Laiſſons ces vains diſcours où la ſincérité
A ſouvent moins de part que la civilité,
Ces complimens farcis de pompeux verbiage,
Dont le bon ſens commence à réformer l'uſage;
C'eſt un ſoin dont tout l'art conſiſte en jeux de mots,
Qu'on ne peut pardonner qu'à des Provinciaux.
Parlez-moi bien plutôt, ſi ma peine vous touche,
De cet objet charmant, de ſes yeux, de ſa bouche,
Tout en eſt merveilleux. Mais parlons franchement,
Le Peintre a-t-il rendu ſes traits fidèlement?
Ne l'a-t-il point flatté? Car, pour être à la mode,
Il faut qu'un peintre flatte & ſe rende commode;
En vain la vérité voudroit paroître au jour;
Qui fait bien reſſembler, fait ſouvent mal ſa cour;
En dépit du bon ſens, ce ſexe veut paroître
Moins tel que Dieu l'a fait, que tel qu'il voudroit être;
Et quand dans un alcove on plante un beau portrait,
Soit qu'il reſſemble, ou non, il eſt toujours bien fait.
Non, morbleu! je voudrois qu'on menât aux galères
Ces lâches barbouilleurs, ces peintres mercénaires,
Qui, par l'eſpoir du gain, corrompus la plupart,
Renoncent ſans ſcrupule aux règles de leur art,
Diſpenſent leur pinceau ſujet à l'impoſture,
Du tribut qu'en ce cas on doit à la nature;
De qui l'art, ſans reſpect, ſe mêle, en leurs portraits,
De faire les gens beaux, quand Dieu les a fait laids,
Et chez qui tous les jours la plus laide perſonne
Eſt belle au *prorata* de l'argent qu'elle donne.
Les loix à cet abus devroient un réglement.

TRIGAUDIN.

Il eſt vrai, mais l'uſage en décide autrement:
Si le peintre en ceci me paroît peu fidèle,
C'eſt que ſans vanité ma couſine eſt plus belle;
Ce crayon imparfait n'en eſt....

GÉRONTE.

Que dites-vous?
Plus belle? Quoi! ſes yeux....

TRIGAUDIN.

Sont plus grands & plus doux.

GÉRONTE.

Son teint?

TRIGAUDIN.

Eſt bien plus beau.

GÉRONTE.

Sa bouche?

TRIGAUDIN.

Plus vermeille.

GÉRONTE.

Sa gorge?

TRIGAUDIN.

Bien plus blanche.

GÉRONTE.

Elle eſt donc ſans pareille;
Car je ne doute point qu'avecque tant d'appas
Le ciel n'ait embelli ce qui ne paroît pas.
Sa taille?

TRIGAUDIN.

Eſt à charmer.

GÉRONTE.

Son humeur ?

TRIGAUDIN.

Complaiſante.

GÉRONTE.

Son eſprit ?

TRIGAUDIN.

Délicat.

GÉRONTE.

Sa manière ?

TRIGAUDIN.

Engageante.

GÉRONTE.

Jeune ?

TRIGAUDIN.

Cela ſe voit.

GÉRONTE.

Modeſte ?

TRIGAUDIN.

Oh, oh!

GÉRONTE.

L'air bon ?

TRIGAUDIN.

Majeſtueux & grand.

GÉRONTE.

Douce?

TRIGAUDIN.

Comme un mouton.

GÉRONTE.

Que voilà bien mon fait! Ah! sur cette assurance....
Quand arrivera-t-elle?

TRIGAUDIN.

Aujourd'hui, que je pense.

GÉRONTE.

Aujourd'hui, juste ciel! si nous prenions le soin
D'aller au-devant d'elle?

TRIGAUDIN.

Il n'en est pas besoin;
Afin de ménager doucement chaque chose,
Il faut qu'adroitement à tout je la dispose:
L'air dont je lui prétends parler, vous proposant,
Lui paroîtroit suspect, si vous étiez présent,
Et le portrait enfin que je lui prétends faire,
Étant fait sans témoins, paroîtra plus sincère.

GÉRONTE.

Ah! que ne doit-on point à de pareils amis?
Oui, comme il vous plaira; mais vous m'avez promis
Que je l'épouserois, j'en meurs d'impatience.
Vous m'avez répondu de son obéissance,
Et m'avez assuré que l'offre de sa foi....

TRIGAUDIN.

Oui, je m'en souviens bien, reposez-vous sur moi;
Sa main vous est acquise. Il faut qu'elle vous voie,

GÉRONTE.

Ah ! ce dernier aveu met le comble à ma joie.
Quant aux conditions, vous ſçavez mon deſſein :
Mais comme je m'oblige en lui donnant la main,
Et que par un contrat avantager la Belle,
Sans rien faire pour vous, c'eſt faire tout pour elle ;
Je veux que mon amour, redevable à vos ſoins,
Ait de tous mes tranſports les vôtres pour témoins :
Ainſi dès-à-préſent je m'oblige & m'engage
A vous donner....

TRIGAUDIN.

Et quoi ?

GÉRONTE.

Ma nièce en mariage.

TRIGAUDIN.

Votre nièce ? Fort bien, voilà ce qu'il me faut.
Ah ! c'eſt ſans intérêt....

GÉRONTE.

Venez la voir tantôt.

TRIGAUDIN.

Moi, me remarier ! Ah ! Monſieur, je vous prie,
Qu'on ne me parle point de femme de ma vie :
Non ; la mienne étant morte, il eſt hors de ſaiſon
De croire que l'hymen....

GÉRONTE.

C'eſt par cette raiſon
Qu'il en faut prendre une autre, & ſonger à lui plaire.
Si la vôtre vivoit, vous n'en auriez que faire.

TRIGAUDIN.

J'aime le célibat.

GÉRONTE.

Ce deſſein changera;
Ma nièce eſt un morceau.... L'appétit vous viendra.

TRIGAUDIN.

Valère qui l'adore....

GÉRONTE.

Il eſt vrai; mais Valère,
A ne le point flatter, n'eſt pas bien ſon affaire;
C'eſt un jeune éventé, fainéant & mutin,
Et qui, pour parler franc, ſent trop ſon libertin;
Ma nièce eſt encor jeune, il lui faut un bon guide,
Un mari qui ſoit mûr, dont l'eſprit ſoit ſolide;
Et vous trouvant enfin d'un modèle achevé....

TRIGAUDIN.

Le carroſſe, Monſieur, pourroit être arrivé;
Je veux qu'en arivant ma couſine me voie
Prompt à lui faire part du ſujet de ma joie,
Et je vais diſpoſer cet hymen concerté.

GÉRONTE.

Et moi, près de ma nièce, agir de mon côté.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, seul.

QUe mon amour se sent fier de cette assurance!
Mon bonheur aujourd'hui passe mon espérance,
Que mes jours, qui sembloient au chagrin destinés,
De joie & de repos vont être assaisonnés!
Qui l'eût cru, qu'un portrait d'une jeune personne
M'eût donné tout l'amour que celui-ci me donne?
Et qu'un intime ami, que tant d'amour surprend,
Se fût, à point nommé, rencontré son parent,
Pour se charger de faire agréer mes hommages?
Ah! qu'il est vrai qu'au ciel se font les mariages!
Et qu'un homme à l'hymen s'oppose vainement,
Alors que son étoile en ordonne autrement!
Le ciel à mon bonheur visiblement travaille;
Car, outre sa beauté, son esprit & sa taille
Répondent, m'a-t-il dit.... Mais, ma nièce paroît;
Je dois de Trigaudin ménager l'intérêt;
Et, ma nièce n'ayant de but que de me plaire,
Je puis lui déclarer l'hymen que je veux faire,

SCÈNE

SCÈNE V.

JULIE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

MA nièce, approchez-vous, & dans un compliment
Renfermez tout l'effort de votre jugement;
Et me remerciez, de la belle manière,
D'un préſent que demain ma bonté vous veut faire.

JULIE.

Vos bontés ont pour moi de ſi fréquens effets,
Que mes remercîmens ne finiroient jamais,
Si mes ſoins, mes reſpects, & mon obéiſſance
Ne marquoient mieux mon zèle & ma reconnoiſſance:
Mais quel eſt ce préſent?

GÉRONTE.

Je vous donne un mari.
Vous en riez?

JULIE.

Non; mais....

GÉRONTE.

Si-fait, vous avez ri;
Je n'en ſuis point fâché, n'en faites point la fine:
Mais, ma nièce, un mari dont l'eſprit & la mine
Doivent plaire, & je crois que c'eſt bien votre fait.

JULIE, *à part.*

Hélas! je reconnois Valère à ce portrait.

GÉRONTE, *à part.*

Le filles, à ce mot, ne se sentent pas d'aise.

JULIE.

Pour me plaire, mon oncle, il suffit qu'il vous plaise ;
Mon cœur est trop instruit de ce que je vous dois,
Pour oser appeller jamais de votre choix.

GÉRONTE.

J'appréhendois qu'en vous l'embarras du ménage
N'eût mis quelque dégoût touchant le mariage,
Et qu'enfin cet effort ne vous gênât un peu.

JULIE.

Non, mon oncle ; & de plus, quand pour un pareil nœud
J'aurois quelque dégoût, je sçaurois vous le taire,
Et le sacrifier au desir de vous plaire.

GÉRONTE.

Hé bien ! s'il est ainsi, soyez prête demain
A prendre pour époux....

JULIE.

Qui ?

GÉRONTE.

.... Monsieur Trigaudin.

JULIE.

Monsieur Trigaudin !

GÉRONTE.

Oui.

JULIE.

L'embarras du ménage

Me fait terriblement craindre le mariage,
Mon oncle, & si je puis....

GÉRONTE.

Ah! je vois l'embarras;
Le mariage plaît, mais l'époux ne plaît pas.

JULIE.

L'hymen a tous les jours des suites si fâcheuses,
Que nous ne nous saurions rendre trop scrupuleuses;
L'affaire est importante, & ce choix veut du temps.

GÉRONTE.

Ah! ne déguisez point ici vos sentimens.

JULIE.

Si j'osois vous ouvrir mon âme avec franchise,
Oui, mon oncle, il est vrai, votre choix m'a surprise;
J'ai frémi, je l'avoue, au nom d'un tel mari.
Mon cœur en sa faveur ne peut être attendri;
Cet homme est un objet si choquant à ma vue....

GÉRONTE.

C'est un homme d'honneur, de probité connue,
Un homme de bon sens, d'un mérite achevé:
Mais je vois ce que c'est, votre goût dépravé
Aimeroit beaucoup mieux quelque tête éventée,
Ma nièce, & je vous vois de ces gens entêtée,
Qui font, étudiant toutes leurs actions,
Consister le bel air dans leurs contorsions;
Qui portent chez tous ceux qui les trouvent commodes,
La charge d'un mulet du fatras de vingt modes,
Et de qui tous les jours, malgré ce qu'on en dit,
Le fracas sert de farce à tous les gens d'esprit.
Trigaudin, il est vrai, n'est pas de ce modèle;

Il eſt ſage, bien fait, plein d'honneur, plein de zèle,
Modeſte en ſes habits; mais enfin, tel qu'il eſt,
Il ſera votre époux, ma nièce, s'il vous plaît;
Et, comme à cet hymen ma parole m'engage,
Je vais tout diſpoſer pour votre mariage.

JULIE.

S'il faut qu'à ce malheur mes jours ſoient réſervés,
Mon oncle....

GÉRONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je, & me ſuivez.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, TOINETTE.

TOINETTE.

AH ! j'allois vous chercher, Monsieur, pour vous l'apprendre.

VALÈRE.

Toinette, que dis-tu ?

TOINETTE.

Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE.

Il donneroit sa nièce à Monsieur Trigaudin ?
Ce pied-plat....

TOINETTE.

Il est vrai que c'est un laid mâtin.

VALÈRE.

Qu'a dit Julie encor sur tout ce qui nous touche ?
Cet ordre à son amour a-t-il fermé la bouche ?
A-t-elle, en l'acceptant, perdu le souvenir
De ces deux cœurs que rien ne devoit désunir ?
Géronte a-t-il trouvé son cœur sans interprète,
Son visage sans trouble, & sa bouche muette ?
Dis-moi, qu'a-t-elle dit pendant cet entretien ?

TOINETTE.

Et qu'auroit-elle dit? Elle n'a rien dit.

VALÈRE.

Rien?

Ah! que ne dois-je point croire d'un tel silence?
Tout trahit mon amour.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, je pense
Que vous eussiez, comme elle, été bien empêché:
Elle ne prévoyoit rien moins qu'un tel marché.
Tenez, en vous trouvant vous-même à telle fête,
Il vous seroit venu des cornes à la tête,
Que vous eussiez été moins surpris, & la peur....

VALÈRE.

Oui, peut-être.

TOINETTE.

Mon Dieu! je connois votre humeur:
Vous êtes amoureux, violent, & je gage
Que vous auriez joué le même personnage.

VALÈRE.

Et quand de Trigaudin reçoit-elle la main?
Quand doit-il l'épouser?

TOINETTE.

Demain, Monsieur.

VALÈRE.

Demain?

TOINETTE.

Oui, notre maître veut que, par cette alliance,
Sa nièce soit le prix de la reconnoissance

Qu'il prétend témoigner à Monsieur Trigaudin,
Qui lui fait épouser sa cousine demain.

VALÈRE.

L'épouser? Et ce cœur verroit, lorsqu'il me quitte,
Ma raison sans éclat, mon désespoir sans suite?
Non, non; je veux parler à cet objet sans foi,
Je veux lui reprocher....

TOINETTE.

Doucement, je la voi.

SCÈNE II.

JULIE, VALÈRE, TOINETTE.

VALÈRE.

AH! qu'un cœur, à l'aspect d'une personne aimée....

JULIE.

Je vois dedans vos yeux que votre âme alarmée
Se prépare à se plaindre, & veut me condamner
Sur le choix d'un époux que l'on me veut donner.
Mais, sans perdre de temps en plaintes inutiles,
Écoutez, s'il se peut, des transports plus tranquilles,
Sans m'en croire capable, ou venir sur ce bruit
Consommer un temps cher en reproches sans fruit.
Tâchez, en me plaignant, de vous dire à vous-même,
Satisfait du plaisir de sçavoir qu'on vous aime,
Que, tant que je pourrai me choisir un époux,
Je ferai mon bonheur du plaisir d'être à vous.

VALÈRE.

Non, non; si cette loi vous eût fait violence,

Ce cœur en ma faveur eût rompu son silence.
Sans la bouche & les yeux, sur quoi s'en assurer?
Vous en avez reçu l'ordre sans murmurer:
Ce silence, mortel au feu qui m'inquiète,
De l'aveu qu'on vouloit s'est rendu l'interprète;
Et l'amant de ses feux tire bien peu de fruit,
S'il se promet un cœur par le devoir séduit.

JULIE.

Que vous êtes cruel! c'est avec trop d'étude
Vouloir chercher matière à votre inquiétude;
Je vous aime; & l'aveu que je vous en ai fait,
Doit rendre avec raison votre amour satisfait.
Mon oncle m'a prescrit ce qu'on vous vient d'apprendre;
J'ai, pour le ménager, des mesures à prendre;
Et ma surprise, jointe à la peur de l'aigrir,
A causé mon silence.

VALÈRE.

Et vous pourrez souffrir....

JULIE.

Parlez lui, ménagez mon repos & le vôtre;
Il sait que dès-long-tems nous brûlons l'un pour l'autre;
Tâchez de l'ébranler, obtenez son aveu;
Et s'il veut jusqu'au bout contraindre un si beau feu,
Soyez sûr que pour lors la peur de lui déplaire
N'aura rien dont mon cœur....

TOINETTE.

Tout doux: il faut se taire,
Madame, & détaler, je l'apperçois qui sort.

JULIE.

Je vous quitte.

VALÈRE.

Et je vais faire un dernier effort....

SCÈNE III.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE, *sortant.*

SA cousine, sans doute, est venue, & j'espère
Que l'hymen où j'aspire... Ah! vous voilà, Valère?
Qu'est-ce? Que dit le cœur? Je vous vois bien pensif?

VALÈRE.

J'allois vous chercher.

GÉRONTE.

Moi?

VALÈRE.

Vous-même.

GÉRONTE.

Quel motif
M'attire un tel honneur? Pourrois-je quelque chose....

VALÈRE.

Pour peu que vous vouliez en deviner la cause,
Quelque espoir dont ce cœur ait été prévenu,
Le désordre où je suis vous doit être connu;
Car vous n'ignorez pas jusqu'où vont ma tendresse,
Mes respects & mes feux pour votre aimable nièce,
Depuis quel temps je l'aime; & vos yeux sont témoins
Du plaisir que j'ai pris à lui rendre des soins.
Ensemble l'un & l'autre élevés dès l'enfance,
L'amour se résolut d'en troubler l'innocence;

Et soumis à ses loix, sans connoître son nom,
La tendresse en nos cœurs précéda la raison:
Nos regards, animés d'un feu tendre & timide,
N'eurent de nos transports qu'un peu d'instinct pour guide;
Et tous deux de ces feux destinés à brûler,
Sûmes aimer avant que de sçavoir parler.
Quand l'âge nous permit d'aimer avec étude,
Nous aimâmes par choix comme par habitude;
Et ce choix, confirmant nos transports à son tour,
Mit d'accord dans nos cœurs la raison & l'amour.
Le mien de ses ardeurs ne fit plus de mystère,
J'aimai, je m'applaudis du bonheur de lui plaire,
Je lui rendis des soins, vous pûtes l'observer,
Vos yeux qui les souffroient, sembloient les approuver.
Cependant, quand je n'ai que mon bonheur en vue,
Vous voulez, par un choix dont la rigueur nous tue,
Nous forcer d'étouffer, lui donnant un époux,
Un amour, dès l'enfance, élevé parmi nous.

GÉRONTE.

Ah! voici de mes gens, des timbres sans conduite,
Chez qui les beaux discours tiennent lieu de mérite;
De ces galans jurés, qui font leur capital
De bien philosopher sur le nœud conjugal.
Voilà ce qu'a produit cette lecture fade
De ces petits romans dont Barbin fait parade;
De ces livres sans sel, aussi bien que sans nom,
D'écrivains qu'en fureur fait pleuvoir Apollon.
Lisez-moi, lisez-moi, pour vous faire un bon guide,
Quelque bon Philosophe, ainsi qu'étoit Ovide.
Si vous cherchez en vers quelque chose de bon,
Lisez les vers galans & tendres de Platon.
Si vous aimez l'histoire, achetez-moi par botte
De bons historiens comme étoit Aristote.
Si chez les orateurs vous trouvez plus de goût,

Lisez-moi goulument Plaute de bout en bout:
Et si de vers pompeux le torrent vous entraîne,
Apprenez-moi par cœur tous ceux de Démosthène.
Voilà, pour être docte, une école où l'on peut....

VALÈRE.

Il est vrai; mais, Monsieur, n'est pas docte qui veut.
Si je balance un jour sur le choix d'un bon livre,
Vos avis sont des loix que je pourrai bien suivre:
Mais, comme c'est d'amour dont il s'agit ici,
Si je m'explique bien, répondez juste aussi.

GÉRONTE.

Je le vois, vous voulez mourir avec constance
Dans l'abîme où vous a plongé votre ignorance:
Hé bien! il faut répondre à vos intentions,
Parlez, je réponds juste, & très-juste. Voyons.

VALÈRE.

Se peut-il, connoissant mon cœur & ma tendresse,
Qu'à Monsieur Trigaudin vous donniez votre nièce?

GÉRONTE.

Oui.

VALÈRE.

Qu'en notre faveur rien ne vous ait parlé?

GÉRONTE.

Non.

VALÈRE.

Vous sacrifierez le feu dont j'ai brûlé,
Et vous le pourrez?

GÉRONTE.

Oui.

VALÈRE.

Votre âme combattue
Ne révoquera point un ordre qui me tue ?

GÉRONTE.

Non.

VALÈRE.

Il épouseroit votre nièce demain ?

GÉRONTE.

Oui.

VALÈRE.

Je n'aurois plus rien à prétendre à sa main ?

GÉRONTE.

Non.

VALÈRE.

Ah ! si d'un tel coup ma flamme est menacée....

GÉRONTE.

Écoutez. Pour vous dire en deux mots ma pensée,
Et vous faire un aveu dépouillé d'intérêt,
De quel air vivez-vous, mon cadet, s'il vous plaît ?
Vous aimez le fracas, & portez l'équipage
D'un fanfaron nourri dans le libertinage ;
Les plaisirs, les cadeaux, vont toujours même train.
On vous voit tous les jours des cartes à la main,
Et c'est un almanach dont vous faites le vôtre,
Qui fait faire bien plus de jeûnes qu'aucun autre.
Comme un mestre-de-camp il faut que vous portiez
Une épée au côté trop longue de deux pieds ;
Vous, qui n'avez ouï, depuis qu'on vous élève,

Que les coups de canon que l'on tire à la grève;
Qui, fuyant le salpêtre ainsi que les lauriers,
Imitez dans Paris nos bretteurs casaniers,
Nos braves citadins, nos héros de ruelles,
Ces paisibles martyrs du caprice des Belles;
Qui, dans un lieu public se campant fièrement,
D'un plaisir sans péril font leur retranchement,
Et de qui tous les ans, malgré les railleries,
Les campagnes se font dedans les Tuileries.
Voilà votre portrait, & c'est pourquoi je veux,
Pour vous faire plaisir, vous séparer tous deux.
Je vois que vous voulez dans ce libertinage,
Tant que le permettront votre argent & votre âge,
Chercher en étourdi, pour contenter vos feux,
Quatre mois de plaisir, pour être dix ans gueux;
Et qu'enfin votre esprit, qui sans choix se travaille,
A l'exemple du fruit, veut mûrir sur la paille:
Soit. Mais je dois songer à régler votre espoir,
Il faut un autre époux à ma nièce. Bon soir.

SCÈNE IV.

VALÈRE, seul.

QUe d'un pareil mépris ma flamme soit suivie!
Ah! si je perds sa nièce, il faut perdre la vie.
Suivons-le, mon amour ne se peut rebuter:
Aussi-bien quelqu'un vient qui pourroit m'arrêter.

SCÈNE V.

L'INDUSTRIE, seul.

MOn maître à son retour met un assez long terme,
La cousine est venue, & l'attend de pied ferme;
Je suis d'avis de voir ce qu'il est devenu,
Il a quelque dessein qui ne m'est pas connu:
Mais enfin par mes soins sa conduite observée....

SCÈNE VI.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

MOnsieur....

TRIGAUDIN.

Qu'est-ce? qu'as-tu?

L'INDUSTRIE.

Madame est arrivée,
Elle est dans l'autre chambre.

TRIGAUDIN.

Elle sçait bien qu'il faut....

L'INDUSTRIE.

Sans doute.

TRIGAUDIN.

Il faut la voir, & la voir au plutôt,
Pour lui communiquer l'affaire qui s'apprête;
J'entre, & lui veux parler un moment tête à tête.

SCÈNE VII.

L'INDUSTRIE, seul.

JE ne sçais quel dessein fait mon maître aujourd'hui;
Sans Toinette tantôt je l'aurois sçu de lui:
Faire passer sa femme ici pour sa cousine,
Me semble.... Si c'étoit ce que je m'imagine....
J'ai l'honneur de servir un aussi grand frippon
Qu'il s'en puisse trouver du couchant au Japon,
Je connois son allûre, & ne me trompe guère.
Je veux les écouter, & voir sur cette affaire....
Les voici.

SCÈNE VIII.

TRIGAUDIN, LUCIE, L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN, *à l'Industrie.*

LAisse-nous.

L'INDUSTRIE.

Si.....

TRIGAUDIN.

Ne réplique pas.

L'INDUSTRIE, *bas.*

Je feins de m'éloigner, & reviens sur mes pas.

SCÈNE IX.

LUCIE, TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE, caché.

LUCIE.

D'Où vient ce sombre accueil, & ce regard farouche,
Ce trouble qui vous ouvre & vous ferme la bouche?

TRIGAUDIN.

Vous le sçaurez bien-tôt, mais il faut visiter
Cette chambre où quelqu'un nous pourroit écouter.
Nous sommes seuls, je puis m'expliquer sans scrupule;
Et, sans vous ennuyer d'un trop long préambule,
Je crois que votre esprit, content d'un tel époux,
N'a pas mis en oubli ce que j'ai fait pour vous.

LUCIE.

Mon âme est trop sensible à la reconnoissance,
Pour oublier jamais....

TRIGAUDIN.

Mais sur cette assurance,
Qui sent le compliment qu'on cherche à s'attirer,
Quelle preuve de vous en pourrois-je espérer?

LUCIE.

Tout ce qu'un cœur soumis, tout ce qu'un amour tendre,
D'une âme toute à vous, peuvent vous faire attendre.

TRIGAUDIN.

Prenez bien garde à quoi ce cœur va s'engager.

LUCIE.

Douter de mon amour, c'est n'en pas bien juger.

TRIGAUDIN.

La preuve que j'en veux est un peu singulière,
La matière en est neuve, & même cavalière.

LUCIE.

Plus l'effort sera grand, plus j'impute à bonheur
Le moyen de pouvoir vous prouver mon ardeur.

TRIGAUDIN.

Puisque d'un tel effort votre vertu se pique,
J'aime à n'en point douter. Je poursuis & m'explique.
Il faut premièrement, pour venir à ma fin,
Ne nous nommer par-tout que cousine & cousin.

LUCIE.

On me l'a déja dit, Monsieur, & quelque peine
Que fasse à ma tendresse un titre qui la gêne,
Le plaisir de vous plaire où j'aspire en ce jour,
Sçaura d'un tel effort consoler mon amour.

TRIGAUDIN.

C'est fort bien répondu. J'ai déja, par avance,
Jetté les fondemens de cette intelligence;
Et soupant l'autre jour chez un ami parfait,
Où le hazard voulut qu'on vît votre portrait,

Afin de parvenir au but que j'imagine,
Je vous fis près de lui passer pour ma cousine.

LUCIE.

Vous avez vos raisons; vous pouvez ordonner,
Et je souscris à tout, sans les examiner.

TRIGAUDIN.

(*A part.*)
Fort bien. Expliquons-nous, puisque rien ne l'arrête.
(*Haut.*)
Cet ami dont je parle, est bien fait, sage, honnête,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord,
Sçachant qu'il a chez lui, dedans un coffre-fort,
Cent-mille francs comptant qu'il m'a....

LUCIE.

La preuve est forte;
Mais qu'importe pour nous?...

TRIGAUDIN.

Si-fait, il nous importe.
Cet ami donc bien fait, honnête, sage & doux,
A, sur votre portrait, pris tant d'amour pour vous,
Qu'il ne respire plus qu'après votre présence.
Du trouble de son cœur il m'a fait confidence,
Et lors qu'à cet aveu je m'attendois le moins,
M'a prié de souffrir qu'il vous rendît des soins.
Mon amitié, sensible à l'amour qui l'obsède,
Au mal dont il se plaint a promis du remède,
Et, réduit pour raison à le favoriser,
Je prétends dès demain vous le faire épouser.

LUCIE.

A moi, Monsieur?

TRIGAUDIN.

A vous.

LUCIE.

Bon!

TRIGAUDIN.

Comment bon?

LUCIE.

Vous dites
Que vous avez promis?...

TRIGAUDIN.

D'agréer ſes viſites,
De vous donner à lui pour femme, & que ce point....

LUCIE.

La raillerie en eſt?

TRIGAUDIN.

Non; je ne raille point.

LUCIE.

Vous ne raillez point?

TRIGAUDIN.

Non.

LUCIE.

C'eſt de quoi je vous blâme.
Avez-vous oublié que je ſuis votre femme?

TRIGAUDIN.

Non; je m'en ſouviens bien; mais ce petit effort
Nous peut donner accès près de ſon coffre-fort;
Et ce moyen enfin qu'il faut que l'on hazarde,
Peut nous approprier tout l'argent qu'il y garde.

LUCIE.

Vous vous divertiſſez ſans doute, & ma vertu....

TRIGAUDIN.

Je parle tout de bon, & prétends être cru.

LUCIE.

Vous pourriez, soumettant mes sentimens au vôtre,
Voir ainsi votre femme entre les bras d'un autre?
Et vous perdant d'honneur, en disposant de moi,
Faire, par intérêt, commerce de ma foi?

TRIGAUDIN.

Un homme revenu des erreurs populaires,
De scrupules pareils ne s'embarrasse guères;
Chez le plus régulier on voit mille fois l'an
Et la vertu vendue, & l'honneur à l'encan.
Vouloir de ces abus rectifier l'usage,
Ce seroit s'entêter d'un point d'honneur sauvage;
Chacun, pour s'aggrandir, hazarde plus ou moins,
Le marchand son argent, le praticien ses soins,
L'homme de cour son sang, l'artisan son adresse,
La coquette au besoin hazarde sa jeunesse;
L'intérêt sert par-tout de guide à la vertu.
Mais de trop d'embarras l'esprit est combattu,
Quand il faut, sur l'espoir qui flatte cette envie,
Risquer ses soins, son bien, son adresse, ou sa vie,
Et c'est à bon marché jouir de son bonheur,
Que d'en être aujourd'hui quitte pour de l'honneur.

LUCIE.

A vous dire le vrai, Monsieur, cette morale
Est nouvelle pour moi; mais enfin, le scandale
Qui suivroit....

TRIGAUDIN.

Votre esprit se gendarme de peu.
Craignez-vous qu'abusant ici de votre aveu....

LUCIE.

Mais ce lien, Monsieur, par des loix nécessaires,
Demande de l'hymen les suites ordinaires;
Et je ne comprends pas comment vous accordez
Cette suite & l'effet que vous en attendez.

TRIGAUDIN.

Écoutez. Nous pourrons rendre, par nos adresses,
Votre esprit satisfait sur ces délicatesses.
Mon dessein est de voir ces suites sans effet,
Voici comment. Si tôt que l'hymen sera fait,
Pour n'avoir sur ce point aucun sujet de crainte,
De quelque mal subit vous vous feindrez atteinte;
Dont le prétexte adroit bornera quelque temps
Au plaisir de vous voir tous ses empressemens,
Tandis que de ma part je sçaurai me résoudre
A lui faire avaler douze grains d'une poudre
Qui fait des héritiers du soir au lendemain.

L'INDUSTRIE, *caché.*

Peste!

TRIGAUDIN.

Quand j'aurai fait réussir mon dessein,
Je vous sçaurai sous main, pour vous voir à la mode,
De nos veuves du temps éclaircir la méthode.

LUCIE.

Quoi! le faire mourir?

TRIGAUDIN.

Passons sur ces objets.

LUCIE.

Mais, songez-vous, Monsieur, que de pareils projets
Font pendre quelquefois ceux qui les effectuent.

TRIGAUDIN.

Pend-on les médecins, qui tous les jours en tuent?
Pend-on les avocats, pend-on les procureurs,
Qui font mourir de faim les trois quarts des plaideurs?
Vous vous moquez de moi. Toute la différence
Qui nous distinguera dedans cette occurence,
C'est que, pour s'enrichir, ces messieurs, moins humains,
Font crever par milliers ceux qu'ils ont dans les mains;
Et que, plus scrupuleux cent fois, & plus honnête,
Je n'aurai, pour du bien, fait tomber qu'une tête.

L'INDUSTRIE, *caché.*

Voilà, je vous l'avoue, un méchant garnement.

LUCIE.

Je ne puis revenir de mon étonnement:
Car votre bien suffit aux besoins d'une vie...;

TRIGAUDIN.

Oui, j'en puis vivre avec bien de l'économie;
Il est vrai: mais aimer une tranquillité
Que l'on ne peut trouver que dans l'obscurité;
N'avoir dans les plaisirs, par qui l'âme est émue,
Que sa misère en tête, & sa bassesse en vue,
Et plein des mouvemens qui chatouillent les cœurs,
Subsister sans éclat du fruit de ses sueurs,
En faire avec ses sens un si foible partage,
C'est de la pauvreté se sauver à la nage,
C'est être à sa bassesse en esclave enchaîné,
Et ramper sans espoir dans un état borné.
Quand on peut se venger du sort qui nous gourmande,
Quelque effort que de nous l'occasion demande,
Il faut, sans balancer, la prendre avec chaleur;
Et qui peut la manquer, mérite son malheur.

LUCIE.

Pour moi, je vous l'avoue, & je ne puis m'en taire,
Je n'ai d'ambition que celle de vous plaire ;
Je borne ma fortune au plaisir de vous voir
Dans cet état tranquille, & ne puis concevoir
Comment sur cet espoir....

TRIGAUDIN.

L'occasion est belle.

LUCIE.

Vous exposez vos jours.

TRIGAUDIN.

C'est une bagatelle
Où je mettrai bon ordre ; & lorsque votre foi
M'aura mis....

LUCIE.

Non, Monsieur ; n'attendez rien de moi.
Ce dessein me fait peur, j'en frémis.

TRIGAUDIN.

L'innocente

LUCIE.

N'attendez rien de moi, vous dis-je ; il m'épouvante :
Je n'y veux point entendre, & mon cœur en conçoit
Une suite....

TRIGAUDIN.

Et je veux, morbleu ! que cela soit.

LUCIE.

Je ne m'y puis résoudre, & quoi que l'on exige
De mes soins.....

TRIGAUDIN.

Et je veux que cela soit, vous dis-je;
Que vous suiviez en tout ce que je vous prescris.
Pour trouver cet ami, je vais à son logis;
Vous sçavez de quel air je veux qu'on le reçoive;
Secondez mon dessein sans qu'il s'en apperçoive,
Et que tous vos discours, d'accord avec vos yeux,
Ménagent comme il faut mon secret & vos feux:
Enfin, souvenez-vous, faisant votre harangue,
Que je donne vos jours en garde à votre langue;
Dans une heure au plus tard je vous l'amène ici;
Faites-lui bonne mine, autrement.... Songez-y.

(*Lui montrant une boîte.*)

SCÈNE X.

LUCIE, seule.

CEci me semble un songe, & jamais ma surprise
N'étoit venue au point où ce discours l'a mise.
Quoi! toutes mes raisons, contre celle qu'il a,
N'ont pu....

SCÈNE XI.

LUCIE, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

LE grand pendard de maître que j'ai là!

LUCIE.

Tu l'écoutois?

L'INDUSTRIE.

D'ici; je venois de m'y mettre,
Madame, & comme vous je ne puis m'en remettre.
Le fourbe! marier sa femme à son voisin,
Pour le faire crever, & piller son douzain!

LUCIE.

Que résoudre? Je crains son humeur violente.

L'INDUSTRIE.

Pour vous tirer d'affaire, & tromper son attente,
Je m'offre à vous servir, si vous y consentez,
Et je sçais une pièce où toutes ses clartés....

LUCIE.

Je me trouve en état de risquer toutes choses,
Plutôt que de souffrir.... Mais ce que tu proposes
Pourra-t-il....

L'INDUSTRIE.

Votre esprit en sera satisfait.

LUCIE.

Viens m'en entretenir, pour en presser l'effet.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, TOINETTE.

TOINETTE.

JE vous cherchois, Monsieur ; on meurt d'impatience
De sçavoir le succès de votre conférence ;
Et j'allois pour sçavoir de vous, en ce moment,
Ce que notre oncle a dit à votre compliment.

VALÈRE.

Hélas, Toinette!

TOINETTE.

Hé bien?

VALÈRE.

Va dire à ta maîtresse
Qu'il m'ôte tout l'espoir qui flattoit ma tendresse,
Que, malgré tant d'amour, tout trahit nos souhaits,
Et que je vais demain la perdre pour jamais.

TOINETTE.

Ah, Monsieur!

VALÈRE.

Oui, demain on contraindra sa flamme
A souffrir Trigaudin; elle sera sa femme.

TOINETTE.

Hélas!

VALÈRE.

Son oncle en eſt tellement entêté,
Qu'il m'a preſque laiſſé, ſans m'avoir écouté.

TOINETTE.

Mais de quel air encor voit-il votre âme atteinte?

VALÈRE.

De quel air? Comme un tigre inſenſible à la plainte,
De qui l'âme infléxible, & le cœur endurci,
Font répandre des pleurs, ſans en être adouci.
Non; tant de dureté me confond, & la honte....
De mon peu de bonheur va-t-en lui rendre compte;
Peins-lui le déſeſpoir d'un amant qui la croit....

TOINETTE.

Je n'ai garde, Monſieur; cela la fâcheroit.

VALÈRE.

Pour moi, qui, ſans ſouffrir une douleur mortelle,
Ne puis voir cet hymen, je veux m'éloigner d'elle;
Je veux quitter ces lieux où tout me fait horreur,
Je le dois. Car enfin, Toinette, quand ce cœur,
Qui ne ſentit jamais de feu pareil au nôtre,
La verroit, ſans mourir, entre les bras d'un autre,
Je ne répondrois pas que mon reſſentiment
Ne portât ma douleur à quelque emportement,
Et que, contre l'époux que l'on la force à prendre,
Un juſte déſeſpoir n'ôſât tout entreprendre,
Il vaut mieux m'éloigner.

TOINETTE.

Ah! gardez-vous en bien,

VALÈRE.

Non, non; tous tes conseils ne serviront de rien:
La raison, mon amour, tout à partir m'oblige;
Il faut....

TOINETTE.

Gardez-vous bien de la quitter, vous dis-je.

VALÈRE.

Je veux partir, te dis-je; éloigné de ses yeux....

TOINETTE.

Ma foi, si Trigaudin me chassoit de ces lieux,
Comme Dieu m'a donné du penchant au vacarme,
Je ne partirois pas sans lui donner l'alarme,
Mais si chaude....

VALÈRE.

Comment?

TOINETTE.

Je vous le dis tout net.
Monsieur, j'irois le voir, & lui dirois son fait,
Et que, si son amour à cet hymen s'obstine,
Je sçaurois.... Mais tenez, le voici qui rumine.

VALÈRE.

Laisse-nous; tout mon sang s'émeut à son abord;
Je suivrai ton conseil, & je l'approuve fort.

TOINETTE.

Quel galant! la figure en est-elle pas bonne?

VALÈRE.

Mon amour est confus du rival qu'on me donne,
Et si, pour m'en venger, je suivois mon chagrin..

SCÈNE II.

TRIGAUDIN, VALÈRE.

TRIGAUDIN.

AH! Monsieur.

VALÈRE.

Ah! c'est vous, Monseigneur Trigaudin!

TRIGAUDIN.

Pour vous servir, Monsieur.

VALÈRE.

Écoutez.... Et, de grâce,
Pour m'entendre, un moment supprimez la grimace.
Encore! Eh! ces saluts ne sont pas de saison;
Et, voulant avec vous en user sans façon,
Vous pouvez vous couvrir. Vous sçavez bien que j'aime?

TRIGAUDIN.

Tout le monde le sçait.

VALÈRE.

Que l'on m'aime de même?

TRIGAUDIN.

Cela s'en va sans dire; un homme de votre air....

VALÈRE.

Pour l'objet, il n'est pas besoin de le nommer;
Vous sçavez bien que c'est....

TRIGAUDIN.

La nièce de Géronte.

VALÈRE.

Juſtement.

TRIGAUDIN.

Oh!

VALÈRE.

L'on vient de m'en faire un ſot conte,
Et je ne ſçais qu'en croire. On m'a dit qu'il prétend
Lui donner pour époux un homme dégoûtant,
Sans naiſſance, ſans bien, mal fait de ſa perſonne:
C'eſt un bruit qui d'abord m'a ſurpris. On s'étonne
De ce choix; mais étant de ſes amis enfin,
Sçauriez-vous point le nom de cet heureux faquin?
Et ſur un tel portrait pourriez-vous point m'inſtruire...?

TRIGAUDIN.

Sans vanité, c'eſt moi qu'on a voulu vous dire, Monſieur.

VALÈRE.

Qui? Vous?

TRIGAUDIN.

Moi-même.

VALÈRE.

Auſſi, quand j'y ſongeois,
J'y trouvois de votre air, & beaucoup de vos traits;
Ainſi, vous l'épouſez, & l'eſpoir de lui plaire....

TRIGAUDIN.

Moi, Monſieur?

VALÈRE.

Oui.

TRIGAUDIN.

J'ai trop de respect pour Valère:
Géronte à cet hymen semble s'être attendu;
Mais, loin de l'accepter, je m'en suis défendu;
Je connois votre amour, Monsieur, & je devine
Les ennuis qui suivroient....

VALÈRE.

Mais enfin s'il s'obstine
A vouloir vous donner sa nièce, & que son choix....

TRIGAUDIN.

Monsieur, je ne puis pas me marier deux fois;
Et ce second hymen, la rendant malheureuse,
Pourroit avoir pour moi quelque suite fâcheuse.

VALÈRE.

Cela pourroit bien être.

TRIGAUDIN.

Oh! je me doute bien
Que, si je l'épousois, sans m'étonner de rien,
Ce seroit m'exposer.... (& la chose est plausible)
A passer par les mains d'un homme aussi terrible....

VALÈRE.

Sans doute.

TRIGAUDIN.

Et que mes jours, cet hymen terminé,
Courroient risque....

VALÈRE.

Ma foi, vous l'avez deviné.

TRIGAUDIN.

Bon ! cela saute aux yeux.

VALÈRE.

Songez, en homme sage,
A ne vous plus flatter d'un pareil mariage.
Si j'apprends que vos soins l'importunent jamais,
Et que vous prétendiez....

TRIGAUDIN.

Non, Monsieur; je promets
Que, de quelque façon que Géronte me voie,
Au feu dont vous brûlez je la cède avec joie,
Et que de mes respects vous serez satisfait.

VALÈRE.

Cela suffit. Adieu. Nous en verrons l'effet.

SCÈNE III.

TRIGAUDIN, seul.

CE Géronte entêté de l'hymen qu'il veut faire,
Avec cet étourdi me fera quelque affaire.
Cherchons-le cependant, pour lui dire qu'ici
Ma cousine arivée y peut.... Mais le voici.

SCÈNE IV.

TRIGAUDIN, GÉRONTE.

GÉRONTE.

JE vous cherchois. Hé bien ? votre aimable parente....

TRIGAUDIN.

Est ici.

GÉRONTE.

Quel bonheur ! tout flatte mon attente.
Peut-on la voir ?

TRIGAUDIN.

Sans doute ; elle n'attend que vous.

GÉRONTE.

Mais sans l'incommoder ?

TRIGAUDIN.

Nullement.

GÉRONTE.

Avez-vous
Avantageusement parlé de ma personne ?
Vanté la mine & l'air de l'époux qu'on lui donne ?

TRIGAUDIN.

Sans-doute.

GÉRONTE.

Avez-vous bien fait valoir le présent
Que mon amour prétend lui faire en l'épousant,
Et parlé de l'argent....

TRIGAUDIN.

Comme en ce mariage
L'heur de vous posséder est l'unique avantage
Qui doit causer en elle un amour bien réglé,
Cet article est un point dont je n'ai pas parlé.

GÉRONTE.

Pourquoi?

TRIGAUDIN.

Quand l'intérêt, en pareille rencontre,
Peut avoir quelque part dans l'ardeur qu'on nous montre;
Quand l'argent rend un cœur sensible à son aspect,
Ce qu'il promet d'amour est un présent suspect:
Il faut, pour s'applaudir de l'ardeur d'une femme,
Ne pouvoir imputer qu'à soi toute sa flamme,
Et se pouvoir enfin répondre, en s'engageant,
Que c'est nous qu'on épouse, & non pas notre argent.

GÉRONTE.

Fort bien. C'est avoir sçu me rendre un bon office.
Mais avez-vous de moi fait un portrait qui puisse....

TRIGAUDIN.

Si parfait, que son cœur, charmé sur mon rapport,
Vous adore.

GÉRONTE.

Déja? Voilà qui prend bien fort.
Ainsi donc notre hymen sera chose facile?

TRIGAUDIN.

Il dépendra de vous.

GÉRONTE.

Allons voir si mon stile
Ne diminuera rien de cette opinion.

TRIGAUDIN.

Je m'en vais l'appeler.

GÉRONTE.

Fort bien.

SCÈNE V.

TRIGAUDIN, LUCIE, GÉRONTE.

LUCIE.

QUe me veut-on?

TRIGAUDIN, *bas, à Lucie.*

Voici notre homme.

LUCIE.

Ah, ciel!

TRIGAUDIN, *bas, à Lucie.*

Ne faites pas l'idole:

(*A Géronte.*) (*Bas, à Lucie.*)

Autrement.... La voilà. Jouez bien votre rôle.

GÉRONTE.

Qu'elle eſt belle! jamais je ne vis rien d'égal,
Et ſon portrait n'eſt rien près de l'original.
Souffrez que, ſur l'eſpoir de vous avoir pour femme,
Je vous livre un baiſer pour gage de ma flamme.

TRIGAUDIN, *les séparant.*

Il entre en ces baisers, sans un nœud solemnel,
Des transports indécens d'un feu trop sensuel:
On sçait qu'un nœud sacré, comme le mariage,
Ne doit pas commencer par le libertinage;
Et qu'on doit de ses feux marquer la pureté
Par un retranchement de sensualité:
Quand par les droits d'hymen vous en serez le maître,
Dans vos embrassemens vos feux pourront paroître.
Jusques-là....

GÉRONTE.

J'y consens. Mais laissez-moi du moins
Lui marquer mes transports par quelques petits soins:
Sur l'aveu du cousin, j'ai cru que la cousine
Recevroit sans chagrin l'époux qu'il lui destine;
Qu'aimant ce cher parent, vous pourriez trouver bon
Qu'il disposât d'un cœur....

LUCIE.

Vous avez eu raison;
J'ai reçu de sa main un époux que j'honore,
Qui m'aime, & dont le cœur....

GÉRONTE.

Ma Belle, il vous adore.

LUCIE.

Quelque trouble secret qui m'étonne aujourd'hui,
Je fais tout mon bonheur du plaisir d'être à lui;
Mon cœur à son amour s'est trouvé si sensible,
Que, pour le signaler, tout lui sera possible;
Et ma raison ne peut résoudre ma pudeur
A cacher un amour maître de tout mon cœur.

GÉRONTE.

Ah! de trop de bontés c'eſt honorer ma flamme.
Ainſi donc cet époux aura toute votre âme?

LUCIE.

Toute entière.

GÉRONTE.

Et ſes ſoins, témoins de ſes deſirs....

LUCIE.

Me plairont.

GÉRONTE.

Son amour?

LUCIE.

Fera tous mes plaiſirs.

GÉRONTE.

Sa perſonne, hem? Parlez.

LUCIE.

Me ſera toujours chère.

GÉRONTE.

Et ſes tranſports?

LUCIE.

Croîtront le deſir de lui plaire.

GÉRONTE.

Son entretien?

LUCIE.

Pour moi ſera plein de douceur,

GÉRONTE.

Ses careſſes ?

LUCIE.

Daignez épargner ma pudeur.

GÉRONTE, *voulant l'embraſſer.*

C'en eſt trop ; & mon feu, qui s'efforce à paroître,
De mon raviſſement ne me rend plus le maître.

TRIGAUDIN, *l'arrêtant.*

Doucement, ces tranſports ſont un peu trop fréquens.
Je vous l'ai déja dit, un homme de bon ſens
Ne doit point expoſer, exigeant de ces preuves,
La pudeur d'une fille à de telles épreuves ;
Il faut, quand nous pouvons donner tout à nos ſens,
Épargner les témoins de nos empreſſemens,
De crainte d'exciter, par un ſoin condamnable,
De petits mouvemens dont on eſt reſponſable.

GÉRONTE.

Tout ce raiſonnement me ſemble bien ſubtil.
De petits mouvemens ! comment ſe pourroit-il
Qu'un couſin pût avoir ces ſcrupules dans l'âme,
Quand devant le mari l'on careſſe la femme
Tous les jours, ſans qu'aucun ?...

TRIGAUDIN.

Diſtinguo, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Puiſqu'elle me veut bien, & que je ſuis tout prêt
De l'épouſer, pourquoi....

SCÈNE VI.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE, GÉRONTE, LUCIE.

L'INDUSTRIE, *à Trigaudin.*

Monsieur, on vous demande;
C'est votre procureur, qui par son clerc vous mande
Que jusqu'à son logis vous alliez au plutôt.

TRIGAUDIN.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Le fâcheux contre-temps! Je m'y rendrai tantôt.

L'INDUSTRIE.

Il presse.

TRIGAUDIN.

Qu'il attende.

L'INDUSTRIE.

Il dit que c'est pour faire....

(*Il lui parle bas.*)

TRIGAUDIN.

Ah, ciel! Il ne faut pas négliger cette affaire.
Les laisser seuls, tandis que d'amour transporté
Celui-ci!... Puisque c'est une nécessité,
Le logis où je vais n'est pas loin, & j'espère
Être bien-tôt ici, je ne tarderai guère.

SCÈNE VII.

L'INDUSTRIE, GÉRONTE, LUCIE.

L'INDUSTRIE.

MAdame, le hazard le force à vous quitter:
C'eſt une occaſion dont il faut profiter;
Vous ſçavez....

LUCIE.

C'eſt à quoi je ſuis bien réſolue:
Laiſſe-nous ſeuls.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, LUCIE.

GÉRONTE.

ENfin, malgré la retenue
Où ſes yeux me forçoient, je puis en liberté
Vous montrer tout l'amour dont je ſuis tranſporté;
Et ces mains....

LUCIE.

Ce tranſport, qui paroît légitime,
Ne ſçauroit de ma part être ſouffert ſans crime;

En vain vous prétendez devenir mon époux:
Ne vous en flattez plus, je ne puis être à vous.

GÉRONTE.

Ah! que m'avez-vous dit, trop charmante mignonne?
Je ne puis être à vous! Eſt-ce que ma perſonne
Vous déplaît?

LUCIE.

Non, Monſieur; mais toutes mes ardeurs
Se bornent au plaiſir....

GÉRONTE.

Ah! vous aimez ailleurs,
Traîtreſſe; & d'un galant la flamme ſera cauſe....

LUCIE.

Non. Un galant n'eſt pas ce que je vous oppoſe,
Un obſtacle plus fort m'oblige à refuſer
Un honneur....

GÉRONTE.

Vous voulez me voir agoniſer:
Ce refus coloré me cache une autre flamme;
Mais peut-on le ſçavoir cet obſtacle, Madame?

LUCIE.

Oui, Monſieur, je vous crois galant-homme, & diſcret:
Votre embarras me touche; & comme ce ſecret,
S'il étoit divulgué, pourroit bien me commettre,
Je vous en ferai part, ſi vous voulez promettre
De faire aveuglément ce qu'on exigera
De vos ſoins.

GÉRONTE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

LUCIE.

Mon cœur n'ôse exposer sur si peu d'assurance....

GÉRONTE.

Faut-il par des sermens vaincre la défiance?...

LUCIE.

Il m'importe beaucoup de n'en pouvoir douter.

GÉRONTE.

Si, quoi que de ma part vous puissiez souhaiter,
Je balance un moment à vous rendre service,
Qu'à mon premier refus tout l'enfer me punisse;
Que la foudre à vos yeux m'écrâse, si je ments.

LUCIE.

Il suffit, je veux bien en croire vos sermens.
Celui qui vous a dit que j'étois sa cousine,
Et qui vous fait sa cour du cœur qu'il vous destine,
Qui semble me porter à répondre à vos feux,
Ce même homme qui vient de nous quitter tous deux,
Vous le dirai-je?...

GÉRONTE.

Hé bien? ce même homme, Madame....

LUCIE.

Est mon mari, Monsieur, & vous voyez sa femme.

GÉRONTE.

Vous, sa femme ?

LUCIE.

Moi-même.

GÉRONTE.

Ah, ciel !.... mais non, sur quoi
Pourrois-je à ce discours ajouter quelque foi ?
Il est de mes amis, depuis dix ans, Madame :
Je sçais bien qu'il est veuf, & j'ai connu sa femme,
Et ce détour pour moi n'est pas bien concerté.

LUCIE.

Ah ! que de votre erreur vous êtes entêté !
Il l'entretient, vous dis-je, après l'avoir causée :
Il m'a, près d'Orléans, en secret épousée :
Et depuis quatre mois, pour des raisons qu'il a,
Il cache cet hymen clandestin.

GÉRONTE.

Tout cela
N'est qu'un conte à plaisir, une défaite honnête,
Pour détourner l'hymen où mon amour s'apprête ;
Ma personne vous choque, & je vois clairement
Que vous vous mitonnez un époux plus charmant.

LUCIE.

Non ; vous dis-je.

GÉRONTE.

Si-fait, fripponne de mon âme.
Par pitié pour mes jours recevez mieux ma flamme :
Croyez que vous pourrez, sans que j'en dise un mot,

Disposer de mon bien, & régler votre dot,
Et que je vous en veux donner, pour hypothèque,
Tous les *Duplicata* de ma bibliothèque ;
Quant aux plaisirs divers que vous pourriez avoir,
Que je veux que l'effet surpasse votre espoir,
Et que je vous réponds, vous livrant ma personne,
Des ardeurs d'un blondin sous un poil qui grisonne ;
Mille tendres soupirs, poussés de temps en temps,
Viendront cautionner mes regards languissans;
Sans cesse ces soupirs, cherchant à se confondre....

LUCIE.

Ces offres sont fort beaux, mais je n'y puis répondre,
Et la douleur que j'ai de vous avoir connu,
Est moindre que l'ennui de vous voir prévenu:
Mais lorsque vous sçaurez.... Vous avez des oreilles,
Cachez-vous, vous allez entendre des merveilles:
Tous mes discours vous ont paru mystérieux;
Mais mon mari qui vient, vous en convaincra mieux.
Écoutez seulement, prêtez-nous grand silence,
Et ne vous montrez point.

GÉRONTE.

Hé bien! soit.

LUCIE.

Il avance

SCÈNE XI.

TRIGAUDIN, LUCIE; GÉRONTE, caché.

TRIGAUDIN.

Qu'eſt devenu Géronte?

LUCIE.

Il eſt ſorti.

TRIGAUDIN.

Fort-bien.
Craignant que l'embarras d'un premier entretien
Ne trahît un ſecret dont je fais grand myſtère,
J'ai pour quelques momens différé mon affaire,
Et preſſé mon retour; outre que....

LUCIE.

Je vous crois
Content de mon début.

TRIGAUDIN.

Très-content; & je vois
Que cet oiſon, ſuivant ma première penſée,
A dedans nos panneaux donné tête baiſſée.

LUCIE.

Et qui n'y donneroit? Les gens de bonne foi
Sont aiſés....

TRIGAUDIN.

C'eſt un homme à berner, croyez-moi,
Et dont l'eſprit n'eſt pas capable de réforme;
La matière chez lui fait honneur à la forme,
Et ne préſente aux yeux, dans tout cet animal,
Qu'un corps d'homme, animé de l'âme d'un cheval.

GÉRONTE, *caché.*

Il débute aſſez bien.

TRIGAUDIN.

Mais ce que je propoſe...

LUCIE.

Quoi! voulez-vous plus loin, Monſieur, porter la choſe?

TRIGAUDIN.

Je crois m'être avec vous expliqué ſans détour.

LUCIE.

Comment! ſans écouter la raiſon, ni l'amour,
Avec un inconnu marier votre femme,
Contraindre ſa tendreſſe à ce commerce infâme;
Contre un de vos amis écouter ce tranſport,
Pour vous faire héritier de ſon bien par ſa mort?

GÉRONTE, *caché.*

Comment, diable!

LUCIE.

Et ſans voir que mon honneur s'expoſe...

TRIGAUDIN.

Vous vous effarouchez toujours de peu de choſe,
Avecque votre honneur. Je ſçais que, comme époux,
J'y dois prendre toujours même intérêt que vous:

Auſſi vous ai-je dit, qu'épouſant notre dupe,
Il faut qu'abſolument votre adreſſe s'occupe
A faire la malade, afin que ce moyen
Aſſûre en même temps votre honneur & le mien;
Tandis que de ma part je ſçaurois le réſoudre
A lui faire avaler douze grains d'une poudre
Qui fera tout l'effet que je m'en ſuis promis.

GÉRONTE, *caché.*

Le traître!

LUCIE.

Et vous pourrez conſentir qu'à ce prix....

TRIGAUDIN.

Finiſſons. Ces diſcours d'une âme trop commune
Rendroient votre morale à la fin importune:
Vous ſçavez mon deſſein, ne le combattez plus,
Ou craignez.... Je n'ai rien à dire là-deſſus.
Je veux, quelque embarras que le ſort nous deſtine,
Que vous paſſiez toûjours ici pour ma couſine,
Qu'à ce nom votre amour s'efforce à ſe borner;
Que, pour quelque raiſon qu'on puiſſe imaginer,
Quelque coup imprévu qui pût troubler votre âme,
Vous ne diſiez jamais que vous êtes ma femme,
Et ne me nommiez pas, même dans le pays,
Votre mari, que quand je vous l'aurai permis:
Entendez-vous? N'étant plus ici néceſſaire,
Je retourne à loiſir terminer mon affaire.
Préparez-vous ſur-tout à vous abandonner
Aux ordres abſolus que j'ai ſçu vous donner.
J'irai tantôt trouver Géronte à ſa demeure,
Et, pour l'hymen qu'il veut, prendre le jour & l'heure.

SCÈNE X.

GÉRONTE, LUCIE.

LUCIE.

CRoyez-vous à préſent que ce ſoit tout de bon?

GÉRONTE.

Voilà, je vous l'avoue, un dangereux frippon!
Non, je ne veux jamais le voir; ſa perfidie....

LUCIE.

Il faut diſſimuler, Monſieur, je vous en prie;
Appaiſez, s'il ſe peut, ce tranſport indiſcret.
S'il ſçavoit que ma bouche eût trahi ſon ſecret,
Il me perdroit. Je puis, ſans attirer ſa plainte,
Tirer avecque vous quelque fruit de ma feinte;
J'ai beſoin de ſecours, vous m'en avez promis;
Je ne vous ai fait part du ſecret qu'à ce prix:
Je vois bien qu'il prétend faire toujours myſtère
De l'hymen clandeſtin qu'il m'obligea de faire;
Et j'appréhende enfin, ſur ce que je prévoi,
Les bruits qu'un tel ſecret peut ſemer contre moi:
Outre que notre hymen concerté m'embarraſſe;
Et je puis, par un tour que je veux qu'on lui faſſe,
Le forcer, ſans qu'il ôſe ou puiſſe s'en fâcher,
A déclarer l'hymen qu'il s'obſtine à cacher;
Et l'embarras enfin où je le prétends mettre,
Peut nous venger tous deux de lui, ſans nous commettre.

GÉRONTE.

Et ſi pendant ce temps il m'aſſaiſonne un plat

De ſa poudre? Écoutez, c'eſt un grand ſcélérat;
Il faut pourtant ſçavoir, avant que s'en défendre,
Quel eſt ce tour.

LUCIE.

Venez, je m'en vais vous l'apprendre.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, VALÈRE, JULIE.

GÉRONTE.

OUI, Valère, oui, ma nièce, ils n'ont que trop parlé:
C'est un secret qui vient de m'être révélé
Et j'en ai pour témoins mes fidelles oreilles
Qui m'ont fait sur ce point entendre des merveilles.
Sans le secret aveu que sa femme m'a fait,
Trigaudin, pour venir au point qu'il se promet,
M'auroit vu dans deux jours le mari de sa femme,
Il me prêtoit son corps aux dépens de mon âme:
Ils m'eussent régalé, tous deux à frais communs,
De dix grains d'une poudre à faire des défunts.
Ah, le scélérat! non; je ne puis m'en remettre.

JULIE.

Puisque vous voulez bien, mon oncle, me permettre
Que sur un tel sujet je parle en liberté,
Vous avez bien souvent trop de facilité.
Pour le premier venu, ce cœur, plein de franchise,
Doute, en se montrant tout, qu'un autre se déguise,
Et croit aveuglément, sur la foi du dehors,
Qu'un vrai zèle par-tout règle mêmes transports.
La bonne-foi siéd bien; on peut être sincère;

Mais enfin avec choix un ami se doit faire.
Notre siècle est fertile en amis contrefaits,
Dont la bouche & le cœur ne s'accordent jamais:
On ne trouve par-tout, sous ce dehors fantasque,
Que des gens dont le cœur ne va jamais sans masque,
Dont le plus grand chagrin seroit qu'on les connût,
Et dont chaque grimace a toujours quelque but.

VALÈRE.

Vous le voyez, Monsieur; cet ami dont le zèle....

GÉRONTE.

Il n'est que trop constant, & je l'échappe belle.
Mais, comme vous sçavez, sa femme attend de nous
Un remède aux transports de Monsieur son époux:
Son valet, qui s'apprête à servir sa maîtresse,
A besoin que nos soins secondent son adresse,
Pour conduire le tour qu'il s'est imaginé:
Il doit venir chez nous, & je suis étonné....
Mais je le vois.

SCÈNE II.

GÉRONTE, VALÈRE, JULIE, L'INDUSTRIE.

GÉRONTE.

Hé bien? est-il temps, l'Industrie?

L'INDUSTRIE.

Il faut se dépêcher, Monsieur, je vous en prie;
Le temps presse. Avez-vous fait chercher les habits?

GÉRONTE.

Oui, mon valet eſt prêt, qui t'attend au logis;
Tu ne peux mieux choiſir pour un ſemblable piège:
Il perdit quelque temps autrefois au collège,
Et fut même depuis clerc chez un procureur;
Il s'eſt fait ſa leçon, qu'il ſçait tantôt par cœur;
Et, comme il n'eſt point ſot, on peut, ſur ma parole,
Eſpérer que tantôt il jouera bien ſon rôle.

L'INDUSTRIE.

Voilà bien notre fait. Où m'attend-il? Chez vous?
Mais il nous faut encor quelqu'un. Où prendrons-nous
Un aigre-fin bien dru, dont la mine ſoutienne
Ce que nous prétendons....

VALÈRE.

Te voilà bien en peine.
Nous prendrons la Forêt.

L'INDUSTRIE.

Qu'eſt-ce que la Forêt?

VALÈRE.

C'eſt mon valet-de-chambre; il eſt déja tout prêt,
Et ſon humeur folâtre a de quoi ſatisfaire.

GÉRONTE.

D'accord; mais avec eux voyez ce qu'il faut faire,
Ce que leur ſoin demande, ou du vôtre ou du mien,
Et ſi pour ce projet ils n'ont beſoin de rien.

VALÈRE.

Puis-je de quelque eſpoir flatter....

GÉRONTE.

Allez, vous dis-je:
Je ſçais ce que de moi votre tendreſſe exige.

Mais, comme il faut songer à ce qu'on veut de nous;
Rentrez, & soyez sûr que ma nièce est à vous.

SCÈNE III.

GÉRONTE, JULIE.

GÉRONTE.

OUi, ma nièce, je veux que l'hymen vous unisse,
Et qu'avec mes refus votre peine finisse,
Et que tous deux, pourvu qu'il te plaise, s'entend;
Car si....

JULIE.

Tout m'en plaira, quand vous serez content.

GÉRONTE.

C'est, en s'expliquant bien, répondre avec adresse.
Mais je vois Trigaudin tout rêveur; qu'on nous laisse.

SCÈNE IV.

TRIGAUDIN, GÉRONTE.

TRIGAUDIN.

HÉ bien? vous avez vu ma cousine?

GÉRONTE.

Oui.

TRIGAUDIN.

Comment

La trouvez-vous?

GÉRONTE.

Comment? Belle admirablement.
L'œil modeſte, l'air grand. L'hymen qui nous doit joindre....

TRIGAUDIN.

Sa beauté n'eſt pour vous que ce qu'elle a de moindre.

GÉRONTE.

Ah! ſon eſprit m'enchante, & j'en ſuis très-content.

TRIGAUDIN.

Sa tendreſſe eſt pour vous un point plus important,
Elle vous aime.

GÉRONTE.

Moi?

TRIGAUDIN.

De l'amour le plus tendre
Qu'un cœur.... Avec le temps vous le pourrez apprendre.

GÉRONTE.

A quoi l'avez-vous vu?

TRIGAUDIN.

Depuis votre entretien,
Elle rêve toujours ſans s'occuper à rien;
Mille petits ſoupirs, dont elle ſe conſole,
Prononçant votre nom, lui coupent la parole.
Tantôt s'appercevant que je puis l'obſerver,

Elle parle de vous, en ceſſant de rêver,
Me vante votre eſprit.

GÉRONTE.

Mon eſprit?

TRIGAUDIN.

Votre mine.

GÉRONTE.

Ma mine?

TRIGAUDIN.

Et d'un ſoupir l'entretien ſe termine,
Diſant: Ah! qu'il eſt doux d'avoir un tel époux!

GÉRONTE.

(*A part.*)

Un tel époux? Le fourbe!

TRIGAUDIN.

En lui parlant de vous,
J'exagère avec ſoin, avant qu'elle me quitte,
Ce qu'en vous la nature aſſemble de mérite.
Enfin je n'omets point à dire ce qu'il faut,
Pour croître....

GÉRONTE.

(*A part.*)

Je le crois. Ah, l'effronté maraud!

TRIGAUDIN.

Sûr d'un cœur qui n'a rien que le vôtre n'obtienne,
Je crois que votre ardeur répond fort à la ſienne.

GÉRONTE.

Oui: mais l'amour qui joint l'eſprit avant les corps,
N'ayant rien de ſi doux que ſes premiers tranſports,

Que ces momens lardés de fréquens tête-à-tête,
Ces tendres avant-goûts d'un hymen qui s'apprête,
Je me trouve d'humeur, pour mieux m'y disposer,
De faire un peu l'amour avant que d'épouser.
Ces préludes galans font, lorsque l'on s'engage,
Que, se connoissant mieux, on s'aime davantage;
Et le feu dont je vois l'exemple avec plaisir,
Doit, pour durer long-temps, s'allumer à loisir.
Ainsi je suis d'avis de prendre une quinzaine
Pour mettre doucement ma tendresse en haleine:
Cela fait....

TRIGAUDIN.

Ces plaisirs dont on est aveuglé,
Sont des échantillons d'un feu trop déréglé,
Monsieur, & c'est vouloir dans le libertinage
Épuiser les douceurs qu'on trouve au mariage.
Le plaisir ne se peut jamais justifier,
Si l'hymen ne prend soin de le purifier;
Et tous ces avant-goûts où l'honneur se hasarde
Sont des tentations dont il faut qu'on se garde.
Que si pour des raisons vous voulez quelque temp
Différer votre hymen, différez, j'y consens:
Mais pour ne point nourrir une flamme indécente,
Dispensez-vous de voir jusques-là ma parente.
La vertu n'admet point de semblable complot.

GÉRONTE.

(*A part.*)

Ah! qu'il seroit pénaud, s'il étoit pris au mot!

(*Haut.*)

Non; si de ce délai votre vertu s'offense,
Concluons cet hymen, & faisons diligence:
Vos avis sont des loix que je veux m'imposer,
Et dans deux ou trois jours je la veux épouser.

TRIGAUDIN.

Hé bien! soit; pour régler une union si belle,
Je vous attends ce soir à souper avec elle:
Rendez-vous de bonne heure, & je prendrai le soin....

GÉRONTE.

(*Bas.*)

Fi! ceci sent la poudre, & j'évente de loin.

(*Haut.*)

Je ne sçaurois....

TRIGAUDIN.

Pourquoi? L'amour qui vous possède....

GÉRONTE.

Je veux prendre demain certain petit remède,
Et par précaution me coucher sans manger.

TRIGAUDIN.

D'accord: mais n'allez pas demain vous engager,
J'aurai soin du dîner.

GÉRONTE.

Il seroit inutile,
Demain je suis prié d'aller dîner en ville,
Et cela ne se peut.

TRIGAUDIN.

Si je ne puis vous voir,
Je ferai préparer le souper pour le soir,
Et nous vous attendrons.

GÉRONTE.

N'en prenez pas la peine,

Je fais collation trois jours de la semaine ;

(*A part.*)

Et demain en est un. Ah, l'effronté pendard !
Je tiens sa poudre un mets où j'aurois bonne part.

TRIGAUDIN.

Mais il faudroit....

GÉRONTE.

Cessez de vous en mettre en peine,
Je me charge du soin qu'il est besoin qu'on prenne,
Et je vais de ce pas donner ordre aux habits,
Au festin.

TRIGAUDIN.

C'est bien dit. Moi, je rentre au logis
Apprendre à ma cousine une telle nouvelle.

GÉRONTE.

Adieu. Dans peu de temps je me rendrai près d'elle.

SCÈNE V.

TRIGAUDIN, seul.

QU'il est dupe ! allons voir.... Mais, ma femme paroît.

SCÈNE VI.

TRIGAUDIN, LUCIE.

TRIGAUDIN.

QU'avez-vous?

LUCIE.

Du chagrin.

TRIGAUDIN.

D'où vient-il, s'il vous plaît?

LUCIE.

On m'écrit d'Orléans....

TRIGAUDIN.

Qu'a-t-on pu vous apprendre?

LUCIE.

Que dans deux ou trois jours mon frère s'y doit rendre.

TRIGAUDIN.

Hé bien! qu'avez-vous tant à craindre sur ce point?

LUCIE.

Je dois appréhender que, ne m'y trouvant point,
Ignorant notre hymen, un peu de défiance
Ne le fasse pas bien juger de mon absence.

TRIGAUDIN.

Qu'un semblable chagrin ne vous trouble jamais;

Je sçais bien le secret de faire votre paix,
Et, notre affaire enfin en ce lieu terminée,
Il pourra s'appaiser, sçachant notre hyménée.
Oubliez pour un temps ce chagrin mal fondé,
Pour sçavoir le détail de tout mon procédé.
Tout flatte nos desseins; le Destin les seconde,
Et notre affaire prend le meilleur train du monde.
Ce Géronte, charmé de l'éclat de vos yeux,
Prétend vous épouser dedans un jour ou deux;
Et tant de joie enfin flatte son espérance,
Qu'il se charge du soin de toute la dépense,
Des habits, du festin; & sa crédulité
Nous répond à tous deux de notre sûreté.

LUCIE.

Enfin, c'est sans retour; & sur vos entrepriſes,
Sans consulter que vous, vos mesures sont prises,
Monsieur, & ma prière enfin est un secours
Que je m'efforce en vain de prêter à vos jours.
Votre esprit à ce nœud veut me voir résolue,
Vous me le commandez de puissance absolue,
Et toujours entêté du titre d'héritier,
Vous en prenez sur vous le risque tout entier.

TRIGAUDIN.

Oui, je prends tout sur moi, vous dis-je, & vous dispense
Du soin de m'expliquer quelle en est l'importance.
Ce dessein sans péril se peut exécuter,
L'occasion nous rit, il en faut profiter;
Et puisque c'est pour vous un moyen de me plaire....

LUCIE.

Hé bien! Monsieur, hé bien! il faut vous satisfaire;
Puisque ce sont pour moi des ordres absolus,
Me voilà prête à tout, je ne résiste plus.

TRIGAUDIN.

Ah! que je suis content de vous voir disposée....

LUCIE.

Il faudra, l'hymen fait, me feindre indisposée?

TRIGAUDIN.

Oui, de peur que son feu n'eût, devenant trop prompt,
Les suites qui pourroient incommoder mon front.

LUCIE.

Mais, si dans les transports d'une ardeur violente,
Il exige....

TRIGAUDIN.

Feignez que votre mal augmente.
Mais, ce point au logis pourroit être agité
Avec plus de loisir & plus de liberté;
Entrons pour y songer; car je me persuade....

SCÈNE VII.

TRIGAUDIN, LUCIE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE, *dans le fond du théâtre.*

LA Forêt, le voilà, va lui donner l'aubade.

LA FOREST.

Ma sœur! vous dans Paris!

LUCIE.

Ah ! mon frère !

TRIGAUDIN.

Sa sœur !

LA FOREST.

(*Bas, à Lucie.*) (*Haut.*)
Secondez comme il faut ma feinte. Quel bonheur !

TRIGAUDIN, *à part.*

Pour me faire enrager, d'où diable sort ce frère ?

LA FOREST.

Vous trouver dans Paris ! que venez-vous y faire ?

LUCIE.

La curiosité de voir ce beau séjour
Me pressoit, dès long-temps, d'y venir faire un tour.
Quelques amis communs, qui sçavoient cette envie,
M'avoient, pour y venir, mise d'une partie :
Et pour m'accompagner, Monsieur même est venu.
C'est un de nos cousins qui vous est inconnu,
Galant, spirituel, sur-tout civil aux Dames.

LA FOREST.

Cousin ? De quel côté ?

TRIGAUDIN.

C'est du côté des femmes.

LA FOREST.

De quelque endroit que vienne un parent tel que vous,
Monsieur, assurément c'est un honneur pour nous,
Qui nous sera bien cher. Mais, mon cousin, je pense

Que, comme entre parens on se fait confidence,
Je puis à cœur ouvert, touchant notre bonheur,
Faire part, devant vous, d'un secret à ma sœur.

TRIGAUDIN.

Si, suspect.....

LA FOREST.

Non; pour faire au pays une noce,
Je viens de retenir deux places au carrosse.

TRIGAUDIN, *à part.*

Bon; le beau-frère va nous quitter le terrein.

LA FOREST.

Mais puisque vous voilà, je change de dessein,
Je ne pars plus.

LUCIE.

Comment?

LA FOREST.

Ce même personnage
Qui vous fit demander, quand je fis mon voyage,
Plus que jamais épris du feu qu'il sent pour vous,
M'a prié de souffrir qu'il devint votre époux.
J'ai donné ma parole, & nous partions ensemble
Pour aller terminer cet hymen.

TRIGAUDIN, *à part.*

Ah! je tremble.

LA FOREST.

J'allois le retrouver; mais, sans aller plus loin,
Puisque nous voici tous, on peut prendre le soin....

TRIGAUDIN.

Comment! vous prétendez marier ma cousine?

LA FOREST.

Oui, je vais, si l'hymen à mon choix se termine,
La voir femme demain, sans attendre plus tard,
D'un fameux avocat nommé monsieur Braillard;
Monsieur Braillard, *autem*, a la mine engageante,
Son nom fait son éloge, & son métier sa rente.

TRIGAUDIN.

Je ne le connois point, & c'est à mon égard....

LA FOREST.

Vous ne connoissez point maître Martin Braillard,
Fils de Thibaut Braillard, ce torrent d'éloquence,
Dont la voix faisoit peur aux gens à l'audience,
Dont les doctes ayeux, connus de toutes parts,
Donnèrent au barreau tant d'illustres Braillards?

TRIGAUDIN.

Non. Où se sont-ils vus? Sur quelles assurances....

LA FOREST.

Venant dans Orléans pour prendre ses licences,
Maître Martin Braillard prit chez nous tant d'amour,
Qu'il promit d'épouser ma sœur à son retour.

TRIGAUDIN.

Il faut songer, avant que l'hymen se consomme....

LA FOREST.

Maître Martin Braillard, Monsieur, est bien son homme.

TRIGAUDIN.

Mais, pour faire un tel choix, il faut prendre du temps.

LA FOREST.

Comment! je ne pourrois mieux choisir en cent ans.

TRIGAUDIN.

Un avocat eſt-il un ſi grand avantage,
Qu'on doive tellement hâter ce mariage?
Ma couſine eſt bien faite, elle a de la beauté;
Il faudroit à loiſir, s'étant bien conſulté,
Joignant à ſes appas quelque légère ſomme,
Lui chercher pour mari, couſin, quelque honnête-homme,
Qui....

LA FOREST.

Comment donc, couſin? Eſt-ce qu'un avocat
N'eſt pas un honnête-homme?

TRIGAUDIN.

Oui; mais un tel état
N'eſt point, ſelon mon ſens....

LA FOREST.

Pourroit-il vous déplaire?

TRIGAUDIN.

Si j'ôſe m'expliquer en parent bien ſincère,
A vous dire le vrai, ce choix ne me plaît pas,
Couſin; & la plupart de tous ces avocats
Sont des gens, entre nous, dont toujours l'alliance
Laiſſe quelque ſcrupule aux gens de conſcience;
Des cauſeurs, qui, ſans ceſſe, outre la liberté
Qu'ils prennent de tout dire avec impunité,
Font commerce au barreau, comme en une boutique,
Du pétulant babil dont chacun d'eux trafique,
Et font chercher au juge, ivre de leurs dictons,
Comme la vérité, la juſtice à tâtons.
Le déſordre public groſſit chez eux la preſſe:
Ce ſont des nourriſſons que la diſcorde engraiſſe,
De qui le plus fameux & l'eſprit le plus net
Doit aux débats d'autrui ſa robe & ſon bonnet.

LA FOREST.

C'eſt à trop de mépris joindre trop de franchiſe.
Ce ſont d'honnêtes gens, couſin, quoi qu'on en diſe;
Je m'en vais l'avertir, & je ſuis aſſuré....
Ah! que vous allez voir un homme bien timbré!
Vous en ſerez ſurpris, & vous pourrez connoître,
Couſin, ſi dans ce choix mon bon goût ſçait paroître.
Maître Martin Braillard eſt proche de ce lieu,
Chez certain magiſtrat, pour y faire un adieu,
Mais en habit décent, & je lui cours apprendre
Un bonheur imprévu qui pourra le ſurprendre,
Et que je n'ai pas dû ſi long-temps lui cacher.
Où demeurez-vous?

LUCIE.

Là.

LA FOREST.

Je m'en vais le chercher,
Mais je le vois qui vient, ma courſe ſeroit vaine.

SCÈNE VIII.

TRIGAUDIN, LUCIE, LA FOREST, LA RIVIÈRE.

LA RIVIÈRE, *en robe & en ſoutane.*

JE vais changer d'habit.

LA FOREST.

N'en prenez point la peine.
Ma ſœur, qui dans Paris ſe rencontre au beſoin,
Nous ôte l'embarras de la chercher plus loin;
Notre voyage eſt fait, la voilà.

LA RIVIÈRE.

Quelle joie!
Madame, le cheval qu'on fit entrer dans Troie
Est un don qui figure intelligiblement
La suite de nos feux, & leur commencement:
Cette crédulité qui l'admit dans la ville,
Figure à vous aimer combien je fus facile;
Et les gens qui sortoient de ses flancs ténébreux,
Figurent les Braillards qui naîtront de nous deux:
Le désordre où la nuit cette ville fut mise,
Figure nettement mon trouble & ma surprise;
Et le feu qui brûla ce cheval plein de coups,
Figure les ardeurs dont je brûle pour vous.

LUCIE.

Ce début de ma part demanderoit des suites:
Mais tant d'esprit paroît en tout ce que vous dites,
Qu'un discours si galant & si bien figuré,
Doit n'être interrompu que pour être admiré.

LA RIVIÈRE.

Je suis ravi de voir qu'il ait de quoi vous plaire:
Mais je sens qu'il me faut préparer à me taire.
Madame, votre esprit étonné de ceci,
N'en voit peut-être pas la raison: la voici.
Comme les divers temps ont diverses maximes,
Les Anciens ôtoient la langue des victimes,
Que la bonté du ciel, que leurs vœux imploroient,
Leur faisoit immoler aux dieux qu'ils adoroient:
L'amour, suivant pour moi cette mode ancienne,
En m'immolant à vous, semble m'ôter la mienne;
Et vous ne verrez plus, le sacrifice fait,
Dedans Martin Braillard, qu'un avocat muet.

LA FOREST.

Hé bien, cousin?

LA RIVIÈRE.

Cousin?

LA FOREST.

Oui.

LA RIVIÈRE.

J'ai honte, beau-frère,
De l'incivilité que vous me voulez faire,
Et vous deviez plutôt me l'avoir dit. Monsieur,
Si de vous saluer je n'ai pas eu l'honneur,
Du, moins, en bon parent, faites-moi la justice,
De croire en ma faveur, qu'aux offres de service
Que mon zèle vous fait, je prétends joindre encor
Tout le respect pour vous, qu'on eut pour le veau d'or.

TRIGAUDIN, *à part.*

Ma foi, Martin Braillard n'est qu'un sot, une bête,
Que je garantis tel des pieds jusqu'à la tête.

LA RIVIÈRE.

C'est de quoi vous pouvez vous tenir assuré.
Pour prendre mon discours où j'en suis demeuré,
Je fais voir clairement, qu'on doit, sauf révérence,
Adjuger vôtre main à mon impatience,
Et par provision établir mon repos,
Et ce, par deux moyens que j'explique en deux mots.
Le premier est l'aveu de Monsieur votre frère
Ci-présent, qui, bien loin d'être à mes vœux contraire,
S'oblige à garantir l'espoir qu'il m'a permis:
Il peut s'inscrire en faux contre ce que je dis,
Si j'impose. La loi naturelle & civile
Rendroit, sans son aveu, votre choix inutile;
La disposition de la loi *Nuptiæ*,
Décide sur ce fait, *paragrapho neque*;
En cela son suffrage est nécessaire au vôtre.

Ce moyen eſt aſſez prouvé, je paſſe à l'autre.
L'eſpoir dont votre amour a ſçu flatter le mien,
Madame, en quatre mots, fait mon ſecond moyen.
On ne ſçauroit nier, quoi qu'ait promis ce frère,
Que votre aveu pour moi n'ait été volontaire;
Et je ne puis douter des ſuites qu'il aura,
Sur ce que *volenti non fit injuria.*
Entre les gens d'honneur, ſans qu'il ſoit beſoin d'acte,
La parole devient une eſpèce de pacte;
Mes ſoins, à le prouver, deviendroient ſuperflus,
On le ſçait: c'eſt pourquoi je finis, & conclus
A ce que, faiſant droit d'abord ſur ma demande,
Vous direz à l'inſtant, ſi haut qu'on vous entende,
Que, ſans avoir égard aux vœux d'aucuns galans,
Vous me prendrez demain pour époux, ſans dépens.

TRIGAUDIN.

Belle concluſion!

LUCIE.

Une pareille affaire
Dedans un autre lieu veut qu'on en délibère.
Nous pourrons là-dedans en parler à loiſir.

LA FOREST.

Entrons, elle a raiſon; je me fais un plaiſir....

LA RIVIÈRE.

Mais....

LUCIE.

Je vous ſuis.

LA RIVIÈRE, *à Trigaudin.*

Allons, Monſieur, je vous en prie.

LA FOREST.

Entrons, notre couſin eſt ſans cérémonie.

SCÈNE IX.

LUCIE, TRIGAUDIN.

LUCIE.

VOus voyez l'embarras où vous vous êtes mis,
Et vous pouvez juger de la peine où je suis:
Mais ne pouvant qu'à vous en imputer la cause,
C'est à vous à songer à quoi ceci m'expose;
Car je ne pense pas que vous soyez d'avis
Que je sois aujourd'hui femme de trois maris.
Voyez par quel moyen il sera nécessaire
De me tirer du pas que vous m'avez fait faire;
Et, pour vous épargner des conseils superflus,
J'entre, & j'attends chez nous vos ordres là-dessus.

SCÈNE X.

TRIGAUDIN, seul.

SUr tout cet embarras que faut-il que je fasse?
Je tombe de mon haut, & tout ceci me passe.
Quoi! lorsqu'en mes desseins tout semble prendre part,
Il faut qu'à point nommé maître Martin Braillard,
Escorté par un frère, & plein d'amour dans l'âme,
Se prépare à se voir le mari de ma femme?
Quel parti faut-il prendre? Ah, ciel! tout me fait peur.
Déclarer notre hymen, c'est me perdre d'honneur,
Passer pour scélérat dans l'esprit de Géronte:
Ne le point déclarer, c'est me couvrir de honte;

Car ce frère obſtiné, peut-être dès demain;
Fera prendre à ſa ſœur un époux de ſa main.
Cet obſtacle imprévu trouble tout le myſtère:
J'enrage, tout m'alarme & tout me déſeſpère.
Que réſoudre? Que faire? Entrons pour y rêver,
Et voyons quel remède on y pourra trouver.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRIGAUDIN, LUCIE.

LUCIE.

JUSQU'où doivent aller vos belles entrepriſes?
Vos réſolutions, Monſieur, ſont-elles priſes?
Mon ſort eſt en vos mains. Quand vous en ordonnez,
Peut-on ſçavoir à quoi vous vous déterminez?

TRIGAUDIN.

Oui, vous l'allez ſçavoir, il faut vous ſatisfaire:
Je prétends voir juſqu'où peut aller cette affaire;
Sans trahir mon ſecret, je veux voir juſqu'au bout,
Et faire, à petit bruit, guerre à l'œil; mais, ſur-tout,
Mettez-vous dans l'eſprit, que de votre ſilence
Dépend tout le ſuccès de notre intelligence;
Et qu'il faut préparer, ſecondant mes tranſports,
Votre diſcrétion à de nouveaux efforts.

LUCIE.

Attendrai-je à parler, trahiſſant votre flamme,
Que de monſieur Braillard l'hymen me rende femme?
Et trouvez-vous enfin bien de la ſûreté
A pouſſer ma tendreſſe à cette extrémité?

TRIGAUDIN.

Non. Si dans l'embarras que ſon amour nous cauſe,
Sa perte à nos deſſeins ſervoit de quelque choſe,
Ou que l'on vousforçât à répondre à ſes feux,
Je crois avoir aſſez de poudre pour eux deux.
Telles gens à l'état ſont ſi peu néceſſaires,
Qu'un millier, plus ou moins, ne l'affoibliroit guères;
Et le barreau, qui doit ſa gloire à d'autres ſoins,
N'en iroit pas plus mal, pour un Braillard de moins.
C'eſt de quel œil je vois de pareils perſonnages;
Mais ce n'eſt pas mon but; & tous les mariages
Où l'on voit tous les jours les parens diſpoſés,
Ne s'accompliſſent pas, pour être propoſés.
Outre que je prétends ou détourner ce frère,
Ou dégoûter Braillard de l'hymen qu'il veut faire,
Vous pourrez librement, vous expliquant tantôt,
Dire qu'un tel parti n'eſt point ce qu'il vous faut,
Et combattre ſes feux d'aſſez de répugnance,
Pour les faire douter de votre obéiſſance.
Je ſçaurai, de ma part, ménager le ſurplus;
Allez-y travailler.

LUCIE.

Mais....

TRIGAUDIN.

Ne répliquez plus.

LUCIE.

Si votre amour, du mien veut encor cette preuve,
Je veux bien eſſuyer cette dernière épreuve;
Vos ordres ſont des loix que je veux m'impoſer.
Mais prenez garde à quoi vous m'allez expoſer;
Car enfin, ſi, malgré toute votre conduite,
A recevoir ſa main je me voyois réduite,
Je ne vous réponds pas que, contre votre eſpoir,

Ma flamme & ma vertu ne fissent leur devoir.
Et, quoique de ma part vous puissiez vous promettre....

TRIGAUDIN.

C'est à quoi j'aurai soin de ne vous pas commettre.
Votre frère est tout seul; quoi qu'il puisse arriver,
Gardez-bien le secret, & l'allez retrouver.

SCÈNE II.

TRIGAUDIN, seul.

POur peu qu'à différer son refus les engage,
Je ferai de ce temps un assez bon usage:
Tandis qu'elle se va charger de ce souci,
Allons voir si Géronte est chez lui. Le voici.

SCÈNE III.

TRIGAUDIN, GÉRONTE

GÉRONTE.

HÉ bien? conclurons-nous l'hymen que je propose?

TRIGAUDIN.

Avez-vous mûrement réfléchi sur la chose?
Et sur un choix qu'on doit avoir examiné,
Vous sentez-vous, Monsieur, là.... bien déterminé?

GÉRONTE.

Si fort, que je voudrois l'épouſer tout-à-l'heure ;
Je ne ſouhaite point de fortune meilleure,
Et je borne mes vœux, charmé de tant d'appas,
Au plaiſir de la voir aujourd'hui dans mes bras.

TRIGAUDIN.

S'il eſt ainſi, je puis établir votre joie ;
Mais cependant, Monſieur, je n'en ſçais qu'une voie.
Si, pour la poſſéder, ce cœur ne ſe réſout....

GÉRONTE.

Parlez ; pour l'obtenir, je vous réponds de tout.

TRIGAUDIN.

Pour rendre ſur ce choix votre âme ſatisfaite,
Il faut tenir d'abord la choſe un peu ſecrette ;
Et, donnant votre main en recevant ſa foi,
Cacher pour quelque temps cet hymen.

GÉRONTE.

Et pourquoi
L'épouſer en ſecret ? Eſt-ce...?

TRIGAUDIN.

C'eſt un myſtère
Que je ne me ſuis pas attendu de vous taire :
Mais comme il ſe fait tard, & qu'il faudroit du temps,
Il faut, pour en parler, prendre d'autres momens.
Afin que ſans éclat la choſe ſe termine,
Je ménerai chez vous, ſur le ſoir, ma couſine :
Donnez, en achevant cet hymen au plutôt,
Pour le tenir ſecret, tous les ordres qu'il faut.

GÉRONTE.

Oui, oui, je vais songer à régler cette affaire.
(*A part.*)
Le fourbe jusqu'au bout soutient son caractère.

SCÈNE IV.

TRIGAUDIN, seul.

CE dessein est hardi, mais bien imaginé ;
Et cet hymen enfin une fois terminé,
Quoi que puisse entreprendre ou Braillard, ou le frère,
Je sçais bien le moyen de me tirer d'affaire.
Je vais les disposer tous deux adroitement
A différer d'un jour cet hymen seulement,
Tandis que je sçaurai.... Mais le beau-frère avance.

SCÈNE V.

TRIGAUDIN, LA FOREST.

LA FOREST, *feignant d'être en colère.*

OUi, je me moquerai de votre résistance,
Et vous l'épouserez.

TRIGAUDIN, *à part.*

Il paroît en courroux.

LA FOREST.

Je vous ferai bien voir....

TRIGAUDIN.

Mon cousin, qu'avez-vous?

LA FOREST.

Je parlois à ma sœur.

TRIGAUDIN.

L'affaire est importante,
Puisqu'un si grand courroux.....

LA FOREST.

C'est une impertinente.

TRIGAUDIN.

Eh! parent, doucement.

LA FOREST.

L'impudente, là-haut,
M'a dit qu'un tel parti n'est point ce qu'il lui faut.

TRIGAUDIN.

Comment! de ce courroux sa répugnance est cause?

LA FOREST.

Oui.

TRIGAUDIN.

J'ai cru que c'étoit, cousin, toute autre chose.

LA FOREST.

Comment donc! ce motif n'est-il pas assez fort?

TRIGAUDIN.

Oui ; mais je ne vois pas qu'elle ait eu tout le tort....

LA FOREST.

Vous prenez contre moi ſon parti ?

TRIGAUDIN.

Je n'ai garde :
Mais, ſi par cet hymen ſon bonheur ſe hazarde,
Voulez-vous la forcer de prendre cet époux ?

LA FOREST.

Et que lui manque-t-il ?

TRIGAUDIN.

Écoutez, entre nous,
Votre Martin Braillard, couſin, eſt d'un modèle
A ne pas allumer bien de l'amour en elle :
Le cœur de votre ſœur peut être prévenu,
Et vous devez enfin vous être ſouvenu
Qu'un cœur....

LA FOREST.

Je me ſouviens que j'ai donné parole ;
Ma ſœur avecque vous étoit en bonne école :
Mais avec moi, couſin, il faut changer de ton,
Elle l'épouſera, j'en ſuis ſûr.

TRIGAUDIN.

Que ſçait-on ?

LA FOREST.

Que ſçait-on ? Contre moi prendre parti pour elle ?
Vous en pourrez ſçavoir dans peu quelque nouvelle.
C'eſt un point que je vais décider de ce pas.

SCÈNE VI.

TRIGAUDIN, seul.

Tout cet emportement ne m'épouvante pas:
Mais j'apperçois Braillard qui paroît plein de flamme,
Je veux le dégoûter de l'hymen de ma femme;
Mon discours peut avoir l'effet que j'en prévoi.

SCÈNE VII.

TRIGAUDIN, LA RIVIÈRE.

TRIGAUDIN.

Un mot, Monsieur Braillard.

LA RIVIÈRE.

Que voulez-vous de moi?

TRIGAUDIN.

Quoique je doive au sort l'honneur de vous connoître,
Le mérite qu'en vous tant d'esprit fait paroître,
Me force à vous montrer, par ma sincérité,
Combien à vous servir je me trouve porté.
Cela n'est point produit par un zèle ordinaire;
J'étois intime ami de monsieur votre père,
C'étoit un avocat fameux, dont les écrits....

LA RIVIÈRE.

(*Bas.*)

Il faisoit des souliers mieux qu'homme de Paris.

(*Haut.*)

Très-fameux.

TRIGAUDIN.

C'est pourquoi, Monsieur, la conjoncture
D'un hymen que demain vous prétendez conclurre,
Me contraint à vous dire un mot sur vos amours,
Qui peut être important au bonheur de vos jours.

LA RIVIÈRE.

Comme il est à propos qu'à son tour on s'explique,
Je demande, Monsieur, quatre mots de réplique,
Pour opposer, afin de n'être point surpris,
Et pares aquilas & pila minantia pilis.

TRIGAUDIN.

J'y consens.

LA RIVIÈRE.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

TRIGAUDIN.

Et pour vous parler franc, du métier dont vous êtes,
Quand un homme n'est point sur un pied d'étourdi,
Monsieur, prendre une femme, est un coup bien hardi.
Les soins d'un avocat, ses fréquentes absences,
Font qu'une femme prend quelquefois ses licences;
Et tandis qu'un mari, tourmenté d'un procès,
Malgré tous ses efforts, perd sa cause au Palais,
Pour peu que sa moitié souffre qu'on l'entretienne,
Le galant au logis gagne souvent la sienne,
Et contre l'avocat, venant d'abord au fait,

Met des cornes dessous, comme sur son bonnet.
Outre que cette affaire est assez d'importance,
Ma cousine a l'esprit fort coquet; & je pense,
Si vous en échappiez, que vous seriez bien fin.
Elle aime à cajoler le soir & le matin;
Et s'il arrive un jour que, par quelque caprice,
Au pouvoir d'un époux elle s'assujettisse,
Je doute que celui qui l'aura souhaité,
Y trouve pour son front, bien de la sûreté;
Et je ne pense pas qu'un jour, à ne rien taire,
Vous fussiez bon marchand d'une pareille affaire.
Songez-y mûrement, Monsieur; c'est, entre nous,
Ce que je ne dirois à nul autre qu'à vous.
On cache, entre parens, ce qu'on a de foiblesse:
Mais pour vous cependant mon zèle s'intéresse,
Et je ne puis souffrir qu'on vous trompe.

LA RIVIÈRE.

Monsieur,
Comme *novissimé* vous m'avez fait l'honneur
De m'avoir concédé quatre mots de réplique,
Par un raisonnement succint & juridique,
Je prouve que, malgré ce discours plein d'aigreur,
Un avocat doit prendre une femme, Monsieur:
Outre qu'avec les loix, la nature & l'usage
Ont parmi les mortels admis le mariage,
Qu'il est de tous les temps, & que cette union
Etablit ici bas la propagation;
C'est pour un avocat un nœud si nécessaire,
Que qui peut l'éviter, dément son caractère
Et son devoir. *Primò*, l'on sçait qu'un avocat
Est un homme en tout temps nécessaire à l'état;
Que, de peur qu'on en manque, il doit, quoi qu'il se fasse,
Avoir soin de laisser au barreau de sa race:
De plus, qu'étant contraint d'être souvent dehors,

La femme doit *intùs* seconder ses efforts,
Conserver au logis, par son économie,
Le fruit de ses travaux, comme de son génie :
C'est pourquoi l'avocat se doit plutôt que tard
Indispensablement marier. A l'égard
Du bois dont vous parlez, qui, si l'on vous veut croire,
De l'hymen parmi nous devient un accessoire,
Et pour répondre même au peu de sûreté
Que vous trouvez pour moi dans l'hymen concerté,
Je réplique : il est vrai, c'est un abus qu'en France
N'approuvèrent jamais les loix ni l'ordonnance ;
L'usage des galans, dont on est entêté,
Ne trouve dans le code aucune autorité ;
Mais enfin, sans vouloir feuilleter de volume,
Il est autorisé, Monsieur, par la Coutume :
C'est dans un avocat, dont le cœur s'est fixé,
A la profession un malheur annexé.
Si la Belle, malgré toute ma prévoyance,
Me destine à porter du bois à l'audience,
Comme il n'est pas toujours à propos d'éclater,
Je me consolerai de pouvoir me flatter
Du plaisir de me voir, par des loix nécessaires,
Semblable à quantité de messieurs mes confrères ;
Et je ne pense pas, parlant de bonne-foi,
Puisqu'ils en portent bien, qu'ils se moquent de moi.

TRIGAUDIN.

Quoi ! vous pourriez, malgré tant de sujets de craindre..

LA RIVIÈRE.

Ce mal est parmi nous trop commun, pour s'en plaindre.

TRIGAUDIN.

Mais l'affront.....

LA RIVIÈRE.

Pour la voir, je retourne au logis.

Je vous suis cependant obligé de l'avis:
Mais, de grâce, Monsieur, n'en parlez point à d'autre.
Mon honneur en ceci se trouve joint au vôtre;
Car la Belle ne peut offenser son époux,
Sans qu'un pareil affront se répande sur vous.

SCÈNE VIII.

TRIGAUDIN, seul.

Maître Martin Braillard dit plus vrai qu'il ne pense.
Son front d'un pareil nœud craint peu la conséquence,
Et je vois que, malgré tout mon raisonnement,
Il traite tout ceci fort cavalièrement:
Je vois qu'il faut bien-tôt changer de batterie,
Pour ne pas m'exposer.... Mais je vois l'Industrie.

SCÈNE IX.

TRIGAUDIN, *L'INDUSTRIE*.

TRIGAUDIN.

Écoute, va chez nous promptement de ma part
Dire à ma femme.... Il faut la tirer à l'écart,
Et, sans être entendu, t'efforcer de lui dire,
Que je l'attends ici.

L'INDUSTRIE.

Je m'en vais l'en instruire.

SCÈNE X.

TRIGAUDIN, seul.

IL faut agir. Ceci me semble un peu gaillard.
Et sur ce que je vois, maître Martin Braillard
Pourroit m'inquiéter, & je veux tout-à-l'heure
Voir Géronte, & mener ma femme à sa demeure;
Il conclura d'abord. Mais c'est lui que je voi.
Il faut....

SCÈNE XI.

TRIGAUDIN, GÉRONTE.

GÉRONTE.

AH! lâche ami, sans honneur & sans foi!

TRIGAUDIN, *à part.*

Qu'auroit-il?

GÉRONTE.

Fourbe!

TRIGAUDIN.

(*A part.*)
Hélas! il sçait toute l'affaire.
(*Haut.*)
Qu'avez-vous?

GÉRONTE.

Ce que j'ai, traître! Puis-je le taire?
Quoi! quand de bonne-foi je m'attends d'épouser
Votre cousine....

TRIGAUDIN.

Hé bien?

GÉRONTE.

On peut me mépriser;
Jusques à lui donner celui qu'on me préfère,
Et, lorsque tout est prêt, on me dit qu'un sien frère
L'est allé marier en secret quelque part
Avec un avocat nommé Martin Braillard.

TRIGAUDIN.

La marier? Qui peut vous avoir fait entendre...?

GÉRONTE.

C'est de votre valet que je le viens d'apprendre.

SCÈNE XII.

TRIGAUDIN, GÉRONTE, L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN.

L'Induſtrie, eſt-il vrai qu'ils ſont....

L'INDUSTRIE.

Ils ſont partis.
Le laquais de Braillard, Monſieur, m'a tout appris:
C'en eſt fait; & de l'air qu'il m'a conté l'affaire,
S'ils ne ſont mariés, il ne s'en faudra guère.

TRIGAUDIN.

Ils ſeroient mariés! Ah, ciel! quel embarras!
Mais parle, en quel endroit?

L'INDUSTRIE.

C'eſt ce qu'on ne ſçait pas.

TRIGAUDIN.

Ma femme mariée? Ah, funeſte journée!
Maudite ſoit la poudre, & qui me l'a donnée!
Ah! que ſi je me puis tirer d'un pareil pas,
Je me garderai bien d'un ſemblable embarras!
Mais c'eſt à mon inſçu, Monſieur, qu'on ſe propoſe..,
Son frère vient, & va nous éclaircir la choſe.

SCÈNE XIII.

TRIGAUDIN, GÉRONTE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

LA FOREST.

EN vain votre refus s'obstine à me fâcher;
C'est différer la chose, & non pas l'empêcher.

TRIGAUDIN.

Qu'est-ce, cousin? a-t-on marié ma cousine?

LA FOREST.

Prête à prendre l'époux que mon choix lui destine,
Elle a, pour l'éviter, trouvé, mais vainement,
Un prétexte qui veut un éclaircissement:
Mais à sa honte ici ce secret va paroître,
Et ce qu'elle nous dit enfin ne peut pas être;
Personne ne m'en peut éclaircir mieux que vous.

TRIGAUDIN.

Que vous a-t-elle dit?

LA FOREST.

Se jetant à genoux,
Et feignant de sentir un grand trouble dans l'âme,
Elle nous a juré....

TRIGAUDIN.

Quoi?

LA FOREST.

Qu'elle est votre femme.

SCÈNE XIV.

LUCIE, TRIGAUDIN, GÉRONTE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

LUCIE.

OUi, Monsieur, me voyant en cette extrémité,
Je n'ai pu me résoudre à cette indignité:
Un hymen clandestin nous a joints l'un à l'autre.
Si mon silence a ſçu mal seconder le vôtre;
Si j'ai trahi, malgré les ordres d'un époux,
Un secret dont j'étois convenue avec vous,
Avec le mouvement qu'a produit ma tendresse,
Accusez-en, Monsieur, mon trouble & ma foiblesse;
Pardonnez-m'en la faute, & croyez qu'à regret
Mon cœur s'est vu réduit à trahir ce secret.

GÉRONTE, *à part.*

Qu'il est confus! le sang au visage lui monte.

LA FOREST.

Vous êtes donc, Monsieur, son époux à ce compte?

TRIGAUDIN.

Oui, Monsieur.

GÉRONTE.

Scélérat! vous êtes son époux;
Et, quand de bonne-foi j'agissois avec vous,
Vous vouliez en secret me la donner pour femme!

TRIGAUDIN.

Croyez....

GÉRONTE.

Ah! nous sçavons le secret de votre âme,
Fourbe! & que, si plus tard l'on m'en eût fait l'aveu,
Votre poudre chez nous auroit joué beau jeu.

TRIGAUDIN, *à Lucie.*

Auriez-vous...?

LUCIE.

Oui, craignant un pareil mariage,
Pour vous ouvrir les yeux, j'ai tout mis en usage;
J'appréhendois pour vous; &, votre aveuglement
Vous cachant le péril de cet engagement,
J'ai tout dit, & j'ai cru que dans cette occurrence
Mon adresse feroit plus que ma résistance;
Que, pour vous empêcher de faire un mauvais pas,
Vous me pardonneriez ce petit embarras;
Et que je me pouvois servir d'un stratagême,
Puisqu'on doit tout risquer pour sauver ce qu'on aime.

LA FOREST.

Vous voyez, dans vos jours, ce qu'on a pris de part.

TRIGAUDIN.

A ce compte, Messieurs, maître Martin Braillard
N'est qu'un homme aposté?

GÉRONTE.

Justement.

TRIGAUDIN.

Et ce frère?

SCÈNE DERNIÈRE.

TRIGAUDIN, GÉRONTE, LUCIE, VALÈRE, JULIE, LA FOREST, L'INDUSTRIE, TOINETTE.

VALÈRE.

Est mon valet-de-chambre.

GÉRONTE.

Approchez-vous, Valère.

TRIGAUDIN.

Quelque trouble où je sois, je dois vous avouer
Que, loin de vous blâmer, je vous en dois louer:
Me tirer d'un péril où me mit mon caprice,
C'est avoir sçu me rendre un signalé service;
Et je veux oublier ce tour dès cet instant,
Pourvu qu'en ma faveur Géronte en fasse autant.

GÉRONTE.

D'accord; je suis sans fiel, & veux vous satisfaire;
Mais je vais marier ma nièce avec Valère.

VALÈRE.

Ah! de trop de bontés c'est combler mon espoir.

GÉRONTE.

Ne songeons qu'à la joie. Et pour vous faire voir
Qu'à tout mettre en oubli je veux bien me résoudre,
Vous serez du festin; mais sur-tout point de poudre.

FIN.

LA DAME MÉDECIN,

COMÉDIE;

Donnée pour la premiere fois en 1678.

ACTEURS.

ANGÉLIQUE.
ÉRASTE, amant d'Angélique.
GÉRONTE.
LUCILE, fille de Géronte.
CLÉANTE, amant de Lucile.
LISE, ſuivante de Lucile.
JACINTE, ſuivante d'Angélique.
CRISPIN, valet d'Éraſte.
UN MÉDECIN.
PICARD, laquais d'Aminte.

La Scène eſt à Paris.

LA DAME MÉDECIN,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, JACINTE.

ANGÉLIQUE.

Si tu veux m'obliger, ne me réplique rien ;
Et fais ce que je dis.

JACINTE.

Mais encor faut-il bien
Sçavoir, en m'en allant, ce qu'il faut dire ou faire.

ANGÉLIQUE.

Ne te l'ai-je pas dit ?

JACINTE.

Vous ? Voilà l'ordinaire

De la plupart des gens, qui, ſans avoir rien dit,
Veulent voir deviner ce qu'ils ont dans l'eſprit;
Et qui, ſans s'expliquer, traitent leurs gens de bête,
Si, dès qu'ils ſe ſont mis quelque deſſein en tête,
On ne les entend pas d'abord à demi-mot.
Expliquons-nous, de grâce, & parlons par écot.

ANGÉLIQUE.

J'ai vu par la fenêtre un homme tout-à-l'heure,
Qui mène par la main Aminte à ſa demeure;
Va ſçavoir quel il eſt, ſon pays.

JACINTE.

A quoi bon?

ANGÉLIQUE.

Je veux ſçavoir ſon bien, ſa naiſſance, ſon nom.

JACINTE.

Autre hiſtoire. Ainſi donc, grâce à votre fenêtre,
Ce blondin ſi bien fait que vous vouliez connoître,
Qu'avec tant de plaiſir vous aviez remarqué
Au bal, toutes les fois que vous aviez maſqué;
Dont par-tout par votre ordre, à qui vouloit m'entendre,
Je demandois le nom ſans le pouvoir apprendre,
Ne vous tient plus au cœur? un autre vous réſout?

ANGÉLIQUE.

Celui dont vainement tu t'informois par-tout,
Que tout ce carnaval je brûlois de connoître,
Eſt celui que je viens de voir par la fenêtre,
Il paſſe avec Aminte, & je puis aujourd'hui....

JACINTE.

Celui que tant de fois vous m'avez montré?

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Lui.

JACINTE.

Celui qui vous parloit hier bas à cette noce,
Qui vous donna la main jusqu'à votre carrosse,
Qui parut si surpris quand, faisant vos adieux,
Votre masque tombé vous fit voir à ses yeux?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JACINTE.

Je me trompe fort, ma très-chère maitresse,
Si ce masque tombé ne fut un coup d'adresse,
Et si vous ne songiez enfin à ce moment,
Plus à vous faire voir qu'à votre compliment.

ANGÉLIQUE.

Oui, je le fis exprès; je voulois dans la rue
Voir quel effet en lui pourroit causer ma vue,
Et dans ses yeux surpris je vis un embarras,
A te dire le vrai, qui ne me déplut pas.
Son trouble à mon aspect, en me venant conduire,
Interrompit le cours de ce qu'il vouloit dire;
Je vis dedans ses yeux une tendre langueur;
Son visage couvert d'un peu plus de rougeur;
Une secrette ardeur.... Que veux-tu que je dise?
Tout ce qu'un bel objet peut causer de surprise
Parut dans son désordre enfin, & tel qu'il est....

JACINTE.

C'est-à-dire, en deux mots, que le Monsieur vous plaît,
Et, qu'à vous en conter, s'il avoit quelque pente,
Votre fierté pour lui seroit fort chancelante.

ANGÉLIQUE.

Si par quelque hazard sa tendresse aujourd'hui
Répondoit au penchant que je me sens pour lui,
Je m'en applaudirois, je n'en fais pas la fine:
Car enfin, à céder quand l'amour nous destine,
Il est doux de trouver, se rangeant sous ses loix,
Un cœur de qui l'ardeur réponde à notre choix,
Ainsi je ne verrois son amour qu'avec joie.
Mais ne perds plus de temps, & cours où je t'envoie.

JACINTE.

Laissez-les séparer, à peine est-il parti.

ANGÉLIQUE.

Mais....

JACINTE.

Mais verrois-je Aminte avant qu'il soit sorti?
Dites-moi, s'il vous plaît, si, comme tout peut être,
Celui que vous venez de voir par la fenêtre
Étoit l'amant d'Aminte?

ANGÉLIQUE.

Alors sans me flatter....
Mais laisse-moi du moins le plaisir d'en douter
Jusques à ton retour, sans vouloir, par avance,
M'en ôter la douceur, en m'ôtant l'espérance.
Lorsqu'à se trop flatter un cœur s'est exposé,
Jacinte, il est toujours trop tôt désabusé.

JACINTE.

Ma foi, depuis la mort de Monsieur votre père,
Vous avez grandement changé de caractère;
C'étoit un médecin fameux, homme d'esprit,
Qui de son chaste hymen vous voyant le seul fruit,
Ne voulut point souffrir, sans en dire la cause,

Qu'aucun maître que lui vous montrât quelque chose
Entêté de son art, le soir & le matin,
Il ne vous en parloit qu'en Grec ou qu'en Latin,
Et de vous le montrer se faisant une joie,
Ne vous laissoit jamais qu'un Hippocrate en voie.
Aussi, grâce à ses soins, en Grec comme en Latin,
Vous raisonnez de tout en fameux médecin;
Mais si bien à son sens, du moins en apparence,
Que, sans exagérer ici ce que j'en pense,
En un besoin, au lieu de cet habit doré,
Vous porteriez la robe & le bonnet quarré.

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu ? Cette humeur quadroit mal à la mienne:
Chacun a sa manie, & c'étoit-là la sienne;
Et, voyant à quel point il y sembloit porté,
Il falloit bien m'en faire une nécessité.
Mais depuis qu'en mes droits le ciel veut que je rentre,
Mon esprit & mon cœur retombent dans leur centre;
Et je regarde enfin tous ces soins, en ce jour,
Comme autant de larcins qu'on faisoit à l'amour.

JACINTE.

Chut. Votre homme revient, sa retraite est bien prompte.
Je vous quitte, & de tout je vous rendrai bon compte.

ANGÉLIQUE.

Je rentre, & je t'attends.

JACINTE.

Dans peu je vous verrai.

SCÈNE II.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis, Monsieur.

ÉRASTE.

Mais, maraud, où t'étois-tu fourré,
Quand je sortis du bal près de notre demeure?
D'où viens-tu depuis hier? Il n'étoit pas une heure,
Que j'étois au logis; je fis tous mes efforts
Pour te chercher dedans, je t'appellai dehors,
Mais inutilement. Parle, que je t'entende.

CRISPIN.

A la porte, Monsieur, la foule étoit bien grande:
Outre les violons ronflans toute la nuit,
Ces frippons de laquais faisoient un si grand bruit....

ÉRASTE.

C'est un conte; par-tout je me suis fait entendre.
Quand ma voix jusqu'à toi n'auroit pu se répandre,
Depuis le jour, chez moi, que n'es-tu retourné?
Est-on au bal, dis-moi, traître, à midi sonné?

CRISPIN.

Non, je suis dans mon tort, mes excuses sont vaines;
Franchement, vos raisons valent mieux que les miennes;
Et je m'en vais, Monsieur, vous instruire de tout.
Hier au soir, assoupi, mort de froid, & debout,
Cependant qu'à danser vous montriez votre adresse,

Je gagnai l'écurie au travers de la presse,
Sans lumière & sans bruit, ayant dedans un coin
Composé mon grabat de deux bottes de foin,
Pour me récompenser de mes veilles passées,
Je me couchai dessus, toutes craintes cessées,
Où j'ai, pour ne vous point éclaircir à demi,
Jusqu'à l'heure qu'il est fort proprement dormi;
Et même où je serois encore sans un homme
Qui s'est donné le soin d'interrompre mon somme;
Et, qui m'ayant tiré quelque temps assez fort,
M'a juré qu'il croyoit que je fusse ivre ou mort.

ÉRASTE.

Maraud!

CRISPIN.

De moi, Monsieur, n'ayant pas grande affaire;
Je crus....

ÉRASTE.

Tu ne me fus jamais si nécessaire.

CRISPIN.

C'étoit pour un flambeau, je m'en suis bien douté.

ÉRASTE.

Non, non; c'étoit pour suivre une jeune Beauté,
Que je vis hier au bal. Ah, cruelle aventure!
Elle est toute charmante, & jamais la nature
N'assembla tant d'attraits; c'est un teint merveilleux,
De grands yeux pleins d'éclat, un port majestueux,
Un esprit engageant, une douceur extrême.

CRISPIN.

Chacun en dit autant de la Beauté qu'il aime.

ÉRASTE.

Si je t'avois trouvé, maraud, quand je ſortis,
Je te l'aurois fait ſuivre, & ſçaurois ſon logis;
J'aurois, m'introduiſant avec un peu d'adreſſe,
En part à ſon eſtime, ou même à ſa tendreſſe;
Mais c'en eſt fait, ce ſont des regrets ſuperflus.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît, ne vous ſouvient-il plus
Qu'Eraſte eſt votre nom, qu'exprès en cette ville
Vous venez de Lyon pour épouſer Lucile,
Que ſon père & le vôtre, amis depuis long-temps,
Ont conclu cet hymen depuis près de deux ans,
Et même que, n'étoit qu'elle eſt indiſpoſée,
En arrivant ici, vous l'euſſiez épouſée?

ÉRASTE.

Je le ſçais, je l'ai vue, elle a de quoi charmer,
Mais je ne me ſens point de penchant à l'aimer.
Que veux-tu? C'eſt un air nonchalant qui me glace,
Je ne ſçaurois la voir que ſon froid ne me chaſſe.
Les trois quarts de l'année on dit qu'elle eſt au lit,
Elle ſe plaint toujours, rien ne la divertit,
Sur ſon tempérament Saturne qui domine,
Criſpin, remue en elle une bile chagrine.
Que ne reſſemble-t-elle à l'objet de mes feux!

CRISPIN.

Mais elle a de grands biens, & vous êtes fort gueux.

ÉRASTE.

Hé! faut-il, lui faiſant un ſi grand ſacrifice,
Qu'en dépit de l'amour l'intérêt nous uniſſe!

C'eſt faire ſon bonheur d'un deſtin trop commun,
Se donner cent chagrins, pour s'en épargner un;
C'eſt ſe vendre, en un mot, & tu te perſuades
Que ſon bien. ...

CRISPIN.

Hé, Monſieur! point tant de gaſconades.
Pour trente-mille écus, & trois ans défrayé,
Si vous êtes vendu, vous êtes bien payé.
Croyez-moi, laiſſez-là votre belle inconnue,
Et venez voir comment Lucile....

ÉRASTE.

Je l'ai vue;
Elle eſt toujours de même, elle le dit, au moins,
Et ſon amour, de moi, demande d'autres ſoins.
Criſpin, il faut chercher la Beauté qui m'engage;
Je veux, pour la revoir, mettre tout en uſage.
Il faut céder au feu dont je me ſens épris.
Je veux voir cette nuit tous les bals de Paris,
Elle y viendra ſans doute, & je la veux connoître.

CRISPIN.

Chez Lucile, Monſieur, je vois quelqu'un paroître;
C'eſt le beau-père.

ÉRASTE.

Allons, ſonge à ſuivre mes pas;
Et ſouviens-toi ſur-tout de ne t'endormir pas.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LISE.

GÉRONTE.

L'Étrange entêtement! quoi! toujours obstinée....

LISE.

Que voulez-vous, Monsieur, elle craint la saignée;
Et se met dans l'esprit que, loin de la guérir,
S'il faut que l'on la saigne, on la fera mourir.
Elle s'offre, n'étant, dit-elle, pas sanguine,
A prendre tous les jours quatre fois médecine;
Avec le médecin, si l'on veut à ce prix,
Elle met de bon cœur l'apothicaire au pis;
Mais quant à la saignée on ne l'y peut résoudre.

GÉRONTE.

Hé!...

LISE.

Pour elle, Monsieur, c'est pis qu'un coup de foudre.

GÉRONTE.

Mais tous les médecins qui sont venus céans,
Disent que sans cela c'est y perdre son temps,
Qu'on ne la peut guérir; il faudra qu'elle meure,
Si cette humeur lui dure.

LISE.

Ah! nuit & jour j'en pleure;
Elle est dans un état....

GÉRONTE.

Ma pauvre fille, hélas!

LISE.

Elle eſt d'une maigreur qui ne ſe conçoit pas,
Elle ne dort non plus....

GÉRONTE.

Que je crains pour ſa vie!

LISE.

J'en ai le cœur ſi gros, & j'en ſuis ſi ſaiſie,
Qu'il faudra, ſi ſon mal ne prend un autre tour,
Nous enterrer, Monſieur, toutes deux en un jour.

GÉRONTE.

J'y prétends donner ordre, & je me perſuade
Qu'on peut....

LISE.

Hé! le moyen qu'elle ne ſoit malade!
Toujours des médecins! grâce à votre bonté,
Nous avons quaſi vu toute la Faculté;
On ne voit tous les jours autre choſe à la porte;
Elle n'eſt que malade, une autre en ſeroit morte.
De quoi vous a ſervi ce ſoin toujours égal?
Qu'à vuider votre bourſe & la rendre plus mal.

GÉRONTE.

De rien; car il faudroit qu'elle eût été ſaignée,
Diſent tous ces Meſſieurs, & puis après baignée:
Mais leurs avis chez moi ne ſont point reſpectés,
Son obſtination les a tous rebutés,
Ils n'y reviennent plus, & chez eux....

LISE.

Qu'ils s'y tiennent.

Monſieur, en eſt-il deux là-deſſus qui conviennent?
L'un ſoutient que ſon mal procéde du cerveau,
L'autre d'un foie uſé qui ne fait que de l'eau;
Aujourd'hui ſa poitrine eſt foible & délicate,
Tantôt c'eſt le poulmon, & tantôt c'eſt la rate;
A ſoutenir leur dire, ils ſont tous obſtinés;
Je ne m'étonne plus s'ils ont été bernés;
Car pour moi, qui ne ſuis qu'une ſimple ſervante,
Si je ſçavois rimer....

GÉRONTE.

Taiſez-vous, ignorante:
Ce chapitre vous paſſe, & moi, qui vous vaux bien,
A leurs raiſonnemens ſouvent je n'entends rien;
Mais je ſçais qu'ils ſont bons. Si jamais votre bile
Se répand....

LISE.

Croyez-moi, laiſſez en paix Lucile,
Sans rendre de ſes maux tous ces Meſſieurs témoins.
Monſieur, laiſſez agir la nature & mes ſoins:
Leurs remèdes ſont vains, votre bourſe ſe mine;
Votre fille, de plus, s'en laſſe & s'en chagrine;
Laiſſez-la quelque temps....

GÉRONTE.

La laiſſer ſans ſecours?
Ce ſeroit m'expoſer à voir finir ſes jours.
Non; donc il faut guérir, ou mourir dans les formes.
Il eſt des médecins à ſes deſirs conformes,
Que contre la ſaignée on voit ſe récrier,
Et j'en fais venir un exprès de Montpellier;
La merveille du temps, en un mot, un prodige;
Il guérit de tous maux.

LISE.

Quoi?

GÉRONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je.

LISE.

Quand doit-il arriver ?

GÉRONTE.

Je m'en vais le ſçavoir.
Mais que l'on ſe prépare à le bien recevoir.
Tiens, vois-tu ! ſi j'apprends jamais qu'en mon abſence
On manque de reſpect pour ſa moindre ordonnance,
Morbleu ! ſi l'on ne fait en tout ce qu'il dira....

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LISE, LUCILE.

LUCILE, *dans le logis.*

LIſe !

GÉRONTE.

Va, je vais voir quand il arrivera.

SCÈNE V.

LUCILE, LISE.

LISE.

BOn, réjouiſſez-vous.

LUCILE.

Comment donc ! Qui t'oblige

LISE.

Réjouiſſez-vous, encore un coup, vous dis-je.

LUCILE.

De quoi, me réjouir? Parles-tu tout de bon?
Éraſte voudroit-il retourner à Lyon?
Aurois-je eu le bonheur, dis-moi, de lui déplaire?

LISE.

Oh! que non.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc? Que te diſoit mon père?
Ne ſe doute-il point, dis, ſans rien déguiſer,
Que je fais la malade afin de l'abuſer?
Auroit-il découvert...?

LISE.

Quoi?

LUCILE.

Que Cléante m'aime,
Que je n'ai, pour l'aimer, conſulté que moi-même;
Et que tous trois d'accord ſur tout ce que j'ai feint,
Nous avons.....

LISE.

Qu'aiſément on croit ce que l'on craint!
Il ne ſe doute point que vous ſoyez ſi fine,
Ni que, pour rebuter l'époux qu'il vous deſtine,
Vous ayez feint des maux que vous ne ſentez point.
Et vous pouvez dormir en repos ſur ce point.

LUCILE.

Hé! de quoi faut-il donc que je me réjouiſſe?
Parle.

LISE.

De ce qu'on va vous rendre un bon office.
Votre père, ignorant toujours votre dessein,
Vous fait, de Montpellier, venir un médecin
Qui guérit de tous maux, les morts & les malades.
Ainsi préparez-vous à nouvelles aubades.

LUCILE.

Ah! cesse de railler.

LISE.

Non; je ne raille pas:
Il va s'en informer.

LUCILE.

Ah, ciel! quel embarras!
Ses remèdes....

LISE.

Mes soins seconderont les vôtres.
Ne vous souvient-il plus où j'ai jetté les autres?
Quand je songe que l'un, content & satisfait,
Venoit voir quel effet son remède avoit fait,
Et que je me remets sa figure & sa mine,
Lorsque vous lui disiez que votre médecine
N'avoit point opéré; qu'un autre survenant,
Dès qu'il avoit appris cet effet surprenant,
Traitoit l'apothicaire, entre ses dents, de bête;
Et qu'il gagnoit la porte en se grattant la tête,
Que l'autre le suivoit avec un pied de nez:
J'en ris comme une folle, & m'en tiens les côtés.
Franchement, je voyois leur surprise avec joie,
Car il n'est pas un d'eux, sûrement, qui ne croie
Que vous n'ayez encor ses drogues dans le corps,
Et que vous n'en creviez quelque jour.

LUCILE.

Nos efforts

N'ont encor rien produit; je crains bien que la ſuite
N'augmente les chagrins où je me vois réduite,
Et s'il faut une fois que mon père éclairci,
Que Cléante....

LISE.

Ecoutez, quelqu'un vient. Le voici.

SCÈNE VI.

LUCILE, CLÉANTE, LISE.

CLÉANTE.

PUis-je?...

LISE.

Ne craignez rien, le bon-homme eſt en ville;
Venez.

CLÉANTE.

Par quels reſpects, adorable Lucile,
Puis-je aſſez dignement reconnoître, en ce jour,
Les ſecours que vos ſoins prêtent à mon amour.
Malgré toute l'ardeur dont mon âme eſt atteinte,
Je perdois tout eſpoir ſans cette heureuſe feinte;
Et ſans elle un hymen, à mon bonheur fatal,
Vous auroit déja miſe au pouvoir d'un rival.
Puiſqu'à me ſeconder votre ardeur s'eſt offerte,
Ne vous rebutez point, ſi vous craignez ma perte.
Cléante, aſſurément, privé d'un tel ſecours,
N'apprendroit ſon malheur qu'aux dépens de ſes jours.

LUCILE.

Vous ſçavez à quel point pour vous je m'intéreſſe,
Cléante, & de mon ſort ſi j'étois la maîtreſſe,

Vous sçavez quel penchant m'entraîneroit vers vous;
Mais quoi! l'on me destine Eraste pour époux;
Soit qu'il aspire au bien que lui promet mon père,
Soit qu'il m'aime en effet, il s'efforce à me plaire.
En vain (Lise le sçait) je cherche à l'éviter,
Ni mon froid ni mes soins n'ont pu le rebuter,
Il prétend m'épouser; mon père me l'ordonne,
Il se fait une loi des paroles qu'il donne.
Vous sçavez son humeur, il n'en changera pas,
Et même on fait venir, pour surcroît d'embarras,
Un autre médecin de Montpellier. Je tremble,
Quand je vois contre nous tant d'obstacles ensemble;
Je crains que notre amour, Cléante, en cet état,
Ne produise à la fin quelque fâcheux éclat.

CLÉANTE.

Ainsi, ce cœur soumis au joug qu'on lui prépare,
Aimera mieux souffrir que l'hymen nous sépare;
Et déja résolue à céder sans effort,
Vous consentez, Madame, à l'arrêt de ma mort.
Ah! je vois quel penchant pour lui vous sollicite,
Vos yeux se sont ouverts, Eraste a du mérite,
Vous l'aimez; & ce cœur, qui devroit être à moi,
Se fait de son devoir une agréable loi.

LISE.

Jugez mieux de son cœur.

LUCILE.

Un semblable scrupule
N'a rien....

LISE.

Hé! pourquoi, diantre, aussi ce préambule;
Madame, il a raison: à quoi bon tout cela?
Avez-vous fait ce pas pour en demeurer là?
Vous vous aimez tous deux, & je me persuade

Que, tant qu'il vous plaira de faire la malade,
On ne conclura rien, le fussiez-vous dix ans.
Votre père est trop vieux pour vivre encor long-tems.
Eraste rebuté désertera sans doute;
Ce galant vous déplaît, le bon-homme a la goutte.
La mort ou vos froideurs favorisant vos feux,
Vous déferont de l'un & peut-être des deux.
Allons un train égal, & cessez de vous plaindre.

LUCILE.

Hé bien, Cléante, hé bien! continuons de feindre.
Mais, dieux! j'entends quelqu'un!

LISE.

Ah! tout seroit perdu.
Si c'étoit le bon-homme, ou l'époux prétendu.

LUCILE.

Fuyez. Si l'on vous voit, la feinte est découverte.

LISE.

La porte du jardin sera ce soir ouverte.

CLÉANTE.

Cela suffit. Adieu.

LISE.

Rentrons dans la maison.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, JACINTE.

JACINTE.

OUi, l'on le nomme Eraste, il est né dans Lyon,
Depuis près de deux mois il est en cette ville,
Il y vient tout exprès pour épouser Lucile.

Elle eſt nièce d'Aminte; & vous pouvez juger
Si deſſus ſon rapport j'aurois lieu de gager.

ANGÉLIQUE.

A ne te rien cacher, ſon eſprit, ſa manière,
Sa mine, ſa douceur avoit de quoi me plaire;
J'apprends avec regret que l'hymen ſoit conclu;
Jacinte, je voudrois ne l'avoir jamais vu.
Mon cœur, juſqu'à préſent, à l'amour inſenſible,
Pour engager Eraſte eût trouvé tout poſſible,
A tout autre pour lui j'aurois pu renoncer;
Mais, puiſqu'il ſe marie, il n'y faut plus penſer.
Mais, puiſqu'ils ſont d'accord, Jacinte, quel myſtère
Fait que depuis deux mois cet hymen ſe différe?

JACINTE.

C'eſt que, depuis un temps, Lucile, à ce qu'on dit,
Eſt malade à garder même ſouvent le lit;
Enfin les médecins d'ici les plus habiles
Ont fait, pour la guérir, des efforts inutiles;
Elle eſt toujours de même, & l'on dit qu'à grands frais,
On en fait venir un de Montpellier exprès,
D'un mérite.... en un mot, qui n'eſt pas ordinaire.
Aminte le connoît, & c'eſt à ſa prière
Qu'il vient, il deſcendra chez elle en arrivant
Pour aller.... Mais autant en emporte le vent,
Vous ne m'écoutez pas.

ANGÉLIQUE.

Mais quel mal fait ſa plainte?

JACINTE.

Tout franc, la tante croit que ce n'eſt qu'une feinte;
Que, n'aimant pas Eraſte, elle a feint tout ceci,
Afin de s'en défaire, & le chaſſer d'ici;
Elle s'en doute, au moins, & ſoupçonne Cléante
D'être de ce complot avecque la ſervante.

ANGÉLIQUE.

Si la choſe eſt ainſi, je ne perds pas l'eſpoir;
Il faut....

JACINTE.

Que voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

Suis-moi, je veux la voir.

JACINTE.

Aminte?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'eſtime, & je ſçais qu'elle m'aime.
Il me tombe en l'eſprit un plaiſant ſtratagême,
Qui peut, ſans m'expoſer, ſeconder mon amour,
Et qui peut réuſſir avant la fin du jour.
Mais hâtons-nous.

JACINTE.

Voici quelque hiſtoire nouvelle;
La curioſité m'eſt un peu naturelle.
Si je ne ſçais à quoi votre eſprit ſe réſout....

ANGÉLIQUE.

Suis-moi; par le chemin, je t'inſtruirai de tout.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, JACINTE.

ANGÉLIQUE.

QU'EN dis-tu?

JACINTE.

Vous voilà plaisamment équipée.
Franchement j'avouerai que j'y serois trompée;
Et cet habit vous donne un air de gravité
Sur qui vous vous pouvez fier en sûreté:
Allez, on vous croira médecin à bon titre.
Ma foi, l'on dit bien vrai, l'amour est un chapitre
Sur lequel les docteurs se font en peu de temps.

ANGÉLIQUE.

Aurai-je des porteurs? Sçavent-ils que j'attends?

JACINTE.

Ils viendront à l'instant, car je leur ai fait dire.
Vous allez chez Aminte?

ANGÉLIQUE.

Elle doit m'introduire
Au lieu du médecin qui vient de Montpellier;
Elle me le promit, quand je fus l'en prier;
Et j'espère bien-tôt débiter chez Lucile
Du Grec & du Latin en médecin habile.

JACINTE.

Et ſi ce médecin qu'on avoit demandé
Vient débarquer chez eux ?

ANGÉLIQUE.

On l'a contremandé ;
Et, quand même il viendroit, étant ſûre d'Aminte,
Je n'ai, ſur ce ſujet, ni ſcrupule ni crainte.
Je vais, pour peu qu'amour ſeconde mes efforts,
En me divertiſſant, faire agir des reſſorts
Qui pourront quelque jour, s'il faut qu'on les publie,
Devenir le ſujet de quelque comédie.
Mais je ne riſque rien au deſſein que je fais,
On ne me connoît point au logis où je vais.
Sous ce déguiſement je vais ſortir en chaiſe,
Je pourrai voir Eraſte & Lucile à mon aiſe ;
Je ſçaurai ſi pour elle Eraſte a de l'amour,
Si l'intérêt l'engage à lui faire la cour,
Sur quoi la tante a pu fonder ſes conjectures ;
Et, ſelon le beſoin, je prendrai mes meſures.

JACINTE.

Ce rôle vous convient, vous le ferez des mieux.
Dieu ſçait, lorſqu'une fois vous vous verrez chez eux,
Comme vous jaſerez, & de quelle manière
Votre eſprit enjoué ſe donnera carrière.
Que ne puis-je tantôt, en un coin à l'écart,
Du divertiſſement avoir auſſi ma part ?
Je ferois de bon cœur, je crois, l'apothicaire,
Pour avoir le plaiſir de vous voir un peu faire.

ANGÉLIQUE.

Ne ſçachant ni Latin ni Grec, un tel complot....

JACINTE.

Et, mon oncle, qui l'eſt, en ſçait-il quelque mot ?

ANGÉLIQUE.

Tu ſçauras tout, je ſçais ce que je me propoſe,
Et tu m'es néceſſaire ici pour autre choſe.
Juſques à mon retour, garde-toi de ſortir.

JACINTE.

Votre chaiſe paroît.

ANGÉLIQUE.

Il eſt temps de partir.
Je vois venir Eraſte. Adieu, rentre, Jacinte.
Pour le revoir dans peu, je me rends chez Aminte.

SCÈNE II.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

NOn; je ne comprends pas le malheur qui me ſuit;
J'ai couru tous les bals de Paris cette nuit.

CRISPIN.

J'en ſuis deſſus les dents.

ÉRASTE.

Mon aimable inconnue,
De peur de m'y trouver, n'y ſera point venue.
Quand le haſard fit cheoir ſon maſque entre nous deux,
Le dépit qu'elle en eut parut dedans ſes yeux.
Se peut-il?...

CRISPIN.

Se peut-il qu'un mortel un peu ſage

Cherche, de porte en porte, un oiseau de passage;
Qu'il n'a vu qu'une fois, & qu'un pauvre valet
Garde, pour un coup-d'œil, trente fois le mulet.

ÉRASTE.

Il me vient de l'argent, & tu sçais quel partage....

CRISPIN.

J'aime mieux gagner moins, & dormir davantage.
Douze heures de sommeil, à l'air dont je m'étends,
Me feroient plus de bien que cent écus comptans;
Et, si vous m'en croyez, sans prendre tant de peine,
Le nez sur le chevet, nous irons prendre haleine.
Nous en serions tantôt plus gais & plus dispos.

ÉRASTE.

Hélas! suis-je en état de prendre du repos!
Vois-tu! je cacherois vainement ma foiblesse:
Je suis au désespoir, Crispin, je le confesse.
Je ne sçais, quand mon cœur pousse tant de soupirs,
Si les difficultés augmentent mes desirs;
Ou si ce même cœur, n'ayant pu s'en défendre.
Avoit pris plus d'amour qu'il n'en avoit cru prendre;
Mais, si toujours le ciel la dérobe à mes yeux,
Je ne puis me flatter d'être jamais heureux.

CRISPIN.

Et si vous apprenez, Monsieur, que cette Belle
Fût, comme tout peut être, une douce cruelle,
Qui n'eût pour revenu que le noble talent
De se bien démêler d'un commerce galant,
Qui subsistât du fruit d'un long apprentissage?

ÉRASTE.

Ah! cela ne se peut, & c'est lui faire outrage;
A son air, ce soupçon doit être dissipé.

CRISPIN.

C'eſt une marchandiſe ou l'on eſt bien trompé,
La plus belle n'eſt pas bien ſouvent la meilleure;
Et les cœurs, à Paris, ſe vendent de bonne-heure.
Mais je veux me tromper, ſoit; nous répondez-vous
Qu'étant ſage & bien faite, elle n'ait point d'époux?
Ou que ſon cœur enfin, à l'exemple du vôtre,
Ne ſe ſoit ni donné, ni promis à quelqu'autre?

ÉRASTE.

Ah! Criſpin, j'en frémis.

CRISPIN.

Tout cela ſuppoſé,
Pour vous en dégager, tout vous doit être aiſé.
Sans vous donner, Monſieur, tant de peine inutile;
Dès demain, s'il ſe peut, épouſez-moi Lucile.

ÉRASTE.

Elle eſt toujours malade, & pourroit rebuter...

CRISPIN.

Hé bien! à ſes dépens vous la ferez traiter.
Elle eſt riche; &, de plus, Monſieur, le mariage
Guérit de bien des maux.

ÉRASTE.

Tais-toi, tu n'es pas ſage;

CRISPIN.

Venez la voir, venez: qu'eſt-ce qui vous retient?
Songez à vous, Monſieur, je l'apperçois qui vient;

SCÈNE III.

LUCILE, ÉRASTE, LISE, CRISPIN.

LUCILE.

MOn père étant dehors, je puis voir si Cléante....

LISE.

Chut. Eraſte paroît, faites bien la mourante.

LUCILE.

Je n'en puis déja plus, je n'y ſçaurois aller,
Je n'ai pas ſeulement la force de parler;
Il faut me mettre au lit, ſi ce mal ne me quite.

LISE.

Mais....

LUCILE.

Mais ſuis-je en état, dis, de faire viſite?
Ne m'importune plus, vois ma tante, & dis-lui
Que, pour la voir, j'ai fait mon poſſible aujourd'hui;
Mais qu'un accablement (je ne puis m'en remettre)
Juſqu'à l'heure qu'il eſt ne me l'a pu permettre.

ÉRASTE.

Je prends part à vos maux, & ſi par mes ſouhaits
Le Deſtin....

LISE.

Ah! Monſieur, elle eſt pis que jamais.

ÉRASTE.

J'en ſuis au déſeſpoir, Madame, & ma tendreſſe

Ne

Ne peut voir, sans souffrir, la douleur qui vous presse;
Sans ces maux mes respects & mes soins assidus....

LUCILE.

Ah, ciel! toujours souffrir! Lise, je n'en puis plus.

LISE.

Madame, vous trouvant plus mal qu'à l'ordinaire,
Je crois qu'un médecin vous seroit nécessaire.

CRISPIN, *à Lise.*

Tiens, Monsieur, si l'hymen secondoit ses desseins,
La guériroit mieux seul que trente médecins:
Tâche à persuader là-dessus ta maitresse.

LISE.

Tu n'es qu'un babillard.

LUCILE.

Rentrons, mon mal me presse.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCILE, ÉRASTE, LISE, CRISPIN.

GÉRONTE.

MOn gendre, ah! vous voilà? soyez le bien trouvé,
Bon jour. Ton médecin, ma fille, est arrivé,
Aminte me l'écrit, il est à sa demeure,
J'ai sçu par ce billet qu'il viendra tout-à-l'heure;

Et j'en ſuis ſi ravi que je ne m'en ſens pas.
Tu te porteras mieux, dès que tu le verras.
Sur ce qu'on en a dit, j'eſpère, s'il te traite,
Te voir en peu de temps une ſanté parfaite;
Et, dans cinq ou ſix jours, je veux qu'un doux lien
Vous uniſſe tous deux. Tu ne me réponds rien?

LUCILE.

Ah! ſi vous ne voulez voir terminer ma vie,
Ne parlez point d'hymen que je ne ſois guérie.

GÉRONTE.

Ne t'épouvante point, c'eſt bien-là mon deſſein.

SCÈNE V.

GÉRONTE, LUCILE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, LISE, PICARD.

ANGÉLIQUE, *à Picard.*

PAſſe.

PICARD.

Monſieur, voilà Monſieur le médecin
Que vous avez mandé; Madame vous l'envoie,
Et vous baiſe les mains.

GÉRONTE.

Je l'embraſſe avec joie.

LUCILE.

Ah, Liſe!

LISE.

Qu'avez-vous ?

LUCILE, *bas.*

Celui-ci me fait peur,
Je ne ſçais pas pourquoi ; mais je ſens que le cœur
Me bat, & devant lui je crains de me confondre.

LISE, *bas.*

Ne vous déferrez point, & me faites répondre.

GÉRONTE.

Nous vous avons, Monſieur, fait venir de bien loin :
Mais les habiles gens ſe cherchent au beſoin.
Pardonnez cette faute aux caprices d'un père
Qui ſçait ce qu'un tel ſoin demande de ſalaire.

ANGÉLIQUE.

Cela ſuffit. Sur moi, l'intérêt n'a rien fait,
Et, ſi je réuſſis, je ſuis trop ſatisfait.
Mon deſſein n'eſt pas tel qu'on ſe le perſuade.
Mais, ſans perdre de temps, voyons notre malade.

GÉRONTE.

La voilà près de vous.

ANGÉLIQUE.

Voyons en quel état
Eſt votre pouls.

GÉRONTE.

Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Lentè febricitat.

GÉRONTE.

Que veut dire cela? Hem?

ANGÉLIQUE.

Que sa fièvre est lente.

GÉRONTE.

J'entends.

ANGÉLIQUE.

Depuis quel temps êtes-vous languissante?

LUCILE.

Depuis près de trois mois.

GÉRONTE.

Elle a l'esprit fort sain.

ANGÉLIQUE.

Fort bien. De quelle espèce étoit le médecin
Qui vous a visitée? Étoit-il dogmatique,
Etoit-il méthodique, étoit-ce un empyrique?

LUCILE.

Je me sens un peu mal; mais Lise que voilà
Vous rendra, sur le champ, compte de tout cela.
Excusez ma foiblesse; elle pourra suffire.

LISE.

Ma foi, je ne sçais point ce que cela veut dire;
Mais je puis assurer, sans en sçavoir les noms,
Que nous en avons vu de toutes les façons.
Sur ce chapitre-là tout le monde rafine,
Il n'est point de voisin, il n'est point de voisine,
Qui, donnant là-dessus dedans quelque panneau,
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau.

Nous avons vu céans un plumet qui gaſconne,
Un abbé qui guérit par des poudres qu'il donne;
Un diſeur de grands mots, jadis muſicien,
Qui fait un diſſolvant qui ne guérit de rien;
Six médecins craſſeux qui venoient ſur des mules,
Un arracheur de dents qui donne des pilules;
La veuve d'un chymiſte, & la ſœur d'un curé,
Qui font, à frais communs, d'un baume coloré;
Un chevalier de Malte, une dévote, un moine;
Le chevalier guérit avec de l'antimoine,
Le moine avec des eaux de diverſes façons;
La dévote guérit avec des oraiſons.
Que vous dirai-je enfin, Monſieur? de chaque eſpèce,
Il eſt venu quelqu'un viſiter ma maitreſſe.
Chacun à la guérir s'étoit bien défendu.
Cependant, vous voyez, c'eſt de l'argent perdu.

ANGÉLIQUE.

Et quel eſt votre mal?

LUCILE.

J'ai ſouvent la migraine;
Le grand air me fait mal, je reſpire avec peine.

ANGÉLIQUE.

Cela vient d'une humeur flegmatique qui....

LISE.

Bon.

ANGÉLIQUE.

Remplit avec excès les bronches du poulmon,
Dont la ſubſtance étant poreuſe, ſpongieuſe,
Pleine de cette humeur, & même douloureuſe,
L'empêche de fournir au fréquent mouvement
Que l'inſpiration demande inceſſamment,
Ou l'expiration.

LUCILE.

J'ai des inquiétudes;
La nuit, par-tout le corps, je sens des lassitudes.

ANGÉLIQUE.

Justement. Cela vient d'une férosité,
Par qui le périoste est souvent picoté.

LUCILE.

Je ne dors point les nuits, je suis méconnoissable;
Et d'un abattement qui n'est pas concevable.

ANGÉLIQUE.

Vous en étonnez-vous? En voici la raison.
Le sang de tout le corps, passant par le poulmon,
Se trouvant altéré, cause ces insomnies,
Porte une nourriture imparfaite aux parties:
Ce qui fait vos langueurs & votre accablement.

LUCILE, *à Lise.*

Je me tiendrai de rire assez mal-aisément.

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous?

LUCILE.

Une toux....

ANGÉLIQUE.

Et cette toux est-elle
Ordinaire à Madame, ou bien accidentelle?

LISE.

Elle tousse souvent, & de plus, à grand bruit.

ANGÉLIQUE.

Crache-t-elle beaucoup?

LISE.

Presque toute la nuit:
Je n'en sçaurois dormir, c'est de quoi je la blâme;
Et même....

ANGÉLIQUE.

Et, dites-moi, ce que crache Madame,
Est-il écumeux?

LISE, *bas.*

Non. Qu'il est grave en parlant!

ANGÉLIQUE.

Est-il fuligineux, ou bien sanguinolent?

LISE.

Ma foi, je n'entends rien à tout votre grimoire.

ANGÉLIQUE.

J'entends si la matière est ou sanglante, ou noire?

LISE.

Je n'y regarde pas, ne sçachant point votre art;
Mais je prendrai le soin de vous en mettre à part,
Et vous en jugerez.

ANGÉLIQUE.

Que je vous examine.
Sentez-vous là du mal?

LUCILE.

Beaucoup.

ANGÉLIQUE.

A la poitrine?
L'ulcère du poulmon, que l'on n'a point connu,
A sa membrane externe est déja parvenu,

Et commence à ronger. S'il faut que je m'explique,
Son mal se peut guérir, mais je le tiens chronique.

GÉRONTE.

Que veut dire ce mot de chronique ?

ANGÉLIQUE.

J'entends
Qu'il faut, pour la guérir, bien des soins, bien du temps.

LISE.

Je l'ai toujours bien dit, & j'ai bien jugé d'elle.

GÉRONTE.

Certes, vous m'apprenez une étrange nouvelle ;
Car, outre que son mal m'afflige & me fait peur,
Elle est depuis trois mois accordée à Monsieur,
Qui, brûlant de se voir dedans notre alliance,
N'attend, pour l'épouser, que sa convalescence ;
Et j'espérois dans peu la marier, si rien....

ANGÉLIQUE.

La marier dans peu ? Je vous le défends bien.
C'est la mettre en péril, & cette maladie
Est celle justement que nous nommons Phthisie ;
Mal de poulmon contraire à l'aimable Vénus :
Veneri directè morbus contrarius :
Si peu propre à l'hymen, que, si l'on la marie,
Ce ne sera, Monsieur, qu'aux dépens de sa vie ;
Mes remèdes, mes soins ne serviroient de rien.

LISE.

Et je me marierois !

LUCILE.

Je m'en garderai bien.

LISE, *à part.*

L'habile homme ! pour nous il dit mieux qu'il ne pense.

GÉRONTE.

Ainsi, vous croyez donc son mal sans espérance ?

ANGÉLIQUE.

Je ne dis pas cela.

GÉRONTE.

Mais, suivant vos raisons....

ANGÉLIQUE.

Ah ! je la guérirai sûrement, j'en réponds,
Et ne balance point du tout à l'entreprendre.
Mais, pour la marier, je dis qu'il faut attendre,
Que, pour votre repos, & pour sa sûreté,
On ait entièrement rétabli sa santé.

GÉRONTE.

Puisque c'est pour un bien, il faudra qu'on diffère.

ANGÉLIQUE.

J'ai quelques questions secrettes à lui faire.
Elle pourroit ne pas répondre devant vous,
Emmenez ce Monsieur, de grâce, & laissez-nous.

GÉRONTE.

Soit; mon gendre, avec moi, passons dans cette salle.

CRISPIN.

Où diable a-t-on pêché ce médecin de balle,
Pour venir traverser notre bonheur ici ?

LISE, *à part.*

Que je vais m'égayer avecque celui-ci !
Ce faiseur de romans mérite qu'on le berne,
Avecque son ulcère, & sa membrane externe.

LUCILE.

Tais-toi, pour commencer, il faut changer de ton.

SCÈNE VI.

LUCILE, ANGÉLIQUE, LISE.

LUCILE.

Enfin vous me croyez malade du poulmon?

ANGÉLIQUE.

Qui? Vous?

LUCILE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Comme moi.

LUCILE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

C'eſt une hiſtoire
Faite ſur le roman que je feignois de croire.
A nous autres ſçavans les maux les plus ſecrets
Se cachent rarement; mais nous ſommes diſcrets.

LUCILE.

Ainſi, d'un autre mal vous me croyez atteinte?

ANGÉLIQUE.

Sans-doute.

LUCILE.

Et vous ſçavez quel ſujet fait ma plainte?

ANGÉLIQUE.

Comme vous; mais voyant d'un côté votre amant,

De l'autre, votre père alarmé vainement,
J'ai mieux aimé souffrir un abus que j'approuve,
Que de leur découvrir l'état où je vous trouve.
Sûr d'un éclat fâcheux, s'il sçavoit une fois....

LISE.

Je gage qu'il vous croit, madame, pour neuf mois....

LUCILE.

Je ne sçais qu'en penser.

LISE.

Voici, pour s'en défaire;
Un moyen merveilleux: pénétrez ce mystère,
Forcez-le à s'expliquer sans vous en étonner;
Puis après, laissez-moi le soin de le berner.

LUCILE.

Mais enfin, maintenant que personne n'écoute,
Vous nous apprendrez donc quel est ce mal?

ANGÉLIQUE.

Sans-doute.
Mais si, plus qu'aucun autre à mon art attaché,
Je découvre le mal que vous croyez caché,
Conviendrez-vous du fait?

LUCILE.

Lise?

LISE.

Belle demande!
Dites oui hardiment, afin que l'on l'entende.
C'est un âne achevé, blessé par le cerveau,
Qui vous va fabriquer quelque roman nouveau.

LUCILE.

Oui, parlez librement, je promets de vous faire,
Sur ce que vous direz, un aveu fort sincère.

ANGÉLIQUE.

Vous verrez de mon art un effet plus qu'humain.
Revoyons votre pouls, donnez-moi l'autre main.
Je ne me trompe point, que je vous voye en face.
Scintillant oculi.

LUCILE.

Parlez François, de grâce;
Je ne vous entends point. Que veut dire cela?

ANGÉLIQUE.

C'eſt-à-dire, entre nous, que votre mal eſt là,
Au cœur; la paſſion qui vous force à vous taire
Par des ſignes certains marque ſon caractère,
Et, puiſqu'on peut enfin s'expliquer en ce jour,
Toute votre langueur ne vous vient que d'amour.

LISE.

Madame, il eſt ſorcier aſſurément.

LUCILE.

Ah, Liſe!
Tais-toi, garde-toi bien de montrer ta ſurpriſe.
Mon mal me vient d'amour? Vous vous moquez de nous,
Comme ſi l'on pouvoit connoître par le pouls,
Quand par quelque accident notre ſanté s'altère,
Si c'eſt l'ambition, l'amour, ou la colère.

ANGÉLIQUE.

Oui, ſur-tout lorſque c'eſt l'amour, & là-deſſus
Pulſus, dit Galien, *eſt amatorius.*
Il eſt un pouls d'amour, par qui les gens habiles
Ont à le découvrir des moyens, mais faciles,
Mais ſûrs. Tous les docteurs ſur qui nous nous réglons,
Conviennent là-deſſus, & voici leurs raiſons.
Écoutez-moi, de grâce, elles ſont convaincantes.

Tenez, les passions diverses, différentes,
Rendent les mouvemens du cœur tout différens,
Selon les passions, ou plus prompts ou plus lents ;
C'est une vérité que pas un ne conteste ;
Le bon sens nous l'apprend ; ainsi je passe au reste.
Le mouvement du cœur (nous en convenons tous)
Indispensablement régle celui du pouls ;
Et par celui du pouls, dès qu'on touche l'artère,
Du mouvement du cœur l'on voit le caractère ;
Et par-là l'on connoît, mais avec sûreté,
De quelle passion le cœur est agité.
C'est un raisonnement qui n'a point de réplique ;
Qui n'est, vous le voyez, obscur ni sophistique,
Qu'Hippocrate lui-même, au traité *de febri*,
Appellé *Physeos* en Grec *Epistymi* :
Science naturelle.

LISE.

Il parle comme un livre ;
J'en suis toute étonnée.

LUCILE.

Il faut pourtant poursuivre ;
Si cela se pouvoit connoître par le pouls,
Les autres médecins le sçauroient comme vous.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je défierai bien toute la terre ensemble
De vous en livrer un encor qui me ressemble.
Il est cent gens à qui je rendrois la santé,
Que traiteroit en vain toute la Faculté ;
Et je ferois enfin, s'il étoit nécessaire,
Des choses que pas un ne pourroit jamais faire.
Mais cela ne fait rien au point dont il s'agit :
Il faut être modeste.

LUCILE.

Et cela me suffit.

Mais, quoi que l'on vous vante, & sans doute à bon titre,
Vous vous êtes trompé, Monsieur, sur mon chapitre.
Tous vos raisonnemens sur ce sujet sont vains;
Et l'amour ne fait point le mal dont je me plains.

ANGÉLIQUE.

Quelle obstination là-dessus est la vôtre!
Vous vous ferez traiter d'un mal au lieu d'un autre;
Prenez-y garde.

LUCILE.

Non; je réponds de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Moi, qui fais mon métier, Madame, avec honneur,
S'il faut qu'à vos raisons la bonne-foi succède,
Pour des maux simulés je n'ai point de remède,
Je vous l'ai dit, je sçais que votre mal est là;
Vous traite, à ses périls, d'un autre qui voudra.
Si pour moi vous avez assez de confiance
Pour m'admettre, Madame, en votre confidence,
Je vous sacrifierai mon crédit & mon soin,
Je vous ferai malade un an, s'il est besoin.
Avec vous de concert, pour tromper votre père,
Je séduirai pour vous jusqu'à l'apothicaire;
Et vous promets, de plus, qu'avant qu'il soit huit jours,
Je conduirai si bien vos secrettes amours,
Que l'hymen, de l'aveu même de votre père,
Mettra dedans vos bras l'amant qui sçait vous plaire.
Oui, je sçais des moyens d'en faire votre époux;
Sinon, je me retire, & prends congé de vous.

LUCILE.

Qu'en dis-tu, Lise?

LISE.

Moi? Sans faire tant la fine,

Je le prendrois au mot; vous voyez qu'il devine,
Il vous répond de tout, & pour notre complot....

LUCILE.

Fais-le donc revenir.

LISE.

Monsieur, encore un mot.

LUCILE.

Mais fais-lui cet aveu.

LISE.

Vous êtes trop habile:
Avecque vous, Monsieur, la feinte est inutile.
Il est vrai, ma maitresse aime un galant bien fait,
Son père lui destine un époux qu'elle hait.
De concert avec moi, pour lui donner cassade,
De peur de l'épouser, elle a fait la malade;
Mais enfin, tout son mal ne lui vient que d'amour.

ANGÉLIQUE.

Bon: je sçavois cela comme on sçait qu'il est jour.

LUCILE.

J'en rougis, & je vais me reprocher sans cesse
L'aveu que vous a fait Lise de ma tendresse;
Car, quoi que dans mon cœur vous ayez lu d'abord,
Je pouvois m'empêcher d'en demeurer d'accord.

ANGÉLIQUE.

Eh! tous les jours, ou moi, Madame, ou mes confrères
Nous sommes confidens de bien d'autres mystères.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ainsi que Montpellier
Paris voit mes pareils faire plus d'un métier.
Reposez-vous sur moi de toute cette affaire.
Un plus long entretien marqueroit du mystère,

Il faut nous séparer, & tantôt vers le soir,
Pour convenir de tout, je viendrai vous revoir.
Continuez de feindre. Adieu, car j'appréhende....

LUCILE.

Adieu.

LISE, *revenant.*

Et dites-moi. Si Monsieur me demande
Ce que vous ordonnez pour Lucile ? Voyons.

ANGÉLIQUE.

C'est bien dit: pour ce soir quelques émulsions,
Et pour demain, en cas que son mal continue,
Du bouillon de poulet, du sirop de tortue,
Teinture de corail, hydromel, lait....

LISE.

Suffit.

ANGÉLIQUE, *seule.*

L'aventure est plaisante, & tout nous réussit.
Je le cède à qui mieux se tirera d'affaire.
Elle m'a, sans scrupule, éclairci le mystère.
L'amour me favorise, & je puis espérer;
Mais pour quelque autre rôle allons nous préparer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LISE.

CLÉANTE.

SUr ce que tu me dis, Liſe, plus je raiſonne,
Moins je puis te cacher que ton récit m'étonne.
Ce médecin, dis-tu, s'eſt toujours obſtiné.

LISE.

Oui, Monſieur, à ſon pouls il a tout deviné;
Il n'eſt rien de plus vrai: mais comme il eſt honnête,
Il s'eſt avec Lucile expliqué tête-à-tête;
Et, pour prix de l'aveu qu'elle a fait de ſes feux,
Il veut bien s'engager à vous ſervir tous deux.
Il ſera du complot pour abuſer le père,
Pour rebuter Éraſte, & pour nous en défaire;
Il dit que pour vous deux il ſçaura tout ôſer,
Et qu'il veut, dans trois jours, vous la faire épouſer.

CLÉANTE.

M'ôſerai-je flatter que le ciel me deſtine....

LISE.

Ah! je vous en réponds, Monſieur, deſſus ſa mine.
Je me tromperois fort, s'il n'y réuſſiſſoit.

C'eſt un petit compère auſſi dru qu'il en ſoit.
Il a l'air d'avoir fait de bons tours à ſon âge,
Et de n'en être pas à ſon apprentiſſage.
Lucile, pour répondre à tant d'honnêteté,
Croit que vous lui devez quelque civilité;
Et comme ces meſſieurs, dans les ſoins qu'ils vont prendre,
Ont pour l'or & l'argent une amitié fort tendre,
Faites choix d'une bourſe, & dedans, proprement
Renfermez les trois quarts de votre compliment.
Voilà le vrai moyen d'avancer votre affaire.

CLÉANTE.

Mais ſçais-tu ſon logis?

LISE.

Ma foi, non.

CLÉANTE.

Comment faire?
Je ne le connois point.

LISE.

C'eſt un petit noiraud
Vêtu d'un habit long; mais il viendra tantôt:
Vous pourrez, dans une heure, autour de cette porte,
Attendre pour le voir, ou qu'il entre, ou qu'il ſorte.
Prenez ce temps. Fuyez, j'entends du bruit chez nous;
C'eſt le bon-homme.

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISE.

GÉRONTE.

HÉ bien ?

LISE.

Qu'il paroît en courroux !
Qu'auroit-il ?

GÉRONTE.

Nous verrons (car j'en attends un autre)
Si mon avis se doit régler dessus le vôtre !
Je prétends qu'il vous voye, & que dès aujourd'hui
Ma porte soit fermée à tout autre qu'à lui.

LISE.

Qui vous met en colère ?

GÉRONTE.

Ah, Lise ! Hé, qui seroit-ce ?
Me le demandes-tu ? C'est ta sotte maîtresse.

LISE.

Et la raison, Monsieur ?

GÉRONTE.

Je lui disois tout net
Que de son médecin je suis mal satisfait,
Que de ceux qu'on a vus c'est un des moins habiles,

Qu'il nous fait à guérir les maux trop difficiles,
Qu'avecque son poulmon il veut nous faire peur,
Que tout son mal ne vient que d'un peu de langueur;
Qu'il prétend, sur le bruit que j'ai d'être peu chiche,
Faire une vache à lait d'un homme qu'il croit riche;
Et que je prétends, moi, lui donner son congé:
Car un de mes amis s'est tantôt engagé
De m'en envoyer un qui la rendra fort saine,
Pour grand que soit son mal, en moins d'une semaine.
Devinerois-tu bien ce qu'elle a répondu?
Qu'il ne la verra point, que c'est du temps perdu,
Que l'autre, dans son cœur, lit comme dans un livre,
Que ses ordres en tout sont ceux qu'elle veut suivre,
Qu'il y va de sa vie, & qu'il la guérira,
Qu'elle en est satisfaite, & qu'elle s'en tient là.

LISE.

Elle a tort, contre lui c'est justement qu'on crie;
Il l'a vue une fois, & ne l'a pas guérie,
Il faut le renvoyer: il n'a pas dit un mot
De ce que vous vouliez qu'il vous dit, c'est un sot;
Il devoit demander: avant cette incartade,
Quel mal vous prétendiez, Monsieur, qu'eût la malade,
Et n'en pas nommer un, s'il vouloit qu'on le crût,
Tout contraire à celui que vous vouliez qu'elle eût.

GÉRONTE.

Écoute....

LISE.

Mais, voilà comme on vous préoccupe.
De tous les charlatans chacun vous rend la dupe.
D'un ulcère au poulmon, Monsieur, prétendez-vous
Qu'on guérisse les gens en leur tâtant le pouls?
Je gage que celui qu'on vous fera connoître,
Sera quelque lourdaud, qui n'ôseroit paroître

Tête-à-tête en champ-clos, que notre médecin
Ne lui donnât son reste, & de plus.... Mais enfin,
Vous ne vous piquez pas d'être si difficile,
Pourvu qu'il mente bien, il est assez habile.

GÉRONTE.

Çà, voyons si je suis bien ou mal prévenu.
Qu'a fait ce grand docteur depuis qu'il est venu?
Voyons un peu le fruit de ses expériences.
Quels remèdes fait-on? Où sont ses ordonnances?
Que faut-il que Lucile observe? Çà, voyons.

LISE.

Qu'elle boive ce soir quelques décoctions,
Et pour demain, en cas que son mal continue,
Du bouillon de corail & du lait de tortue.

GÉRONTE.

Hé bien! ne voilà pas ma pécore! Suffit,
Je ne veux plus le voir, je le dis & l'ai dit:
Qu'il aille à Montpellier vanter à quelque grue
Son bouillon de corail, & son lait de tortue;
Je m'en vais chercher l'autre, & prétends dès ce soir....

LISE.

Si Lucile, Monsieur, refuse de le voir?

GÉRONTE.

Éraste, que je viens de laisser avec elle,
Doit l'avoir disposée à m'être moins rebelle.

LISE.

Le voici qui revient.

SCÈNE III.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISE, CRISPIN.

GÉRONTE.

HÉ bien! qu'avez-vous fait?

ÉRASTE.

Rien. Sur le médecin Lucile dit tout net
Que, connoiſſant ſon mal, tout lui ſera poſſible,
Qu'il a, pour la guérir, un remède infaillible,
Qu'elle en fera l'épreuve aux dépens de ſes jours;
Et deſſus le ſujet, Monſieur, de nos amours,
Sur notre mariage, a dit en ma préſence
Qu'il ne ſe conclurra que par ſon ordonnance;
Et qu'on la preſſera vainement ſur ce point,
Tant que le médecin n'y conſentira point.

GÉRONTE.

L'impudente! elle a pu....

ÉRASTE.

Sans vous mettre en colère,
De grâce, laiſſez-la, Monſieur, ſe ſatisfaire;
Donnez-lui quelque temps pour ſe déſabuſer;
Contremandez celui qu'on a ſçu vous priſer;
Faites remercier celui qui vous l'envoie;
Car, pour vous parler franc, je doute qu'il la voie.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISE, CRISPIN, UN MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

LE logis de monsieur Géronte, l'est-ce là?

GÉRONTE.

Oui, voici ma maison, Monsieur, & me voilà.

CRISPIN.

Voici le médecin en question, sans-doute.
A sa mine....

ÉRASTE.

Dans peu nous le sçaurons, écoute.

LE MÉDECIN.

Votre fille a, dit-on, besoin de mon secours,
Monsieur, & je viens mettre une allonge à ses jours;
La santé, par mes soins à qui tout est facile,
Va faire élection chez vous de domicile;
Car je guéris par-tout où je me vois mandé,
Tutò, *citò*, Monsieur; & de plus, *jucundè*.

GÉRONTE.

Je m'étois bien douté qu'il viendroit. A ce compte,
Vous êtes donc, Monsieur, le médecin qu'Oronte
M'envoye?

LE MÉDECIN.

Je ne viens que par son ordre ici.

GÉRONTE.

Il m'oblige beaucoup, Monsieur, & vous aussi.
Mais, par malheur pour moi, ma fille prévenue
D'un autre médecin, qui dès hier l'avoit vue,
S'étant sur ce chapitre expliquée aujourd'hui,
Ne veut se laisser voir à personne qu'à lui;
J'en suis fâché, Monsieur; mais, pour ne vous rien taire,
Vous ne sçauriez la voir.

LE MÉDECIN.

Il n'est pas nécessaire;
Et je puis, sans cela, la guérir dès ce soir.

GÉRONTE.

Quoi! vous la guérirez sans la voir?

LE MÉDECIN.

Sans la voir;
Cela ne sert de rien.

GÉRONTE.

L'admirable méthode!
Je suis ravi, Monsieur, de vous voir si commode;
Et, sans perdre de temps, puisque votre bonté
Veut bien lever pour nous cette difficulté,
Je vous vais de son mal faire un récit sincère,
Afin que vous sçachiez....

LE MÉDECIN.

Il n'est pas nécessaire;
Que je le sçache ou non, tout cela m'est égal.

GÉRONTE.

Quoi! Monsieur, sans la voir & sans sçavoir son mal,
Vous guérirez ma fille?

LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

Et cent autres comme elle.
J'ai trouvé, pour guérir, une mode nouvelle,
Prompte, sûre, agréable & facile.

GÉRONTE.

Tant-mieux.

CRISPIN.

Voici quelque sorcier.

ÉRASTE.

Ou quelque cerveau creux.

GÉRONTE.

Puisque vous ne voulez ni la voir ni l'entendre,
Dites-nous, que faut-il, Monsieur, lui faire prendre?

LE MÉDECIN.

Rien du tout.

GÉRONTE.

Rien du tout? Quand vous traitez quelqu'un;
Quoi! vous n'ordonnez pas quelque remède?

LE MÉDECIN.

Aucun.

GÉRONTE.

Et sans sçavoir son mal, sans le voir, sans remède,
Vous le guérissez?

LE MÉDECIN.

Oui.

GÉRONTE.

Certe, il faut qu'on vous cède.
Les autres médecins vont être désolés.

LE MÉDECIN.

Les autres médecins, Monsieur, dont vous parlez,
Sont gens infatués d'une vieille méthode,
Qui n'ont pas le talent d'inventer une mode
Pour guérir un malade.

GÉRONTE.

Allons, de grâce, au fait.
Quelle cause produit ce surprenant effet?
Que faut-il pour guérir Lucile qui s'obstine?

LE MÉDECIN.

De ses ongles rognés, ou bien de son urine,
Ou même, si l'on veut, de ses cheveux; après,
Par l'occulte vertu d'un mixte, que je fais,
Je prétends la guérir, fût-elle en Amérique.

LISE.

Je gage que voici le docteur sympathique,
Dont on a tant parlé.

GÉRONTE.

Ce secret me surprend.
Mais comment se produit un miracle si grand?

LISE.

Comment? C'est à comprendre une grande merveille.
Cette urine se met dedans une bouteille,
On la porte à Monsieur, qui tous les jours, après,
Fait prendre médecine à la bouteille.

GÉRONTE.

Paix,
Ignorante; autrement.... Dites-nous, je vous prie,
Comment cela se fait. Voyons.

LE MÉDECIN.

Par sympathie.
Voici comment; ce sont des effets merveilleux.
De ces ongles rognés, Monsieur, de ces cheveux,
Ou bien de cette urine, il sort une matière,
Comme de tous nos corps, subtile, singulière,
Que Démocrite appelle en ses doctes écrits,
Atômes, petits corps; & d'autres, des esprits.
Ce sont de petits corps, Monsieur, que je m'applique
A guérir par l'effort d'un mixte sympathique.
Ces petits corps guéris, dès ce moment, dès-lors,
Vont au travers de l'air chercher les petits corps
Qui sont sortis du corps du malade; (de grâce,
Suivez-moi pas à pas;) &, pénétrant l'espace
Qui les a séparés depuis qu'ils sont dehors,
Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps
Qui sont sortis du corps de quelque autre; de sorte
Qu'ayant enfin trouvé, dans l'air qui les transporte,
Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,
Les susdits petits corps, comme des postillons,
Guéris par la vertu du mixte sympathique,
Leur portent la santé que je leur communique;
Et le malade alors, reprenant sa vigueur,
Se sent gaillard, dispos, sans mal & sans douleur.

CRISPIN.

Ainsi, ces petits corps qui vont avec viteſſe,
Emportent par écrit avec eux leur adreſſe;
Et pour connoître ceux qu'ils vont chercher si loin,
Sans-doute, ils sont marqués, Monsieur, à quelque coin?

GÉRONTE.

Écoutez ce maraud!

CRISPIN.

Se pourroit-il?...

GÉRONTE.

Ecoute.
Ce remède eſt-il ſûr?

LE MÉDECIN.

S'il eſt sûr? Le beau doute!
Qu'un malade ait la fièvre, & qu'on me mette en main
De ſes ongles rognés, de ſes cheveux, ſoudain
Les mettant dans un arbre avec certains mélanges;
Mon mixte produira des prodiges étranges;
Et par un changement que l'on admirera,
L'homme perdra la fièvre, & l'arbre la prendra.

CRISPIN.

Ainſi, ſi vous vouliez, vous donneriez les fièvres
A toute la forêt d'Orléans?

GÉRONTE.

Si tes lévres.....

LISE.

La fièvre! mais, Monſieur, à quoi connoiſſez-vous
Que l'arbre l'a? Par où lui tâtez-vous le pouls?
Je ſerois, s'il vous plaît, bien-aiſe de l'apprendre.

LE MÉDECIN.

Voici comment la choſe eſt aiſée à comprendre.
Quand vous vous promenez, ne remarquez-vous pas
Que des arbres, ſouvent éloignés de ſix pas,
Sont ſi fort ébranlés, que leurs branches s'aſſemblent.

LISE.

Oui, quelquefois.

LE MÉDECIN.

Hé bien! c'eſt la fièvre qu'ils tremblent.

LISE.

Quels contes!

LE MÉDECIN.

Qu'un malade ait la gangrenne.

GÉRONTE.

Bon.

LE MÉDECIN.

L'arbre prendra son mal de la même façon.

CRISPIN.

A quoi reconnoît-on que l'arbre a la gangrenne?

ÉRASTE.

Maraud!

CRISPIN.

Plus que ce mot.

LE MÉDECIN.

On le connoît sans peine,
Par les rameaux qui sont jaunâtres, demi-verds;
Ou par ses fruits qui sont pourris & pleins de vers.

LISE.

A ce compte il n'est point, si la preuve est certaine,
D'arbre qui n'ait, Monsieur, la fièvre ou la gangrenne?

GÉRONTE.

Tais-toi.

ÉRASTE.

Votre docteur n'a pas l'esprit bien sain.
Mais, Monsieur, j'apperçois votre autre médecin.
S'il connoît celui-ci, vous aurez de la peine
A l'appaiser.

GÉRONTE.

Il faut lui dire qu'il revienne.

ÉRASTE.

Ce ſera chagriner Lucile.

GÉRONTE.

Sur le ſoir,
Monſieur, prenez le ſoin de me venir revoir.
Voici ce médecin: il faut que je vous quitte,
Avec impatience on attend ſa viſite;
Ma fille le demande; &, de peur d'augmenter
Son mal par ſon chagrin, il faut la contenter.

LE MÉDECIN.

Hé bien! juſqu'à ce ſoir.

GÉRONTE.

Cet homme eſt fort habile.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, ÉRASTE, LISE, CRISPIN.

ANGÉLIQUE.

QU'a fait notre remède, & comment eſt Lucile?

LISE.

Un peu mieux. Venez voir: le plaiſir qu'elle aura

De vous voir seulement, Monsieur, adoucira
Ce que le mal qu'elle a lui cause de tristesse.

GÉRONTE.

Voyons ce qu'il dira. Mon gendre, je vous laisse.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus n'avez guères ri de l'homme aux petits corps.

ÉRASTE.

J'ai l'esprit occupé par de plus doux transports.
Je ne sçaurois songer qu'à ma belle Inconnue.

CRISPIN.

Ah! puisque c'est, Monsieur, de la peine perdue,
De grâce, épargnez-vous l'embarras d'y songer,
Et cherchez des moyens de vous en dégager.

ÉRASTE.

Et crois-tu qu'à trouver ce moyen soit facile?

CRISPIN.

Le moyen le plus sûr, c'est d'épouser Lucile;
Après, de vous guérir l'hymen prendra le soin:
Elle aura force argent; vous en avez besoin.
Jamais (car j'ai pour vous le cœur dessus les lèvres)
Un chasseur bien sensé ne doit courir deux lièvres.
Si le beau-père, instruit de ce nouvel amour,
Se voyant mépriser, vous méprise à son tour,

Ou que par vos froideurs Lucile rebutée,
Renonce à votre hymen dont on l'avoit flattée;
Tandis que pour voir l'autre au bal, toutes les nuits,
Vous irez vainement chamarrer tout Paris,
Sans avoir attrapé pas une de ces Belles;
Vous ferez, comme on dit, à terre entre deux selles;
Prenez-y garde.

ÉRASTE.

Mais quand j'aurois ce dessein,
Tu sçais ce qu'en a dit tantôt le médecin.
Il demande du temps, il seroit inutile,
Avant sa guérison, de prétendre à Lucile,
Puisqu'elle est résolue à ne prendre parti
Que quand à notre hymen il aura consenti.

CRISPIN.

Hé! Monsieur, ces Messieurs, qui souvent se raviſent,
Disent pour de l'argent tout ce qu'on veut qu'ils disent;
Et pour quelques louis celui-ci la fera
Malade, dès demain, du mal qu'il vous plaira.
Vous n'avez qu'à choisir, pour votre argent, je gage,
Si vous parlez François, qu'il change de langage.

ÉRASTE.

Crois-tu?

CRISPIN.

Je l'apperçois qui sort de ce logis.
Essayez-en, Monsieur, profitez de l'avis.
En vous en servant bien, il vous peut être utile.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, ANGÉLIQUE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Monsieur le médecin, vous avez vu Lucile ;
Comment la trouvez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Fort mal.

ÉRASTE.

Fort mal ?

ANGÉLIQUE.

Fort mal.
Je lui trouve le pouls capriſſant, inégal.

ÉRASTE.

Croyez-vous voir long-temps durer ſa maladie ?

ANGÉLIQUE.

Il lui faut ſix grands mois pour être bien guérie.

ÉRASTE.

Six mois ? C'eſt un abus.

CRISPIN.

Au fait, Monſieur.

ÉRASTE.

Sans vous,
J'allois, vous le ſçavez, devenir ſon époux.

Vous avez dans son cœur jetté certain scrupule,
Qui pour moi, sans vos soins, la rendront peu crédule.
De grâce, en ma faveur, pour nous unir tous deux,
Rendez-vous plus facile, & secondez mes vœux.
Dites-lui que dans peu, Monsieur, je vous conjure,
Sans risquer sa santé, l'hymen se peut conclurre;
Où même que ses maux ne lui proviennent tous
Que du besoin qu'elle a qu'on lui donne un époux.

ANGÉLIQUE.

Qui? moi! que pour tromper une fille ou son père,
J'abuse effrontément d'un noble caractère!
Et que ma bouche enfin, par cette fausseté,
Aille déshonorer toute une Faculté,
D'honnêtes médecins!

ÉRASTE.

Hé! Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Qui vous porte
A m'ôser proposer des choses de la sorte?
Sans doute c'est l'effet d'un amour indiscret.

ÉRASTE.

Non; je veux bien pour vous n'en pas faire un secret.
L'amour n'a point de part à cette confidence,
Mon intérêt m'en fait souhaiter l'alliance;
Oui, je suis né sans bien, Lucile en a, je crains
De voir par vos avis traverser mes desseins,
Et qu'enfin pour ses jours Lucile épouvantée
Ne renonce à l'hymen où l'on l'avoit portée.
Disposez-la, Monsieur, à souffrir que mes soins....

ANGÉLIQUE.

Moi, je la veux traiter six grands mois pour le moins;

Son mal eſt à l'hymen directement contraire;
Et ſi je puis gagner ſur l'eſprit de ſon père,
Qu'il prenne mes avis, pour engager ſa foi,
Franchement vous ſerez ſon mari comme moi.
Votre cœur contre moi vainement ſe ſoulève,
Elle en mourra, Monſieur, ſi cet hymen s'achève.
J'en aurois des regrets qui ſeroient ſuperflus;
Et, ſi vous m'en croyez, vous n'y ſongerez plus.

ÉRASTE.

Souffrez qu'à mes périls cet hymen s'accompliſſe,
Et recevez de moi, pour ce petit ſervice,
Ce préſent que ſuivront d'autres avec le temps.

ANGÉLIQUE.

Comment! pour me corrompre employer les préſens!
Ah! ſi les médecins.....

ÉRASTE.

Peut-on vous interrompre?

ANGÉLIQUE.

Etoient des gens, Monſieur, à ſe laiſſer corrompre,
Sur la ſcène, où ſouvent on nous fait bafouer;
Dieu ſçait quel perſonnage on nous feroit jouer;
Et quel conte on feroit de mes ſoins & des vôtres.

(*Elle jette ſa bourſe.*)

CRISPIN, *la ramaſſant.*

Ma foi, ce médecin n'eſt pas comme les autres;
Il ne veut point d'argent.

ÉRASTE.

Mais, Monſieur.....

ANGÉLIQUE.

Peu s'en faut
Que, pour leur dire tout, je ne monte là-haut.

ÉRASTE.

Excusez.

ANGÉLIQUE.

Oui, j'excuse une ardeur indiscrette.
Adieu.

CRISPIN.

C'est perdre temps; Monsieur, faisons retraite.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CLÉANTE; ÉRASTE & CRISPIN, cachés.

CLÉANTE.

JE ne me trompe point, c'est lui-même; approchons.

ÉRASTE.

Mais, que voudroit Cléante au médecin: voyons.

CLÉANTE.

Sans-doute vous venez de visiter Lucile?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLÉANTE, *bas, à Angélique.*

Sans vous mon espoir devenoit inutile,
Je vous dois tout; je suis cet amant malheureux,
Dont la feinte & vos soins ont secondé les feux.

ANGÉLIQUE.

C'est Cléante?

CLÉANTE.

Oui, c'est moi, dont la secrette flamme....

ANGÉLIQUE.

Lucile m'a tantôt ouvert toute son âme,
Je sçais qu'elle vous aime, & que vous l'adorez;

CLÉANTE.

Mais qu'en dois-je espérer?

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous voudrez;
Eraste vainement soupirera pour elle,
J'ai déja différé l'hymen de cette Belle;
Et dans peu je prétends la voir entre vos bras.

ÉRASTE, *bas.*

Ah, ciel! qu'ai-je entendu?

CRISPIN, *bas.*

Le frippon!

ÉRASTE, *bas, à Crispin.*

Parle bas.

CLÉANTE.

Au nom du digne objet de ma persévérance,
Recevez ce témoin de ma reconnoissance.

ANGÉLIQUE.

Je suis sans intérêt.

CLÉANTE.

Si vous le rebutez,
Je douterai des soins que vous me promettez.
Ce n'est qu'en acceptant ce que je vous présente,
Que de tous vos discours vous convaincrez Cléante.

ANGÉLIQUE, *prenant la bourse.*

Pour vous persuader je le prends, quoique fier.

CRISPIN, *bas.*

Ma foi, le médecin est de plus d'un métier.

CLÉANTE.

Je mets tout mon espoir en vous.

ANGÉLIQUE.

Adieu. Je tremble,
Et je crains, pour vos feux, qu'on ne nous voye ensemble.

CLÉANTE.

Je rentre, mais....

ANGÉLIQUE.

De tout vous serez éclairci.

SCÈNE IX.

ÉRASTE, ANGÉLIQUE, CRISPIN.

ÉRASTE.

C'Eſt donc là le métier que vous faites ici, Monſieur le médecin?

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel! je ſuis perdue!

CRISPIN.

Hypocrite intriguant.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ils m'auront entendue.

ÉRASTE.

Traverſer mon eſpoir pour ſeconder le ſien! L'argent de ce galant vaut-il mieux que le mien! Il faut qu'on ſoit inſtruit des complots que vous faites.

ANGÉLIQUE.

Écoutez.

ÉRASTE.

Non; je veux qu'on ſçache qui vous êtes.

ANGÉLIQUE.

Mais....

ÉRASTE.

Le père ſçaura de quoi vous vous mêlez.

CRISPIN.

Monsieur le médecin, croyez-moi, détalez.

ANGÉLIQUE.

Attendez.

ÉRASTE.

Je veux voir comment avec le père
De si nobles talens vous tireront d'affaire.

ANGÉLIQUE.

Quoi! sans m'entendre!

ÉRASTE.

En vain vous voulez m'amuser.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous m'écouterez. Voulez-vous épouser
Lucile, dont l'amour ne peut répondre au vôtre,
Qui mépriſe vos ſoins, qui brûle pour un autre,
Qui feint d'être malade afin de différer,
Ou de rompre l'hymen qu'on vous fait eſpérer?

ÉRASTE.

Elle n'eſt point malade, & toute ſa triſteſſe
N'eſt qu'une feinte.

ANGÉLIQUE.

Non.

CRISPIN.

Ah! la double traitreſſe!

ANGÉLIQUE.

Elle m'a, dès l'abord, confié ſon ſecret.

ÉRASTE.

Je ne m'étonne plus du refus qu'elle a fait
De voir un médecin tantôt en votre abſence,

Ni de ce qu'elle montre en vous de confiance ;
Elle avoit ses raisons.

ANGÉLIQUE.

Mon adresse en ce jour,
Pour rompre cet hymen, s'est unie à l'amour :
Mais, quoi que contre vous il m'ait fait entreprendre,
Mon cœur se sent pour vous une estime si tendre,
Que je vois à regret qu'où l'on m'a prévenu
Un mérite si grand soit si mal reconnu.
Pour moi, qui le connois, ce mépris m'est sensible ;
Je m'offre à vous venger ; & la chose est possible,
Si vous en voulez moins à son cœur qu'à son bien,
Comme vous l'avez dit.

ÉRASTE.

Et quel est ce moyen ?

ANGÉLIQUE.

J'ai, Monsieur, une sœur, jeune & sage comme elle,
Plus riche de beaucoup, & du moins aussi belle,
Voyez-la ; si son bien, son esprit, sa beauté,
Ont des appas pour vous dont vous soyez tenté ;
Si son cœur vous paroît digne de votre flamme,
Je consens à l'hymen, & j'en fais votre femme.
Oui, vous l'épouserez à leurs yeux, dès demain.

CRISPIN.

Monsieur le médecin en a plus d'une en main.

ÉRASTE.

Vous voulez m'amuser.

ANGÉLIQUE.

Non ; voilà ma demeure ;
Ne faites point de bruit, venez-y dans une heure ;

Que je m'y trouve ou non, ſoumiſe à ſon devoir,
Par mon ordre ma ſœur ſçaura vous recevoir.

ÉRASTE.

Je vous ſuis redevable, & cette offre m'honore.
Vos bontés ont pour moi des cauſes que j'ignore.
J'irai; mais ſongez bien, ſi j'y vais vainement,
Qu'on ne me trompe point, Monſieur, impunément.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis, Monsieur....

ÉRASTE.

Mais, tais-toi.

CRISPIN.

Vous raillez.

ÉRASTE.

Non; je meure:
Je veux prendre la poste, & partir dans une heure.

CRISPIN.

Pour Lyon?

ÉRASTE.

Pour Lyon; je suis las de Paris.
Va chercher des chevaux, & les mène au logis.
Attendant ton retour, devenu plus tranquile,
J'irai prendre congé du père de Lucile,
Et le remercier de ses bontés pour moi.
Que sa fille, à son gré disposé de sa foi,
Sans rien appréhender, qu'elle cesse de feindre;
Je ne suis pas d'humeur à la vouloir contraindre.

CRISPIN.

Soit; mais pourquoi partir? Depuis quand ce dessein?
Ne devez-vous pas voir la sœur du médecin?
Vous êtes engagé de parole à son frère.

ÉRASTE.

Le séjour de Paris commence à me déplaire,
Et chez ce médecin, où je suis inconnu,
J'irai trouver encor quelque cœur prévenu.
Cherchons de notre amour qui fera plus de compte,
Et d'un second refus épargnons-nous la honte.

CRISPIN.

Il est vrai qu'on voit peu de filles en ce temps
Attendre, pour aimer, l'ordre de leurs parens.
Paris est fort fertile en Jeunesse fringante;
Mais, voyez cette sœur, remplissez son attente;
Que risquez-vous, Monsieur, à la voir un moment?

ÉRASTE.

Non; je prétends partir, te dis-je, incessamment.
Je n'aimois rien encor, quand le sort, à ma vue
Offrit, pour m'en punir, mon aimable Inconnue;
L'amour, à son aspect, s'empara de mon cœur;
J'ai tâché vainement de la voir, mon malheur
N'y veut pas consentir; perdant toute espérance,
Je ne vois plus pour moi de parti que l'absence.
Partons, les vœux qu'ici je ferois pour la voir,
Entretiendroient toujours quelque reste d'espoir,
Qui ne me laisseroit jamais le cœur tranquile.
Perdons-le, cet espoir, puisqu'il est inutile;
Et cherchons, dans la fuite, un remède à des feux
Que le tems & l'amour rendroient trop malheureux.

CRISPIN.

Hé bien! il faut partir, mon avis est le vôtre;

Mais, pour la rareté du fait, allons voir l'autre.

ÉRASTE.

Non.

CRISPIN.

Monsieur, voyons-la, ne fût-ce qu'à dessein
De voir quelle mine a la sœur d'un médecin;
Je n'en ai jamais vu; de grâce....

ÉRASTE.

Bagatelle.
Non.

CRISPIN.

Vous prendrez la poste en sortant de chez elle.

ÉRASTE.

Je ne veux point la voir, ne me chagrine pas.

CRISPIN.

De son logis, Monsieur, vous n'êtes qu'à deux pas;
Permettez que j'y heurte.

ÉRASTE.

Oh! vois-donc si son frère
M'attend.

CRISPIN.

Dans un moment nous vuiderons l'affaire;
Je m'en vais le sçavoir. Holà!

SCÈNE II.

JACINTE, ÉRASTE, CRISPIN.

JACINTE.

QUi heurte?

CRISPIN.

Amis.
Monsieur le médecin?...

JACINTE.

Il n'est pas au logis.
Êtes-vous le valet d'un certain gentilhomme
Qu'on appelle Éraste?

CRISPIN.

Oui; c'est ainsi que l'on nomme
Mon maître que voilà.

JACINTE.

Monsieur le médecin
Nous a, touchant sa sœur, expliqué son dessein.
Entrez, & vous donnez la peine de l'attendre;
Je m'en vais l'avertir, & la faire descendre.

CRISPIN.

La fripponne est jolie; &, tout considéré,
Si cette sœur se trouve autant à votre gré,
Et qu'enfin, son esprit, son bien ou sa personne
Vous donne autant d'amour que celle-ci m'en donne,
Pour leur faire plaisir, je crois que nous pourrons
A bonne intention leur conter nos raisons.

ÉRASTE.

Quoi ! déja tu te prends ! A peine l'as-tu vue.

CRISPIN.

En a-t-il plus fallu pour la belle Inconnue,
Que vous allez chercher au bal toutes les nuits ?
Comme un coup-d'œil me prend, un coup-d'œil vous a pris.

ÉRASTE.

On vient; mais quel objet vient de frapper ma vue,
Crispin ?

CRISPIN.

Monsieur !

ÉRASTE.

Crispin, c'est ma belle Inconnue.

CRISPIN.

Vous vous moquez.

ÉRASTE.

C'est elle.

CRISPIN.

Il n'a pas tout le tort.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, ÉRASTE, JACINTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

JE ne puis vous cacher mon trouble à votre abord,
Madame, & du transport que vous voyez paroître,
Malgré tout mon respect, je ne suis plus le maître.
Au bal, où le hazard avoit conduit mes pas,
L'amour m'avoit rendu charmé de tant d'appas.
Je mourrois de regret qu'un moment d'entrevue
Eût borné tout l'espoir d'une ardeur imprévue;
Mais puisqu'enfin l'amour, secondant mes desirs,
Veut bien rendre vos yeux témoins de mes soupirs,
Puisque le sort, sensible à mon secret martyre,
Me permet de vous voir, d'aimer, de vous le dire;
Et qu'un frère, aspirant à vous voir un époux,
M'a bien voulu flatter de l'espoir d'être à vous,
Il ne manque au bonheur, dont je ne puis me taire,
Que la seule douceur de ne vous pas déplaire.

ANGÉLIQUE.

N'ayant vu qu'un moment de si foibles attraits,
Se peut-il que vos yeux aient remarqué leurs traits?
Ce discours obligeant, beaucoup plus que sincère,
De votre esprit galant marque le caractère;
Qui peint le mieux son mal, souffre souvent le moins;
Et l'on en peut douter sur de pareils témoins.

ÉRASTE.

ÉRASTE.

Madame, ah! jugez mieux d'un cœur qui vous adore:
Je brûlois, sans vous voir, du feu qui me dévore;
Oui, j'ai couru par-tout, plein d'ardeur & d'espoir,
Où mes yeux se flattoient du bonheur de vous voir.
Depuis l'heureux moment qui vous rendit visible,
Pour me voir à vos pieds j'ai fait tout mon possible;
Et mes soins superflus augmentoient chaque jour
Mon désespoir secret, ainsi que mon amour.
Nuit & jour de ses feux mon âme possédée
De vos charmes, Madame, a conservé l'idée.
Insensible à l'éclat des attraits les plus doux,
Mon cœur n'a soupiré ni souffert que pour vous;
Et de ce même cœur je serois encor maître,
Si l'amour, résolu de nous unir peut-être,
Ne m'eût fait voir en vous, près de nous séparer,
L'unique objet pour qui je pouvois soupirer.

ANGÉLIQUE.

Cet aveu me surprend; mais il est inutile;
Vous étiez destiné pour épouser Lucile,
Je le sçais; c'est en vain me vanter tant d'ardeur,
Qui veut bien se donner, veut bien donner son cœur.
Si Lucile eût réglé son amour sur le vôtre,
L'hymen, depuis deux mois, vous eût joints l'un & l'autre,
Et s'il étoit resté quelque espoir à vos feux,
On ne vous eût jamais vu paroître en ces lieux.
Peut-être espérez-vous, m'offrant votre tendresse,
Vous venger des mépris d'une ingrate maîtresse;
Et que je dois le cœur, qu'on m'offre en ce moment,
Plus à votre dépit qu'à votre empressement.
Mais enfin, je suis fière, & ne puis, pour vous plaire,
M'applaudir d'un aveu que le dépit fait faire:
Et, n'ayant rien de plus à vous dire en ce lieu,
Je prends congé de vous, & me retire. Adieu.

ÉRASTE.

Quoi! je vous ſuis ſuſpect! Ah! jugez mieux, Madame
De la ſincérité d'un aveu plein de flamme.
Ce cœur, que vos ſoupçons outragent en ce jour,
N'a pour ſe déclarer conſulté que l'amour.
Hélas! ſe pourroit-il qu'un ſi foible ſcrupule
Me privât de l'eſpoir de vous rendre crédule,
Madame, & qu'un ſoupçon, contraire à mes ſouhaits,
N'imputât qu'au dépit l'aveu que je vous fais?

ANGÉLIQUE.

Je ne ſçais quel effet votre aveu pourra faire,
Mais je ſens que mon cœur voudroit qu'il fût ſincère.

ÉRASTE.

Qu'il fût ſincère! ah, ciel! pour vous convaincre mieux,
Quelle preuve faut-il vous donner de mes feux?
Il vous plaît d'en douter, & votre cœur fait gloire....

ANGÉLIQUE.

Séparons-nous, j'ai trop de penchant à vous croire;
Je vois dans vos diſcours trop de quoi me flatter,
Pour me faire, à vos yeux, un plaiſir d'en douter.

ÉRASTE.

Ah! que me dites-vous, Madame? Eſt-il poſſible
Qu'en faveur de mes feux vous deveniez ſenſible?
Se peut-il que l'eſpoir qu'un frère m'a permis
A de ſi douces loix trouve ce cœur ſoumis?
La loi qu'il vous en fait pourra-t-elle vous plaire?

ANGÉLIQUE.

Je vous en dirois trop. Allez, tant que mon frère
Ne m'ordonnera rien de plus fâcheux pour moi,
Je m'en ferai toujours une agréable loi.

ÉRASTE.

Ah! souffrez, puisqu'enfin vous voulez que j'espère,
Que j'attende à vos pieds le retour de ce frère;
Et que, pour assurer mon bonheur aujourd'hui,
Ma flamme, en ce moment, vous obtienne de lui.

ANGÉLIQUE.

Non; revenez tantôt.

ÉRASTE.

Ah! mon impatience
Ne sçauroit me permettre un seul moment d'absence.

ANGÉLIQUE.

Il ne doit revenir que sur la fin du jour.

ÉRASTE.

Je ne vous quitte point qu'il ne soit de retour.

ANGÉLIQUE.

Mais.....

ÉRASTE.

Non; à mon amour tout mon cœur s'abandonne.

ANGÉLIQUE.

Retirez-vous, allez.

ÉRASTE.

Hé quoi!....

ANGÉLIQUE.

Je vous l'ordonne.
Je ne puis vous souffrir plus long-temps en ce lieu,
J'ai mes raisons. Un jour vous les sçaurez. Adieu.

SCÈNE IV.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

AH, ciel! fût-il jamais de Beauté plus parfaite!

CRISPIN.

Fût-il jamais soubrette égale à sa soubrette!

ÉRASTE.

Qu'elle a l'esprit charmant!

CRISPIN.

Qu'elle a le bras dodu!

ÉRASTE.

Que son teint a d'éclat!

CRISPIN.

Qu'elle a l'air résolu!

ÉRASTE.

Que sa bouche a d'attraits!

CRISPIN.

Qu'elle a la hanche ronde!

ÉRASTE.

La blancheur de ses dents n'a rien d'égal au monde.

CRISPIN.

L'univers n'a point d'yeux si brillans ni si fins;

Ni de moule plus propre à faire des Crispins.

ÉRASTE.

Si je puis m'assurer une telle conquête....

CRISPIN.

Si nous pouvons avoir un peu de tête-à-tête....

ERASTE.

Cher Crispin, mon bonheur passera mes souhaits.

CRISPIN.

J'en parlerai bien mieux, Monsieur, que je ne fais.

ÉRASTE.

Mais n'admires-tu point, Crispin, par quel rencontre,
Quand je crois tout perdu, le hazard me la montre ?
J'allois m'en éloigner, quoiqu'il fût à mon choix....

CRISPIN.

Cela vous apprendra, Monsieur, une autre fois,
A ne pas négliger les conseils que je donne;
Car, sans moi, vous preniez la poste, & je m'étonne
Qu'à mes sages avis vous vous soyez rendu.

ÉRASTE.

Je l'avouerai, Crispin, sans toi j'étois perdu.
Mais, sans perdre de temps, allons chercher ce frère;
Dès demain, s'il se peut, terminons cette affaire;
Allons voir s'il n'est point chez Lucile, & d'abord....

CRISPIN.

De son logis, Monsieur, je vois Lise qui sort.

SCÈNE V.

ÉRASTE, LISE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Monsieur le Médecin n'est-il point chez Lucile ?

LISE.

Sa présence, Monsieur, nous seroit fort utile,
Madame le demande, & je l'allois chercher.
Excusez, son mal presse, il faut me dépêcher.

ÉRASTE.

Et Géronte est-il là ?

LISE.

Monsieur, il est en ville;
Voyant des médecins le secours inutile,
Il est allé porter, cherchant d'autres ressorts,
Des ongles de madame à l'homme aux petits corps,
Qui promet, par l'effort du mixte sympathique,
De rendre en sa faveur un arbre pulmonique.

ÉRASTE.

Mais n'est-elle pas mieux depuis que je la vis ?

LISE.

Elle, mieux ! c'est toujours, Monsieur, de pis en pis.

CRISPIN.

Fort bien.

ÉRASTE.

Va, sa santé lui peut être rendue.

LISE.

Le cœur me dit que c'eſt de la peine perdue,
Et qu'un beau jour, après l'avoir bien fait ſouffrir,
Nous aurons le chagrin de la voir tous mourir.

CRISPIN.

La bonne âme!

LISE.

J'y vois toutes les apparences.

ÉRASTE.

Sa ſanté reviendra plutôt que tu ne penſes,
Et, pour te faire voir qu'on la peut ſecourir,
Dans ce même moment je m'en vais la guérir.

LISE.

Vous? Vous la guérirez?

ÉRASTE.

A l'inſtant.

LISE.

Bagatelle.
Vos remèdes, Monſieur, ne valent rien pour elle.
Je ſçais un médecin qui fera mieux que vous,
Je m'en vais le chercher: vous vous moquez de nous.

ÉRASTE.

Je ne me moque point, la choſe m'eſt poſſible.
Va-t'en voir ſeulement ſi Lucile eſt viſible,
Et je vais la guérir à tes yeux.

LISE.

A mes yeux?
Lucile? Il me fait rire avec ſon ſérieux.

Il faut qu'il ait perdu l'esprit, & je l'admire;
Mais, pour la rareté du fait, je lui vais dire.
Puisqu'il en veut par-là, ce guérisseur de gens,
Mérite, ma foi, bien qu'on rie à ses dépens.
Mais Lucile paroît.

SCÈNE VI.

LUCILE, ÉRASTE, LISE, CRISPIN.

LUCILE.

Est-ce ainsi, négligente,
Qu'on court au médecin, lorsque mon mal augmente?
Quand je vous crois chez lui, je vous trouve encor là?

LISE.

Madame, j'y courois: mais Monsieur que voilà,
M'empêchant, malgré moi, d'aller à sa demeure,
Dit qu'il vous va guérir, Madame, tout-à-l'heure.

LUCILE.

Il se moque de vous, allez, & prenez soin....

ÉRASTE.

Elle peut demeurer, il n'en est pas besoin.
Madame, quand les maux ne sont qu'imaginaires,
Tant de précautions ne sont pas nécessaires;
Et je ne pense pas qu'il soit fort mal-aisé
De vous guérir d'un mal par l'amour supposé.

LUCILE.

(*Bas, à Liſe.*) (*Haut.*)

Ah! Liſe, on m'a trahie. Ainſi toute ma plainte
N'eſt à vos yeux, Monſieur, que l'effet d'une feinte?

ÉRASTE.

D'un reproche pareil ne vous défendez plus,
Madame, épargnez-vous des diſcours ſuperflus.
De Cléante & de vous je ſçais l'intelligence,
Et votre médecin m'en a fait confidence.

LISE, *à part.*

Peſte du babillard!

ÉRASTE.

Je ne viens point ici
Éclater contre un feu dont je ſuis éclairci.
Si je me plains de vous, ce n'eſt que du myſtère
Que ce cœur prévenu m'en a prétendu faire;
Puiſque le moindre aveu qu'on m'eût fait de vos feux
M'eût fait donner mes ſoins pour vous unir tous deux.

LUCILE.

Quand vous vîntes m'offrir vos vœux, je le confeſſe,
Éraſte, de mon cœur je n'étois plus maîtreſſe;
Et ce cœur, ne pouvant ſe donner tout à vous,
Ne pouvoit conſentir à vous voir mon époux.
Sans égard pour des ſoins, dont je craignois la ſuite,
L'amour ferma mes yeux à tout votre mérite.
Vous ſçavez, ſi ſes traits vous ſont un peu connus,
Ce que peut le devoir ſur des cœurs prévenus:
Ainſi, j'oſe eſpérer que, loin de vous en plaindre,
Vous plaindrez le malheur qui m'a réduite à feindre.

ÉRASTE.

Je ferai plus encor, Madame, & je prétends

Aujourd'hui, par mes soins, vous voir tous deux contens.
Ménagez seulement l'esprit de votre père,
Votre refus pourroit irriter sa colère :
Sa parole l'engage à vous donner à moi,
Peut-être voudra-t-il vous en faire une loi,
Ne vous opposez point à ses ordres, Madame,
Consentez à l'hymen, s'il vous vante ma flamme,
Et dites hautement, pour vous mettre en repos,
Qu'un miracle imprévu fait cesser tous vos maux,
Que l'on peut nous unir, sans que rien se hazarde ;
Offrez-moi votre main, le reste me regarde.
Reposez-vous sur moi, sans vous en émouvoir,
J'en sçaurai bien user, & ferai mon devoir.

LUCILE.

Je rougis que ce cœur, qui régle ma conduite,
Ne puisse vous aimer avec tant de mérite ;
Mais que feront ces soins pour Cléante, & quel temps.....

ÉRASTE.

Entrons, je vous dirai le reste là-dedans.
On peut nous écouter, la chose est d'importance,
Et la place est peu propre à cette confidence.
Crispin!

LISE, *à Lucile.*

Je crois qu'il veut vous jouer quelque tour.

ÉRASTE.

Vois si le médecin est chez lui de retour.

SCÈNE VII.

CRISPIN, seul.

D'Un message pareil je me charge avec joie.
Si par quelque bonheur je puis trouver en voie
La traitresse pour qui je me sens....

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, *CRISPIN*.

ANGÉLIQUE.

Où vas-tu?

CRISPIN.

J'allois voir si chez vous vous étiez revenu.
Les yeux de votre sœur ont enchanté mon maître;
Il brûle de conclurre avec vous, & peut-être
Marche-t-il sur mes pas pour vous le confirmer.

ANGÉLIQUE.

Comment la trouve-t-il?

CRISPIN.

Comment? Propre à charmer.

ANGÉLIQUE.

Je prétends les unir.

CRISPIN.

Votre bonté l'honore.

ANGÉLIQUE.

Mais penſes-tu qu'il l'aime?

CRISPIN.

Ah, Monſieur! il l'adore.
Depuis un jour qu'au bal par hazard il la vit,
Il n'avoit de repos ni le jour ni la nuit,
Il la cherchoit par-tout, & ſoupiroit ſans ceſſe,
Et ſa vue en ſon cœur a mis une allégreſſe....

ANGÉLIQUE.

On lui trouve les yeux aſſez doux, le teint beau.

CRISPIN.

Malepeſte! Monſieur, c'eſt un friand morceau,
Il en eſt fort content. Elle a certaine blonde,
De face un peu longuette, & de taille un peu ronde
Qui lui ſert de ſoubrette, & j'imagine.....

ANGÉLIQUE.

Hé bien?

CRISPIN.

Que, ſi j'étois ſon fait, ce ſeroit fort le mien.

ANGÉLIQUE.

Aimerois-tu Jacinte, & crois-tu que pour femme....

CRISPIN.

De bonne foi, ſes yeux m'ont égratigné l'âme.

ANGÉLIQUE.

Si l'autre hymen se fait, je te fais son époux,
Avecque mille écus.

CRISPIN.

J'embrasse vos genoux,
Monsieur le médecin.

ANGÉLIQUE.

Et si cet hyménée
Peut être résolu, de plus, dans la journée,
Je prétends te la faire épouser dès demain.

CRISPIN.

Je vous suis obligé, Monsieur le médecin.
Mais, pour quelques raisons, il faudra qu'on diffère.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

CRISPIN.

C'est....

ANGÉLIQUE.

Parle.

CRISPIN.

C'est....

ANGÉLIQUE.

Eclaircis ce mystère;

CRISPIN.

C'eſt que dernièrement certaine infirmité
Interrompit, Monſieur, le cours de ma ſanté.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

CRISPIN.

Ayant trouvé deux égrillards en voie,
Gens de ma connoiſſance, & gens aimans la joie,
Tous trois de nous revoir ayant peu de regret,
Bûmes à frais communs, bouteille au cabaret :
Étant entre deux vins, Monſieur, nous proposâmes
D'aller voir deux Cloris où tous trois nous dînâmes.
Je ne ſçais pas, Monſieur, ſi pendant qu'on dînoit,
Le verre dans lequel je bus n'étoit pas net.
Mais....

ANGÉLIQUE.

Suffit, je t'entends. Adieu mes ordonnances....

CRISPIN.

Il faut que vous ſçachiez, Monſieur, les circonſtances.
D'accord.....

ANGÉLIQUE.

Cela ſuffit.

CRISPIN.

Monſieur, plus que deux mots.
Foin ! mon maître paroît ; qu'il vient mal-à-propos !

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

SOuffrez, puiſque le ſort permet que je vous voie,
Que mes embraſſemens vous en marquent ma joie.

ANGÉLIQUE.

De grâce....

ÉRASTE.

Ah! laiſſez-moi vous embraſſer cent fois,
Mon frère, car ce nom m'eſt dû par votre choix.

ANGÉLIQUE.

Il ſuffit, vos tranſports ont trop de violence.

ÉRASTE.

Vos bontés ont pour moi paſſé mon eſpérance;
Et mon cœur, tranſporté d'un tendre mouvement,
Ne vous peut témoigner aſſez d'empreſſement.
Je viens vous demander l'effet d'une promeſſe,
D'où dépend le bonheur de mes jours. Ma tendreſſe
Manque, pour s'exprimer de termes; mais ce cœur
Ne ſçauroit rien aimer que votre aimable ſœur.
Oui, Monſieur, à mes yeux elle eſt toute charmante,
Son eſprit, ſon humeur, ſa beauté, tout m'enchante;

Si votre cœur se sent même penchant pour moi,
Daignez en ma faveur disposer de sa foi.
Si mes profonds respects, si mon obéissance
Peuvent jamais tenir lieu de reconnoissance,
Je m'en ferai, Monsieur, un devoir si pressant,
Qu'on me verra plutôt mort que méconnoissant.

ANGÉLIQUE.

Aimez-moi, je ne veux de vous rien davantage.
A vous donner ma sœur ma parole m'engage,
Je le sçais; mais enfin, pour vous voir son époux,
Il faut qu'auparavant vous dépendiez de vous.
De Lucile & de vous l'hymen se devoit faire,
Vous êtes engagé de parole à son père,
Il faut vous dégager.

ÉRASTE.

C'est à quoi j'ai songé;
S'il eût été chez lui je serois dégagé.
Lucile sçait déja le beau feu qui me brûle;
Mais, pour ne vous laisser enfin aucun scrupule,
Je veux m'en expliquer avec lui dès ce jour.
Mais puis-je me flatter, Monsieur, qu'à mon retour
Votre sœur à l'hymen, par vos ordres, s'engage?

ANGÉLIQUE.

J'en donne ma parole avec ma foi pour gage.
Allez vous dégager, revenez en ce lieu,
Et nous conclurons tout dans le moment. Adieu.

SCÈNE X.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Cherchons Géronte, allons, rendons-lui sa parole.

CRISPIN.

Quoi!....

ÉRASTE.

Pourquoi m'arrêter, quand il faut que je vôle?

CRISPIN.

Aller rompre un hymen sans être instruit de rien,
Sans sçavoir de ceux-ci la naissance & le bien,
Sans s'informer quel bruit a l'épouse future?
Si c'étoit....

ÉRASTE.

Ce soupçon, Crispin, lui fait injure:
Ses yeux me sont garants de toute sa vertu.

CRISPIN.

Mais par quelque voisin on pouroit....

ÉRASTE.

Mais veux-tu
Ne me plus arrêter?

CRISPIN.

Mais dans leur voisinage
On peut....

ÉRASTE.

Je ne veux pas en ſçavoir davantage.
Adieu.

SCÈNE XI.

CRISPIN, ſeul.

OUi, votre cœur, qui s'eſt laiſſé charmer,
N'en veut rien faire; & moi, je veux m'en informer;
Et vais faire à l'inſtant, buvant quelques chopines,
Jaſer ſur leur chapitre ou voiſins ou voiſines.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN.

AH ! ciel ! tout eſt perdu, je n'en ſuis pas remis.
Après un coup pareil je mets le diable au pis,
Je tombe de mon haut. Quel ſurſaut pour mon maître !
Mais il faut le chercher : où diable peut-il être ?
Liſe, que j'apperçois, m'en inſtruira

SCÈNE II.

LISE, CRISPIN.

CRISPIN.

DIs-moi,
Mon maître, par haſard, ſeroit-il point chez toi ?

LISE.

Non. Tu peux le chercher.

CRISPIN.

Tu te moques peut-être.
Plaît-il ?

LISE.

Depuis tantôt je n'ai point vu ton maître ;
Mais que lui voudrois-tu ? D'où te vient tant d'ennui ?

CRISPIN.

D'un secret qui ne peut s'éclaircir qu'avec lui.
Tandis qu'à le chercher il faut que je m'emploie,
S'il revient voir Lucile avant que je le voie,
Si tu ne veux ce soir voir ses jours terminés,
Fais-lui, par amitié, fermer la porte au nez.

LISE.

A ton maître ?

CRISPIN.

Oui. Dis-lui que pour certaine affaire
Il faut absolument qu'avec lui je confère,
Qu'il aille me chercher ; & Lucile ni toi,
N'écoutez pas un mot de sa part qu'avec moi.
Lise, voudras-tu bien me faire cette grâce ?

LISE.

Le plaisant compliment que tu veux qu'on lui fasse !
Va, puisque là-dessus tu fais tant le discret ;
Adieu, cherche ton maître, & lui dis ton secret.

CRISPIN.

Écoute.

LISE.

Non ; je sors pour affaire qui presse.

SCÈNE III.

CRISPIN, seul.

QUe je la gourmerois de bon cœur, la traitresse!
Mais, pour n'avoir enfin rien à me reprocher,
Que faire? L'attendrai-je? Irai-je le chercher?
Je crains fort, son dessein ne quadrant pas au nôtre,
Si je vais d'un côté, qu'il ne vienne de l'autre;
Mais enfin mon esprit, dans le trouble où je suis,
Pour me laisser oisif n'est pas assez rassis.
Cherchons-le. Ah! si le ciel pouvoit rendre mon maître
Muet jusqu'à demain. Je vois Lise paroître;
Fuyons.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LISE.

GÉRONTE.

QUe me dis-tu?

LISE.

Je dis la vérité.

GÉRONTE.

De joie & de plaisir je suis si transporté,
Que mon cœur... Mais, dis-moi, n'est-ce point raillerie?
Voudrois-tu...?

LISE.

Non, Monsieur ; votre fille est guérie,
Je vous le dis encor ; mais si parfaitement
Que moi-même j'en suis dans un étonnement,
Dont je ne me sçaurois remettre qu'avec peine.

GÉRONTE.

Quoi ! sa toux, son poulmon, sa langueur, sa migraine,
Sa douleur de poitrine, & son mal de côté
N'ont plus....

LISE.

Elle est, Monsieur, en parfaite santé,
Et rien ne trouble plus le repos de sa vie.

GÉRONTE.

Voilà ce qu'a produit l'homme à la sympathie,
Il l'avoit bien promis. Qu'il a bien opéré
Sur elle ! Ah ! que je fus, Lise, bien inspiré,
Lorsque, pour rétablir la joie en ma famille,
J'allai porter chez lui des ongles de ma fille !

LISE.

Vous ne fûtes jamais, Monsieur, mieux conseillé.

GÉRONTE.

Dans l'abord cependant chacun s'en est raillé ;
Toi-même la première en faisois raillerie.

LISE.

Ah ! pour guérir les maux, vive la sympathie !
Je me rends à l'épreuve, & là-dessus, Monsieur,
Votre fille, qui vient de m'ouvrir tout son cœur,
Dit qu'à la sympathie il faudra que tout cède,
Et ne se veut jamais servir d'autre remède.

GÉRONTE.

Mais rendons-nous témoins du miracle tous deux;
Car j'en veux être enfin convaincu par mes yeux.
Voyons ma fille, allons; &, pour plus d'assurance....

LISE.

Il n'en est pas besoin. La voici qui s'avance.

SCÈNE V.

GÉRONTE, LUCILE, LISE.

GÉRONTE.

Approche. Est-il bien vrai que tes maux ont cessé,
Ma fille?

LUCILE.

En un moment tout mon mal s'est passé.
Sur les vœux que j'ai faits le ciel m'a satisfaite;
Et je n'ai jamais eu de santé plus parfaite.

GÉRONTE.

D'un transport si charmant mon cœur se sent saisir,
Que les larmes aux yeux m'en viennent de plaisir.
Mais de cette langueur enfin débarrassée,
Conte-moi bien comment la chose s'est passée,
En quel temps, en quel lieu s'est fait ce changement.
Tes maux t'ont-ils quittée en veillant, en dormant?

LUCILE.

J'étois dedans ma chambre, &, contre l'ordinaire,
Éraste me parloit d'amour, sans me déplaire;

Il sembloit qu'en secret mon cœur & ma raison
Eussent, par quelque instinct, prévu ma guérison,
Ou que l'amour, touché de ma douleur trop vive,
Eût suspendu mes maux pour me rendre attentive;
Car mon cœur, dans ce temps cherchant à se flatter,
Se faisoit un plaisir très-grand de l'écouter.
Tout d'un coup certain feu, mettant fin à mes peines,
A semblé ranimer tout le sang de mes veines,
Certain transport de joie a frappé tous mes sens,
Mon cœur s'en est ému, j'ai frémi quelque temps.
Mes yeux en ont perdu cette langueur mortelle,
Mon teint en a repris sa couleur naturelle,
Tous mes maux ont cessé : je ne puis là-dessus,
En l'état où je suis, vous dire rien de plus.
Au bonheur de mes jours prévoyant peu d'obstacle,
Je ne vous dirai point, mon père, quel miracle
Produit l'étonnement qu'ici vous nous montrez.

GÉRONTE.

Ce sont les petits corps qui se sont rencontrés.
L'admirable secret que cette sympathie!
Mais, puisque par bonheur enfin on t'a guérie,
Ma fille, avec l'époux que je t'ai destiné,
Je veux voir aujourd'hui ton hymen terminé.
En l'état où te met ta guerison, je pense
Que ton cœur pour l'hymen n'a plus de répugnance:
Avec moi tu t'en peux expliquer sans rougir.

LUCILE.

Vous en êtes le maître, & je sçais obéir.

GÉRONTE.

Ah! voilà qui me plaît : je vais, pour cette affaire,
Faire avertir traiteur, violons & notaire.

SCÈNE

SCÈNE VI.

LUCILE, LISE.

LISE.

JE crois que vous perdez l'esprit.

LUCILE.

L'esprit, moi?

LISE.

Vous:
Quoi! vous offrir à prendre Éraste pour époux?

LUCILE.

Oui, j'en suis convenue, & tandis qu'il s'occupe.....

LISE.

Et, s'il vous prend au mot, vous en serez la dupe...

LUCILE.

Un tel soupçon ne peut me tomber dans l'esprit;
Il aime ailleurs, tantôt lui-même il me l'a dit,
Et même il m'a juré que ce qu'il prétend faire
N'est que pour se charger du courroux de mon père;
Qui prendroit, si j'ôsois lui refuser ma foi,
Des résolutions fâcheuses contre moi;
Et, pour m'en garantir, il promet & m'assûre,
Que, pourvu que tantôt je m'offre à tout conclurre,
Le refus de son cœur suivra l'offre du mien.

LISE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais je n'en ferois rien.
Ces promesses en l'air n'ont rien qui me contente.

LUCILE.

Lui-même il s'eſt chargé d'aller chercher Cléante;
Et, pour plus d'aſſurance, enfin il s'eſt offert
De n'agir là-deſſus qu'avec lui de concert.

SCÈNE VII.

LUCILE, CLÉANTE, ÉRASTE, LISE.

ÉRASTE.

OUi, Madame, & je viens, pour remplir votre attente,
Dégager ma parole, & vous offrir Cléante,
Plus charmé que jamais de vos divins appas.

LISE. *LUCILE*

Hé bien! j'avois bien dit qu'il n'y manqueroit pas;
Monſieur eſt honnête-homme, il ſçait ce qu'il propoſe;
Et promettre & tenir eſt chez lui même choſe.

CLÉANTE.

Oui, Madame, jamais des ſoins ſi généreux
N'ont relevé l'eſpoir d'un amant malheureux.
Je l'avoûrai, je ſuis ſurpris, je le confeſſe,
De l'air dont pour nos feux Eraſte s'intéreſſe;
Et je n'eſpérois pas, le voyant à regret,
Trouver dans un rival un ami ſi parfait.

ÉRASTE.

Pour vous unir tous deux, ſans tarder davantage,

Vous allez voir à quoi mon amitié s'engage.
Ne perdons point de temps. Géronte eſt-il ici?

LISE.

Il vient.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, LUCILE, ÉRASTE, CLÉANTE, LISE.

GÉRONTE, *à Éraſte.*

JE vous cherchois.

ÉRASTE.

Je vous cherchois auſſi.

GÉRONTE.

Je crois que vous ſçavez tous deux, touchant ma fille
Quel miracle aujourd'hui s'eſt fait dans ma famille;
Mais vous-même ayant vu tantôt ſa guériſon,
Puiſque vous me cherchiez, j'en conçois la raiſon;
Vous êtes amoureux, & ce ſoin, je vous jure,
Touchant votre union, m'eſt de fort bon augure.
Mais, pour vous épargner des diſcours ſuperflus,
Je vous ai prévenu, mon gendre, là-deſſus.
A nous venir trouver le notaire s'apprête,
A vous donner ſa foi ma fille eſt toute prête:
Approchez, que tous deux vous vous donniez la main.

ÉRASTE.

Vos promeſſes n'ont pu rendre Eraſte aſſez vain,
Pour raſſurer ſon cœur alarmé pour la ſuite,
Contre ſon peu de bien & ſon peu de mérite.
Mon aveu, je le ſçais, pourra vous étonner;
Mais je n'ai plus de foi ni de cœur à donner.
Non; mon empreſſement ne peut répondre au vôtre.
Ce ſeroit vous tromper, je brûle pour une autre,
Ma foi m'engage ailleurs; &, dans ce même jour,
L'hymen, en ma faveur, doit ſeconder l'amour.

GÉRONTE.

Comment donc! A ſa main vous ceſſez de prétendre;
Vous, qu'à cent bons partis j'ai préféré pour gendre!
Et lorſque, ſur l'eſpoir de vous voir ſon époux,
J'en ai rebuté vingt qui valoient mieux que vous,
Vous payez d'un refus l'honneur qu'on vous veut faire!

ÉRASTE.

C'eſt l'effet d'un caprice à l'amour ordinaire.
Vous ſçavez qu'un amant, facile à s'enflammer,
Conſulte rarement la raiſon pour aimer.

GÉRONTE.

De ces contes, Monſieur, penſez-vous qu'on ſe paie?
Dites-nous, penſez-vous qu'une ſemblable baie
Se digère aiſément, lorſque tout eſt conclu?

LISE.

Comment! quand ſur la foi d'un hymen réſolu,
Vous aurez débité des ſornettes pour rire,
Après avoir réduit une fille à vous dire
Qu'elle fait ſon bonheur de vous voir ſon époux,
Vous ôſez lui venir faire un tel affront, vous!

GÉRONTE.

Morbleu!

LISE.

Sans le respect qui me retient, je meure,
Je vous ferois porter de mes marques sur l'heure.

GÉRONTE.

Lise, laissons-le en paix. Va, ma fille, aujourd'hui,
N'aura pas grande peine à mieux trouver que lui.

CLÉANTE.

Si par quelque bonheur je pouvois vous paroître,
Lui cherchant un époux, assez digne de l'être,
Tant de respects suivroient une telle faveur,
Que vous-même avoûriez....

GÉRONTE.

Vous? C'est nous faire honneur;
Je connois dès long-temps toute votre famille,
Je sçais vos facultés, & vous donne ma fille,
Pourvu que son aveu réponde à votre espoir.

LUCILE.

Pour ne pas obéir, je sçais trop mon devoir.

ÉRASTE.

Puisque le ciel vous donne un cavalier d'élite,
Qui me surpasse en bien, aussi bien qu'en mérite,
Demeurons, en faveur d'un pareil allié,
Au défaut de l'amour, unis par l'amitié.
Daignez être témoins du bonheur qu'on m'apprête,
Et pour un double hymen ne faisons qu'une fête.

CLÉANTE, *à Géronte.*

Consentez-y, Monsieur, souffrez qu'en même tems....

GÉRONTE.

Soit, pour l'amour de vous, mon gendre, j'y consens.

ÉRASTE.

Puisque vous voulez bien que de notre fortune
L'allégresse entre nous aujourd'hui soit commune,
Et que votre courroux est enfin désarmé,
Il faut que vous voyiez l'objet qui m'a charmé.
Paris n'a rien d'égal à sa beauté: Madame,
De grâce, pardonnez cet éloge à ma flamme;
L'amour peut éblouir mes yeux en sa faveur,
Mais vous en jugerez à l'instant.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, LUCILE, CLÉANTE, CRISPIN, LISE.

CRISPIN.

AH, Monsieur! Je vous ai tant cherché que j'en suis hors d'haleine.

ÉRASTE.

Qu'as-tu? Que me veux-tu? dépêche, qui t'amène?

CRISPIN.

Ici Géronte & vous qu'avez-vous arrêté?

ÉRASTE.

Que chacun se pourroit pourvoir de son côté.

CRISPIN.

Ah, le traître! & Lucile en est-elle contente?

ÉRASTE.

On ne peut l'être plus ; elle épouſe Cléante ;
Tu peux t'imaginer s'il en eſt ſatisfait.

CRISPIN.

Ah, Monſieur !

ÉRASTE.

Qu'eſt-ce donc ?

CRISPIN.

Que diable avez-vous fait ?

ÉRASTE.

Comment ?

CRISPIN.

Ce Médecin, de qui la réthorique
Vous leurroit d'un hymen avec ſa ſœur unique,
N'eſt qu'un fourbe, Monſieur, par eux tous attiré
Pour rompre votre hymen qu'il avoit différé.
Lucile, l'Inconnue, & ſa ſoubrette même,
Prêtoient, pour vous berner, la main au ſtratagême.

ÉRASTE.

Quoi ! ce n'eſt pas ſon frère, & l'offre de ſa foi....

CRISPIN.

Son frère ? Il eſt, Monſieur, ſon frère comme moi.
Ce docteur attiré n'eſt rien qu'un fourbe à gage.

ÉRASTE.

Hé ! de qui l'as-tu ſçu ?

CRISPIN.

Des gens du voiſinage ;
Je m'en ſuis informé chez cinquante, & j'ai ſçu
Qu'elle n'a point de frère, & n'en a jamais eu.

Il eſt bien vrai qu'on dit que l'inconnue eſt fille
D'un médecin fort riche, & de bonne famille;
Mais, à moins qu'un démon n'ait voulu s'engager
A ſeconder leurs ſoins pour vous faire enrager,
Ce ne peut être lui; car j'ai preuves certaines
Qu'il eſt défunt depuis ſoixante & dix ſemaines.
Tous m'ont de même ſorte éclairci ce ſecret;
Monſieur, encore un coup, que diable avez-vous fait?

GÉRONTE.

A tout ce qu'il a dit je ne puis rien comprendre.

CLÉANTE.

Quel eſt donc l'accident que l'on vient vous apprendre?

ÉRASTE.

Le récit qu'il m'a fait a lieu de me toucher;
Mais enfin, vainement je voudrois le cacher.
L'homme de Montpellier, ce médecin habile,
Que vous aviez exprès fait venir pour Lucile,
Atitré par quelqu'un, & de concert, Monſieur,
Avec une Beauté qui ſe diſoit ſa ſœur,
Promettoit à mes feux cette ſœur ſuppoſée,
Pour voir à mes refus votre fille expoſée;
Mais enfin c'eſt un fourbe, & j'en viens d'être inſtruit.
Je n'examine point qui peut l'avoir ſéduit;
Qui voudra protéger ce traître peut me ſuivre,
Je l'ai vu là-dedans, il faut qu'on me le livre.

GÉRONTE.

Aminte le connoît, & pourra déclarer....

ÉRASTE.

Non, Monſieur; à l'inſtant, je veux m'en aſſurer.
Que vois-je? La voici, cette ſœur, j'en ſoupire.

SCÈNE DERNIÈRE.

ANGÉLIQUE, GÉRONTE, LUCILE, CLÉANTE, ÉRASTE, CRISPIN, LISE.

ÉRASTE.

QUoi! Madame, il eſt vrai ce qu'on vient de me dire?
Vous n'avez point de frère, &, malgré mon ardeur,
Vous avez ſecondé les ſoins d'un impoſteur?
Quelque juſte courroux qu'ait cauſé cette feinte,
Ma bouche contre vous ſe refuſe à la plainte;
Charmé de tant d'appas, j'avois pris dans vos yeux,
Pour une feinte ardeur de véritables feux.
La douleur que j'en ai n'a pu bannir encore
L'amour & le reſpect d'un cœur qui vous adore;
Et peut être ce cœur, malgré de pareils coups,
Aimera mieux mourir que ſe plaindre de vous.
Mais pour le ſcélérat qui s'eſt rendu complice,
Pour augmenter mes feux, de tout cet artifice,
Rien ne peut le ſauver de mon reſſentiment;
Il mourra de ma main.

ANGÉLIQUE.

Attendez un moment.

ÉRASTE.

Il faut me le livrer.

ANGÉLIQUE.

Calmez cette colère.
Éraſte, vous voyez & la ſœur & le frère.

Dans ce bal, où l'amour sçut triompher de nous,
Je cédai, je l'avoue, à mon penchant pour vous.
Ayant sçu que l'hymen de vous & de Lucile
Devoit rendre bientôt ce penchant inutile,
Aminte, disposée à flatter mon dessein,
M'introduisit chez vous au lieu du médecin.
J'ai sçu sous cet habit le secret de votre âme,
Je vous ai désunis. Je ne crois pas, Madame,
Que vous me vouliez mal de son manque de foi,
Ni qu'Eraste en ait moins de tendresse pour moi.

ÉRASTE.

Moi! vous en aimer moins! Cette faveur insigne
Me fait voir des bontés dont je ne suis pas digne;
Et, si votre tendresse égale mon ardeur,
Il ne manquera rien, Madame, à mon bonheur.

LUCILE.

Quoi! c'est vous que céans introduisit ma tante?

ANGÉLIQUE.

Moi-même, elle pourra....

LISE.

Peste! qu'elle est sçavante!

GÉRONTE.

A peine puis-je ici croire ce que j'entends.
Mais puisque par bonheur vous êtes tous contens,
Pour votre double hymen ne faisons qu'une fête;
Que pour ce soir au bal tout le monde s'apprête;
Et qu'on reçoive ici, suivant notre dessein,
Tous ceux qui voudront voir la Dame Médecin.

FIN.

LA DUPE
DE
SOI-MESME,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LAURENCE, vieille femme.

LÉONOR, } filles de Laurence.
ANGÉLIQUE, }

D. JOBIN, amant de Léonor.

D. CARLOS, amant d'Angélique.

D. SANCHE, amant de Léonor.

ELVIRE, sœur de Laurence.

MENDOCE, valet de D. Sanche.

MARINE, suivante de Laurence.

D. PÉDRE DE SOLIS, père de D. Carlos.

BLAISE, Jardinier de Laurence.

Un Cuisinier.

La Scène est à Salamanque.

LA DUPE DE SOI-MESME, COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENCE, ELVIRE.

ELVIRE.

VOTRE jardin, ma sœur, est très-beau, rien n'y manque,
Et je ne pense pas qu'il soit, à Salamanque,
Un jardin ni plus grand, ni mieux entretenu.
Mais enfin nous parlions, si j'ai bien retenu,
D'un projet qui ne peut me donner de la joie.
Est-ce un point résolu ? Voulez-vous que l'on croie,

LAURENCE.

Oui, je l'entends, ma sœur, & cela se fera;
J'en ferai la maîtresse, en jase qui voudra.
De deux filles que j'ai, je prétends que l'aînée
Au Seigneur Dom Jobin pour femme soit donnée,
Et quant à la cadette, il est très-assuré
Qu'elle aura pour époux un cloître bien muré.
Mon bien pourra, je pense, enrichir un ménage;
Mais ce ne sera rien, s'il faut qu'il se partage;
Et, quoique l'on en cause, en un mot, j'aime mieux
En voir dans ma famille un bon, qu'en gâter deux.

ELVIRE.

Votre esprit, prévenu des tendresses de mère,
Fait remarquer en tout sa prudence ordinaire,
Ma sœur, & ce partage est si judicieux....

LAURENCE.

Hé! merci Dieu! laissons ces détours ennuyeux.
Ma sœur, si vous voulez jaser en ce rencontre,
Que votre bel esprit ne fasse point de montre;
Dites-nous tout d'un coup ce que vous nous gardez,
Et laissez à l'écart vos discours trop guindés.

ELVIRE.

D'accord. Vous voulez donc, puisqu'il faut qu'on s'explique,
Mettre dans un couvent votre fille Angélique?

LAURENCE.

Oui, je l'entends ainsi.

ELVIRE.

Mais dites-moi, ma sœur,
Avez-vous pris le soin de consulter son cœur?
Car la raison voudroit....

LAURENCE.

Il n'eſt raiſon qui tienne;
Chacun vit à ſa guiſe, & je vis à la mienne.
Je me ſuis conſultée, & ſçais ce qu'il lui faut;
Le couvent eſt ſon fait, elle y ſera bientôt.

ELVIRE.

Mais ſçavez-vous que c'eſt lui faire violence,
Que c'eſt trop exiger de ſon obéiſſance,
Que c'eſt en abuſer que de forcer ſon cœur
Sur un choix d'où dépend ſa joie & ſon bonheur?
C'eſt nous vendre bien cher le jour que l'on nous donne,
Que nous aſſujettir à ce qu'on nous ordonne;
Et nos jours ſont ſujets à d'étranges ennuis,
Quand notre liberté doit en être le prix.
Laiſſez-la, laiſſez-la, ma ſœur, ſans qu'on la gêne;
S'abandonner au choix où ſon penchant l'entraîne;
Sauvez-la des regrets qui n'ont jamais ceſſé
De troubler la retraite où le cœur eſt forcé;
Et n'allez point, gênant l'une de vos deux filles,
Lui donner pour bourreaux des verroux & des grilles.
Quoi, ma ſœur! ſur l'appas d'un motif d'intérêt,
Voulez-vous, ſans pitié, prononcer ſon arrêt;
Et faire, ne prenant de conſeil que le vôtre,
De l'une des deux ſœurs, la victime de l'autre,
En abandonnant une à toute la rigueur
Des remords qui ſuivront?... Si vous ſçaviez, ma ſœur,
A combien de tourmens c'eſt expoſer des filles,
Que de les immoler au bien de leurs familles;
Leurs yeux, toujours ouverts ſur tant de dureté,
Par des larmes de ſang pleurent leur liberté.
Dans leur eſprit troublé le déſeſpoir ſuccède
A la douleur de voir leur malheur ſans remède;
Et quelquefois les vœux qu'elles font pour leur mort;

Sont les moindres effets que produit ce transport.
Rappellez ces périls dedans votre mémoire ;
Et si vous me daignez consulter, ou m'en croire,
N'attirez point sur vous, ayant pu le prévoir,
Les malédictions d'une âme au désespoir.
Que dites-vous, ma sœur, sur des craintes pareilles ?

LAURENCE.

Que pour les sots discours mon corps n'a point d'oreilles,
Ma sœur ; & puisqu'en vain tous les jours je me plains
Du salpêtre moral dont vos discours sont pleins ;
Et que, pour contrôler tous les jours ma famille,
La langue vous demange, & le sang vous pétille ;
Il vaut mieux vous quitter que d'augmenter le bruit,
Et vous dire, ma sœur, bon soir & bonne nuit.

ELVIRE.

Encore un mot, ma sœur.

LAURENCE.

Je sçais votre coutume,
Ma sœur ; encor un mot, c'est-à-dire, un volume.

ELVIRE.

Non ; je sors à l'instant.

LAURENCE.

Dépêchez donc, voyons.

ELVIRE.

Peut-on sur un tel choix demander vos raisons ?

LAURENCE.

Dom Jobin, quoique riche, épris de mon aînée,
Entre nous, n'eût jamais conclu cet hyménée,
Si, maître de la main aussi-bien que du cœur,

Il eût cru partager mon bien avec sa sœur;
Je l'ai sçu, j'ai voulu ménager un tel gendre,
Et j'ai promis enfin, pour vous le faire entendre,
De mettre, pour finir dans peu cet embarras,
L'une dans un couvent, & l'autre dans ses bras.
Çà, levons bien les yeux, & haussons les épaules!
Merci Dieu! je suis bien lasse de vos contrôles.
A ces contorsions, à son air affecté,
Voyez, diroit-on pas que j'ai l'esprit gâté?
L'une & l'autre aura lieu d'être bien satisfaite,
L'une, de son mari; l'autre, de sa retraite.
Enfin elles auront, pour finir en deux mots,
L'une, un peu plus d'argent; l'autre, plus de repos;
Et si l'esprit de l'une est sot comme le vôtre,
L'une des deux fera pénitence pour l'autre.

ELVIRE.

A la fin votre cœur met hautement au jour
Le partage inégal qu'il fait de son amour;
Car enfin, sur ce point on connoît vos foiblesses:
L'aînée a de tout temps eu toutes vos tendresses;
Je vois que pour sa sœur votre cœur endurci
Verra son désespoir sans en être adouci;
Et qu'enfin vous voulez, me forçant à m'en taire,
La punir du malheur de n'avoir pu vous plaire.

LAURENCE.

Ah! je m'étonnois bien si vous ne nous donniez
De quelques contes bleus encore par le nez;
Car enfin, votre langue à dégoiser habile,
Sur tout ce que je fais verse des sceaux de bile.
Ma sœur, je vous le dis pour la dernière fois,
Taisez-vous, ou sortez, je vous donne le choix.
Je suis, en quatre mots, lasse de vous entendre.
Pour donner des avis, ma sœur, il faut attendre
Que sous des cheveux gris ce timbre ait profité;

Et que votre bon sens soit en maturité.

ELVIRE.

Faut-il, pour parler juste, avoir l'âge où vous êtes?
Ne voit-on la raison qu'avecque des lunettes?
Le malheur seroit grand, si dedans les esprits
Le bon sens ne venoit que sous des cheveux gris;
Ou si l'esprit, laissant la Jeunesse sans guides,
Attendoit, pour briller, que le front eût des rides.
C'est une vieille erreur dont on est entêté.
Le jugement, ma sœur, n'a point d'âge affecté:
Et la nature, enfin, a parmi ses ouvrages,
Des Catons à vingt ans, & des fous à tous âges.

LAURENCE.

Ouais! ma petite sœur, vous vous émancipez,
Et j'appréhende fort, si vous ne décampez....

ELVIRE.

L'aigreur que vous mêlez en chaque répartie,
Me fait appercevoir, ma sœur, qu'on vous ennuie.
Du moins, en vous quittant, mon respect paroîtra,
Et vous en userez....

LAURENCE.

Tout comme il me plaira.

SCÈNE II.

LAURENCE, MARINE.

LAURENCE.

MA cadette, à la fin, réglera mon ménage !
On nous mettra, je penſe, en tutelle à notre âge !
Qu'en dis-tu ?

MARINE.

Moi, je dis que vous avez bien fait,
Madame, elle étourdit chacun de ſon caquet ;
Elle gloſe ſur tout, & contredit ſans ceſſe ;
Et pour moi, franchement, ſi j'étois la maitreſſe,
Dès qu'elle prétendroit mettre céans les pieds,
Ma foi, je lui ferois fermer la porte au nez.

LAURENCE.

En effet ; car enfin, dis-moi, puis-je mieux faire
Qu'en mettre une au couvent ?

MARINE.

Hé !...

LAURENCE.

Quoi ? Parle.

MARINE.

Une mère
Ne doit jamais, ſur rien, avoir le démenti.

LAURENCE.

Trouvant pour mon aînée un très-riche parti,

Dois-je rien négliger pour la mettre à son aise ?

MARINE.

Non ; si vous lui donnez un époux qui lui plaise.

LAURENCE.

Dom Jobin n'est-il pas un époux à souhait?
Que lui manqueroit-il ? Il est sage & bien fait,
Sur-tout riche.

MARINE.

Oui, je fais grand cas de sa richesse ;
Mais avec tout son bien & toute sa sagesse,
Si vous me permettez de vous ouvrir mon cœur,
Madame, par ma foi, c'est un vilain Monsieur.
Il lui faut un mari fait d'un autre modèle.
Elle est jeune, & ce singe a quarante ans plus qu'elle ;
Elle aime la dépense, il n'est pas libéral ;
Elle a de l'enjouement, il est sombre & brutal ;
Elle a de la beauté, l'air bon, lui l'air d'un drille ;
Et ce n'est point enfin le fait de votre fille :
Et telle que je suis, s'il étoit à mon choix,
Et qu'il eût plus de bien qu'il n'en a quatre fois,
J'aimerois encor mieux demeurer malheureuse
Que l'avoir pour mari.

LAURENCE.

Voyez un peu la gueuse !
Voilà son portrait fait en trois coups de pinceau.
Enfin donc, ce mari ne vous semble pas beau ?
La Belle, il vous en faut faire peindre, je gage !
Tant-mieux, un tel oiseau n'est pas pour votre cage ;
Et, s'il ne vous plaît pas, quand l'hymen se fera,
Dans les bras de ma fille il s'en consolera.

MARINE.

Dom Jobin, s'il attend cette belle alliance,

Ne s'en consolera de long-temps, que je pense;
Car, pour vous parler franc, Madame, & de bon sens,
Je ne crois pas qu'il soit son mari de long-temps.

LAURENCE.

De long-temps? Dès demain, tout est prêt pour la noce;
Dom Jobin, tout exprès, a fait faire un carrosse,
Il est fait, & payé, qui plus est, & je viens
De voir quatre chevaux qu'il prétend....

MARINE.

J'en conviens.
Mais quoi! Ne faut-il rien, Madame, davantage?
Un carrosse acheté fait-il un mariage?

LAURENCE.

Non; il ne le fait pas, causeuse; mais enfin
Je prétends qu'elle soit femme de Dom Jobin.

MARINE.

Hé! oui.

LAURENCE.

Comment, hé oui?

MARINE.

L'on verra.

LAURENCE.

Je le pense
Que l'on verra. Voyez un peu l'impertinence!

MARINE.

Il sera son mari tout comme il est le mien,
Ni plus ni moins.

LAURENCE.

Pourquoi n'en sera-t-il donc rien?

MARINE.

C'eſt qu'elle n'en veut point, puiſqu'il faut qu'on s'explique.

LAURENCE.

De qui le ſçavez-vous, gazette domeſtique?
Ma fille n'en veut point? Qui vous l'a dit? Pourquoi
Oh, oh! depuis un mois vous demeurez chez moi,
Et déja là-deſſus vous jaſez comme un livre.

MARINE.

Mais, Madame....

LAURENCE.

Écoutez, votre caquet m'enivre;
Et ſi vous prétendez être long-temps ici,
A tous vos longs diſcours il faut faire un trouci,
Réſerver votre langue à de meilleurs uſages,
Et ne parler qu'autant que vous avez de gages.
Entendez-vous, ma mie?

MARINE.

Oui, Madame; mais ſi....

LAURENCE.

Mes filles ſont là-haut, envoyez-les ici.
Détalez, vous diriez encor quelque ſottiſe.
Non; ne bougez, je vois que je me ſuis mépriſe.
J'y veux monter moi-même, & les entretenir,
Avant que quelqu'un puiſſe.... Ah! je les vois venir.

SCÈNE III.

LAURENCE, LÉONOR, ANGÉLIQUE, MARINE.

LAURENCE.

QUe chacune de vous, pour m'écouter, s'avance.
Çà, je vous fais crédit de votre révérence,
Vous la sçavez bien faire, & c'est à mes dépens;
Mais, quoiqu'on me la doive, elle est à contre-temps.
Je dispense vos soins de grimaces pareilles,
Et ne veux occuper de vous que vos oreilles;
Et, pour ne faire point d'inutiles discours,
Je prétends vous pourvoir toutes deux en deux jours;
Je veux de ce plaisir régaler ma vieillesse.
J'aurois pris vos avis; mais comme la jeunesse,
Qui par des visions laisse éblouir ses yeux,
Fait rarement le choix qui lui convient le mieux;
J'examine, je cherche, enfin je considère,
Depuis vingt & deux ans que je suis votremère,
L'état où vous seriez plus propres, & je crois
Sçavoir tout ce qu'il faut pour faire bien ce choix.
(*A Léonor.*)
Je sçais premièrement que vous, quoique l'aînée,
A vous voir coquetter passeriez la journée;
Que votre bel-esprit, qu'on vous vante souvent,
A travers de ce timbre a bien pris de l'évent;
Que vous aimez le faste, & que, pour vous voir leste,
L'habit le plus coquet vous semble trop modeste.
Ma fille, en quatre mots tout cela ramassé,

Je trouve qu'il vous faut un mari bien sensé;
Et, pour vous dire à quoi ce discours se termine,
Dom Jobin est l'époux à qui je vous destine:
C'est votre fait.

LÉONOR.

Mais si je ne sens....

LAURENCE, *à Angélique.*

Quant à vous,
Vous aimez le repos; vous avez l'esprit doux:
Des défauts qu'on lui voit votre humeur garantie,
A moins d'ambition & plus de modestie.
Je vois dans votre esprit à la vertu porté,
Plus de soumission, & moins de vanité;
Enfin je trouve en vous, ma fille, de quoi faire
Une religieuse à peindre, & comme mère,
Qui sçait ce qu'il vous faut, je prétends, dès demain,
Vous voir, vous, au couvent, & vous, à Dom Jobin.
Adieu. Pour y songer je vous laisse à votre aise.

ANGÉLIQUE.

Mais songez....

LAURENCE.

Paix!

LÉONOR.

Le cœur se doit-il...?

LAURENCE.

Qu'on se taise.
Je n'ai pas prétendu, par un tel entretien,
Demander votre avis; mais vous dire le mien;
Je le trouve fort bon, & n'en veux point démordre.
On vous garde une place au couvent par mon ordre.
Pour vous à Dom Jobin j'ai donné mon aveu,
Et vous m'obéirez, ou vous verrez beau jeu.

SCÈNE

SCÈNE IV.

LÉONOR, ANGÉLIQUE, MARINE.

ANGÉLIQUE.

AH, ma sœur! je frémis, & je ne puis m'en taire.
Pour obéir sans peine aux ordres de ma mère,
Il faudroit que mon cœur & le sien, mieux d'accord
Sur le choix qu'elle a fait, eussent plus de rapport;
Mais, je vous l'avoûrai, quelque effort que je fasse,
Au seul nom de couvent, ma sœur, mon sang se glace;
Et si vous vous pouvez figurer tout l'effroi
Qui suit le désespoir de s'y voir malgré soi,
Vous avoûrez, ma sœur, en me voyant contraindre,
Que ma douleur est juste, & mon malheur à plaindre;
Et vous direz, après un pareil entretien,
Qu'il est peu de chagrins mieux fondés que le mien.

LÉONOR.

Votre esprit, qui ne croit de chagrins que les vôtres,
Ma sœur, je le vois bien, n'a point d'yeux pour les autres;
Mais enfin, cet époux que l'on vient de m'offrir,
Ma sœur, est un objet que je ne puis souffrir;
J'ai pour lui, dès l'instant qu'il m'a trouvée aimable,
Toute l'aversion dont mon cœur est capable;
Et si vous vous pouviez figurer, comme moi,
Le désespoir de prendre un époux malgré soi;
Ou bien, si, moins sensible à l'ordre qui vous gêne,
Vous songiez que demain, de l'objet de ma haine,
On prétend me contraindre à faire mon époux,
Vous verriez que je suis plus à plaindre que vous.

MARINE.

Çà, moralisez bien, & faites les idoles.
Vous la laissez aller sans dire deux paroles;
Vous vous laissez, en paix, condamner aux dépens;
Et le caquet vous vient, quand il n'en est plus temps.

LÉONOR.

Je suis.....

MARINE.

Vit-on jamais des sottises pareilles?
Vous avez une bouche, est-elle sans oreilles?
Suivez-la, parlez-lui, dites-lui vos raisons.

ANGÉLIQUE.

Nous ferons mieux, ma sœur; suivons ses pas, voyons;
Seroit-elle au jardin?

MARINE.

On peut bien s'en instruire;
Voici le jardinier Blaise.

SCÈNE V.

LÉONOR, ANGÉLIQUE, MARINE, BLAISE.

BLAISE.

HÉ bien?

MARINE.

Viens-nous dire
Où Madame peut être. Il nous le dira bien.

BLAISE.

Oui-dà, Madame, elle eſt... Pargué ! je n'en ſçais rien.

MARINE.

Peſte de l'animal ! voyez comme il regarde !

BLAISE.

Hé ! ſoubrette, m'as-tu baillé Madame en garde ?
Elle eſt dedans ſa peau.

MARINE.

Çà, voulez-vous partir ?
Détalez, & ſongez qu'elle pourroit ſortir.

LÉONOR.

Allons, voyons, ma ſœur, ſi nous pourrons ſurprendre
Un moment.

MARINE.

Je vous ſuis, car je veux tout entendre.

SCÈNE VI.

MARINE, BLAISE.

BLAISE.

HÉ, Marine ! viens-çà.

MARINE.

Que me veux-tu ?

BLAISE.

Dis-moi,
Badinerois-je point un tantin?

MARINE.

C'eſt pour toi.
Ma foi, pour badiner, on te garde des filles;
Voyez le bel oiſeau!

BLAISE.

Comme tu t'égoſilles!
Écoute un petit mot.

MARINE.

Veux-tu me laiſſer là?
Va tondre ton parterre.

BLAISE.

Eh, pargué!...

MARINE, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens.

SCÈNE VII.

BLAISE, ſeul.

A Ga!
C'eſt un ſoufflet, je penſe. Oh, oh! notre ſoubrette,
Qui, quand elle arrivit, paroiſſoit ſi doucette,
Commence à dégoiſer, depuis un jour ou deux,
A merveille, & jamais marle ne jaſit mieux.

SCÈNE VIII.

DOM JOBIN, dans une entrée; *BLAISE*.

BLAISE.

MOrgué! ſi Dom Jobin ſçavoit.....

D. JOBIN, *bas*.

Quoi donc! Je tremble.

BLAISE.

Ce qu'elle & Léonor, en deviſant enſemble,
Diſoient ſur ſon chapitre hier devers ce rondeau,
Et ce qui ſe paſſit deſſous notre berceau....

D. JOBIN, *bas*.

Ouf!

BLAISE.

Je me trompe fort, quoi qu'il ſente dans l'âme,
S'il ſe chargeoit jamais de la peau d'une femme;
Car cet homme, encor qu'il ne ſoit pas des plus fins,
Ne ſe marîra point, morgué! pour ſes voiſins.

D. JOBIN, *bas*.

Tout ceci pour mon front n'eſt point de bon augure;
Mais pour nous mieux inſtruire, écoutons.

BLAISE.

Sa figure,
Elle eſt groteſque, allons, j'en demeure d'accord.
On dit qu'il eſt brutal, on n'a pas tout le tort,
Et je tiens qu'il en a quelques grains dans le crâne;
De l'eſprit, il en a comme défunt notre âne;
C'eſt un original, mais enfin j'en fais cas;

Car il a ſoixante ans, & vingt-mille ducats;
On devroit l'acheter; la femme la plus chiche
Ne ſçauroit trop payer un mari vieux & riche;
Et je l'acheterois comme l'on fait un veau,
Qu'on garde, pour avoir ce qu'il a dans la peau.

D. JOBIN, *bas.*

Le maraud!

BLAISE.

.... Tétigué! ſi jamais tu t'aviſes,
Quand j'y ſerai préſent, d'en dire des ſottiſes,
Vois-tu! je lui dirai, morgué! de bout en bout.
Car.... Eſt-ce qu'il ne tient qu'à médire après tout?

D. JOBIN, *bas.*

La bonne âme! il eſt temps que cet embarras ceſſe;
Il faut, pour m'éclaircir, uſer d'un peu d'adreſſe.
Qu'eſt-ce? L'on t'a fâché, Blaiſe, je le vois bien.
Que t'a-t-on fait? Qu'as-tu?

BLAISE.

Moi, Monſieur? Je n'ai rien.

D. JOBIN.

Viens-çà. Quoi! tu pourrois me céler quelque choſe
A moi, de tes amis le plus acquis?

BLAISE.

Je n'ôſe.

D. JOBIN.

Je veux bien qu'avec moi tu vives ſans façon,
C'eſt me faire plaiſir: touche-là, Blaiſe; bon.
J'ai pris tant d'amitié pour toi, que je remarque....
Mais je t'en veux donner quelque petite marque,
Reçois ces deux ducats. Si c'eſt trop peu de deux,
Voilà ma bourſe, tiens.

BLAISE.

Oh!

D. JOBIN.

Non; prends, si tu veux;

BLAISE.

Oh!

D. JOBIN.

Tu m'obligeras.

BLAISE.

En ce cas le partage....

D. JOBIN.

Puisque tu ne veux pas en prendre davantage;
Fermons-la.

BLAISE.

Je disois....

D. JOBIN.

Que disois-tu de beau?
Trève de révérence, allons, mets ton chapeau.
La grimace, entre amis, Blaise, n'est pas de mise.

BLAISE, *à part.*

Il me plaît; car il a, morgué! de la franchise.

D. JOBIN.

Quel bruit faisois-tu là?

BLAISE.

Monsieur, touchant ce bruit;
C'est qu'hier, une heure ou deux avant qu'il fût minuit,
Je me couchis tout plat contre une palissade.

Marine, vers ce temps, vint à la promenade,
Avecque Léonor, la fille de chez nous,
Qui disoit qu'on la veut marier avec vous.
Marine lui faisoit de vous conte sur conte,
Mais des contes ; tenez, morgué ! j'en avois honte.
Léonor, là-dessus lui disoit qu'en effet
C'étoit.... Tenez, Monsieur, ce n'est point votre fait,
Prenez-la, laissez-la, vous êtes bon & sage ;
Mais, si vous vous chargez de sa peau, bon voyage.

D. JOBIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ce début ne vaut rien. Mais écoute, dis-moi,
Quelle preuve en as-tu ? Quelle raison ? Sur quoi
Fais-tu ce jugement ? Voyons ce qui t'oblige....

BLAISE.

C'est, Monsieur.... Ce n'est point là votre fait, vous dis-je.

D. JOBIN.

Encor, que fut-il dit là-bas vers ce rondeau ?
Dis ; que se passa-t-il hier dessous le berceau ?

BLAISE.

Vous le sçavez.

D. JOBIN.

On a pris soin de m'en instruire.

BLAISE.

Puisque vous le sçavez, je n'ai rien à vous dire.
On a, morgué ! raison, tout se sçait tôt ou tard.
Peste des babillards !

D. JOBIN.

Mais pour voir si sans fard
On m'a fait ce récit (car souvent on impose)

Je veux, sur ton rapport, m'éclaircir de la chose.
Hé bien?

BLAISE.

Elle disoit, Monsieur, en quatre mots,
Que vous étiez un moule à faire des magots,
Qu'elle est prête à gager que, de Madrid à Rome,
On ne sçauroit trouver encore un si sot homme;
Et qu'il n'est point de cuistre à l'université,
Qui ne fût, plus que vous, selon sa volonté;
Et qu'on verra beau jeu, s'il faut que l'on lui baille
Un singe pour mari.

D. JOBIN.

Peste de la canaille!
Faut-il que sous ses loix mon amour m'ait rangé.

BLAISE.

Tenez, j'étois, morgué! Monsieur, pis qu'enragé;
J'avois le cœur si gros d'une si sotte plainte,
Que je n'en pus dormir qu'après avoir bu pinte;
Car franchement, malgré tout ce qu'elle disoit,
Vous n'êtes point si sot comme elle vous faisoit.

D. JOBIN.

Fort bien. Viens-çà, réponds quand on te questionne.
Vint-il sous ce berceau quelqu'un?

BLAISE.

Nanni, personne,
Monsieur: on y dit bien, comme je vous ai dit,
Que vous étiez bourru, vilain, que votre habit,
Monsieur, étoit l'étui du plus sot personnage;
Mais, à la vérité, je dois ce témoignage,
Qu'il ne s'y passit rien que de bien. Les voici:
Tenez, si vous voulez les écouter d'ici,
Je m'assure, Monsieur, qu'on ne tardera guère
A vous en bailler.

D. JOBIN.

Oui, mettons-nous là-derrière;
Ayons la preuve en main, avant que d'éclater.

SCÈNE IX.

LÉONOR, ANGÉLIQUE, MARINE; D. JOBIN, & BLAISE, cachés.

MARINE.

HÉ bien! avois-je tort de vous persécuter?
L'ai-je dit que, pendant toutes nos doléances,
Madame sortiroit? Ah! que de nonchalance!
J'enrage.

ANGÉLIQUE.

A son retour nous pourrons lui parler;
Car je suis résolue à ne lui rien céler.
Toi, qui vois où m'expose une telle menace,
Avertis Dom Carlos de tout ce qui se passe,
Dis-lui....

LÉONOR.

Pour Dom Jobin, il n'a qu'à décompter:
Ma mère, sur ce point, aura beau s'emporter;
Oui, j'ai pris mon parti, sa figure est choquante,
Son humeur me déplaît, sa mine est dégoûtante,
Et je ne pense pas que sur un tel portrait....

MARINE.

Et vous avez raison; car, outre qu'il est laid,
Et dégoûtant depuis les pieds jusqu'à la tête,
Il a le corps doublé de l'âme d'une bête.

D. JOBIN, *caché.*

La gueuſe!

MARINE.

Et ſans avoir le goût trop délicat....

D. JOBIN, *caché.*

Montrons-nous.

MARINE.

Un magot.

D. JOBIN, *ſe montrant.*

Concluez, Avocat.

ANGÉLIQUE.

Marine!

MARINE.

Ah! ſauvons-nous.

D. JOBIN, *arrêtant Léonor.*

Enfin notre figure
N'eſt pas de votre goût, notre épouſe future;
Et la nature enfin ne m'a pas honoré
De mettre ſur ma tête un maſque à votre gré?

LÉONOR.

Puiſque vous m'écoutiez, cela vous doit ſuffire;
Vous m'avez épargné le ſoin de vous le dire;
Réglez ſur mon aveu des deſirs trop preſſans,
Ou craignez.... Vous ſçaurez le reſte avec le temps.

SCÈNE X.

D. JOBIN, BLAISE.

D. JOBIN.

CEs termes-là n'ont pas beſoin de commentaire;
C'eſt-à-dire, en deux mots, que mon cœur,
pour vous plaire,
Doit laiſſer le champ libre à quelque concurrent,
La Belle, où que mon front ſera votre garant.
Ah! j'enrage, & le ſang qui me monte au viſage....

BLAISE.

Hé bien?

D. JOBIN.

Je ne veux pas en ſçavoir davantage;
Laiſſe-moi.

BLAISE.

Serviteur.

SCÈNE XI.

DOM JOBIN, ſeul.

ELle ignore juſqu'où
Ce mépris.... Car enfin, je l'aime, & j'en ſuis fou.
Au péril de mon front conclurons-nous l'affaire?
C'eſt diablement riſquer. Tâchons de voir la mère,
Inſtruiſons-la de tout, & voyons quel moyen
Pourra mettre à couvert ſon honneur & le mien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. JOBIN, LAURENCE.

LAURENCE.

Ous l'avez entendu, cela se peut-il faire?
Que dites-vous? Ah, ciel!

D. JOBIN.

Çà, notre belle-mère,
Avez-vous sur des faits par moi-même avérés,
Suffisamment ouvert vos grands yeux effarés?
Répondez. Avez-vous rassemblé, dans ce geste,
Toutes les facultés de l'esprit qui vous reste?
Et la démangeaison de jaser, dites-moi,
Ne peut-elle finir l'extase où je vous voi?

LAURENCE.

Quoi! ma fille auroit dit ce que je viens d'apprendre?
Mon gendre, venez-çà, faites-moi bien entendre.
L'amour met bien souvent le bon-sens à l'envers.
Voyez, n'auriez-vous point entendu de travers;
Ou croyez-vous qu'au cas qu'elle ait ôsé le dire,
Ce fût tout de bon?

D. JOBIN.

Non; ce n'étoit que pour rire;

LAURENCE.

En ce cas....

D. JOBIN.

La pécore! on vous répéte encor
Que d'abord j'écoutois, & que, prenant l'essor
Pour me montrer, la Belle a pris soin de me dire:
Puisque vous m'écoutiez, cela vous doit suffire,
Réglez sur cet aveu des desirs trop pressans,
Ou craignez.... Vous sçaurez le reste avec le temps.
C'est d'un pareil discours, & d'une révérence
Qu'elle m'a régalé; sur cette confidence,
Si l'hymen nous joignoit, croiriez-vous tout de bon
Que tous vos petits-fils fussent de ma façon?
Je m'en rapporte à vous.

LAURENCE.

A moi? Si votre flamme....

D. JOBIN.

Oui, me répondez-vous, si je la prends à femme,
Que je ne verrai point d'un semblable lien
Des enfans à nous deux qui ne me seront rien?
Vous rêvez, & cherchez, dans votre vieux grimoire,
Le détour spécieux de quelque échappatoire.

LAURENCE.

Non. Je vois qu'elle a tort; mais dedans tout ceci,
Mon gendre, je vois bien de votre faute aussi.
Un chagrin inquiet, dont souvent on se moque,
Fait qu'on ne peut parler de rien qui ne vous choque;
Je vous vois mille fois près d'elle à la maison,
Ou jaloux sans sujet, ou bourru sans raison,
Lui vouloir inspirer votre brusque manière,
Gloser sur ses habits, ou lui rompre en visière;
Son sentiment, par vous, toujours contrarié;

Et faire le galant comme un vieux marié.
Mon gendre, voyez-vous! l'amour, dès qu'il commence,
Veut être assaisonné d'un peu de complaisance.
Ma fille est encor jeune, il faut la disposer,
Avec douceur, au joug qu'on lui veut imposer;
Lui faire de ces nœuds une agréable image;
Ne point l'effaroucher du nom de mariage;
Lui souffrir quelquefois, sans en être agité,
Ce qu'un devoir aisé permet de liberté;
Attendre, sans chagrin, que la raison & l'âge
L'attachent toute entière aux soins de son ménage.

D. JOBIN.

Et voir, en bon mari, sans troubler ses desirs,
Tout mon front bien chargé du fruit de ses plaisirs.
Voilà le résultat de la mercuriale.
Vous pouvez rengaîner votre vieille morale;
Ou même décompter, si c'est-là votre fin.
Je ne me pique point d'un flegme si benin.
Cet entretien moral, qui sied bien dans un livre,
Est fort bon à prêcher, & fort méchant à suivre;
Car à de tels avis tant de péril est joint,
Qu'on n'en fait son profit qu'en ne les suivant point.
Ne prétendez-vous point que, de votre ordonnance,
En amoureux transi, je lui conte ma chance;
Que mes tendres discours lui servent, chaque jour,
D'amiables leçons & d'intrigues d'amour?
Faut-il, rendant mes soins à vos avis conformes,
Ne prétendre à son cœur qu'assiégé dans les formes;
La faire aux entretiens de ces doctes muguets,
Que trop d'oisiveté fait devenir coquets;
L'instruire, en mari fier de sa galanterie,
De l'usage & des loix de la coquetterie,
Afin que des galans, fringans & pleins d'amour,
Les fassent pratiquer contre nous quelque jour,

Et qu'ils puissent trouver, au bout de leur poursuite,
Par les soins du mari, la femme toute instruite?
En un mot (car je sens que tout le sang me bout)
Ces manières d'agir ne sont pas de mon goût.
Je sçais bien, l'hymen fait, ce que je me propose,
Laissons-là ce chapitre, & parlons d'autre chose.

LAURENCE.

Hé bien! quand vous serez devenu son époux,
Vous ferez observer vos volontés chez vous;
Mais du moins, vers l'hymen lorsque la pente est forte,
Un homme un peu sensé s'habille d'autre sorte:
On tâche de cacher, sous ses ajustemens,
Ce qu'a de dégoûtant l'aspect des vieilles gens.
On ne fait point parade, aux yeux d'une maitresse,
Des défauts que le temps attache à la vieillesse.
Cependant vous semblez en faire vanité,
Des modes du vieux temps on vous voit entêté,
N'en voulant point démordre, & parlant de votre âge,
Comme si vous pensiez en paroître plus sage.
Tous les jours.....

D. JOBIN.

Dites-moi, sans courroux & sans bruit,
Est-ce moi qu'elle épouse, ou si c'est mon habit?
Je suis des vieux galans la méthode ordinaire,
De peur de m'attirer quelque méchante affaire.
Vouloir paroître jeune ici, ne l'étant pas,
Seroit, selon mon sens, faire un très-mauvais pas;
Car enfin, par mes soins votre fille abusée,
Croyant d'un jeune époux être galantisée,
Pourroit peut-être un jour, encor qu'il fût trop tard,
Se plaindre de n'avoir épousé qu'un vieillard;
Et peut-être, à mon tour, j'aurois sujet de craindre
Qu'ayant de son côté pris soin de se contraindre,
Jusqu'au jour qu'on prendroit pour un pareil lien,

En croyant épouser une femme de bien,
Auſſi-riche que jeune, auſſi ſage que belle,
Je n'euſſe le chagrin d'être trompé comme elle;
Et qu'on n'eût le plaiſir, après de ſi beaux nœuds,
De nous voir enrager d'être trompés tous deux.
Voyez-vous! mon amour, dont je vois qu'on s'étonne,
De peur d'être trompé, ne veut tromper perſonne.
Vive la bonne foi! Je laiſſe à mon cadet,
Qui tâche d'attrapper quelqu'un par ſon caquet,
Le ſoin de conſacrer tout le bien qui lui reſte
Au deſir de ſe voir bien bouffant & bien leſte.
Quoiqu'il paſſe à la cour la moitié de ſon temps,
De plumes, de chapeaux, d'habits tous différens,
De ſatras de rubans, de perruques friſées,
Il a dans mon logis deux chambres tapiſſées,
Il en eſt fort content; cela lui ſied fort bien,
Chacun l'en applaudit, il ne m'en coûte rien.
Paſſons; mais laiſſons-là votre philoſophie,
Et venez une fois au fait en votre vie.
Ce que je vous ai dit ne ſe peut conteſter.
Sçavez-vous quel remède il y faut apporter?
Croyez-vous aiſément réſoudre votre fille
A vouloir augmenter avec moi la famille?
Et penſez-vous qu'enfin votre caducité
Vous ait laiſſé ſur elle aſſez d'autorité?

LAURENCE.

Le plaiſant doute! allez, ſans être trop crédule,
Vous pouvez vous guérir d'un ſemblable ſcrupule;
Je m'en vais la trouver, & prétends bien-tôt voir
Sa langue & ſon reſpect aux termes du devoir.
Ne vous alarmez point, je vais lui faire entendre....

D. JOBIN.

Vous me promettez donc, pour ne vous point méprendre,

Que, malgré le discours qu'elle m'a sçu tenir,
Au point où je la veux vous la ferez venir?

LAURENCE.

Quoi donc?

D. JOBIN.

Que vous vaincrez toute sa résistance?

LAURENCE.

Oui.

D. JOBIN.

Qu'elle en conviendra tantôt en ma présence?

LAURENCE.

Hé! oui.

D. JOBIN.

Que c'est un point qui dépendra de vous?

LAURENCE.

Assurément.

D. JOBIN.

Qu'enfin je serai son époux;
Et que demain rendra la chose manifeste?

LAURENCE.

Sans doute.

D. JOBIN.

Touchez-là, je vous réponds du reste.
Je vous laisse en repos. Voyez-la cependant.
Je vais faire ici près un tour en attendant.

LAURENCE.

Soit.

SCÈNE II.

LAURENCE, seule.

LE plaisant galant ! ma fille, à le bien prendre,
N'a pas tout-à-fait tort de rebuter ce gendre,
Ni de combattre un peu le choix que j'en ai fait;
Car, tout examiné, ce n'est point trop son fait.
Cette réflexion quelquefois m'embarrasse,
Et pour moi, franchement, si j'étois en sa place,
J'aurois bien de la peine à m'en accommoder.
Cependant j'ai promis, je la veux voir céder:
Il est riche; & le bien qu'il met en ma famille
M'oblige.... Mais sçachons ce qu'en pense ma fille.
Blaise !

SCÈNE III.

LAURENCE, *BLAISE*.

BLAISE.

PLaît-il ?

LAURENCE.

Voyez où ma fille sera.

BLAISE.

Elle étoit tout-à-l'heure.... Ah! tenez, la voilà.

SCÈNE IV.

LAURENCE, LÉONOR, BLAISE.

LAURENCE.

Approchez-vous.

LÉONOR, *à part.*

Ma mère a quelque chose en tête.

LAURENCE.

Et vous, Blaise, allez voir si le dîner s'apprête.

SCÈNE V.

LAURENCE, LÉONOR.

LAURENCE.

Enfin, la Belle, enfin, sur le choix d'un époux
Mes volontés ne sont que des chansons pour vous;
Et votre esprit, rempli des sottises modernes,
Ne prend tous mes discours que pour des balivernes.
Si je vous destinois quelque jeune étourneau,
Bien bruyant, qui fît bien l'esprit-fort & le beau;
Que l'Amour eût exprès reçu de la Nature,
Pour en faire un galant de sa manufacture,
Ou quelque aventurier entêté du grand jeu,
Qui fît à nos dépens bonne chère & grand feu;

Le cœur vous sauteroit, & votre impatience
Paroîtroit à travers de votre obéissance ;
Et lorsque je vous donne un mari bien timbré,
C'est un défaut pour lui qu'être trop à mon gré.
Vous dites qu'il n aura, Madame la fripponne,
Qu'aux périls de son front la main que je lui donne ?

LÉONOR.

Moi, j'ai dit....?

LAURENCE.

Taisez-vous. Comme ce choix me plaît,
Vous l'aurez pour époux dès demain tel qu'il est.
Nous verrons si pour lui mon suffrage inutile....

LÉONOR.

Si....

LAURENCE.

Merci Dieu ! gardez de m'échauffer la bile.

LÉONOR.

Non ; dussé-je être en bute à tout votre courroux,
Je ne puis me résoudre à prendre un tel époux.
Ma mère, mon respect ni mon obéissance
N'ont pu jusqu'à présent vaincre ma répugnance.

LAURENCE.

L'amour, qui bien souvent n'aime pas le grand bruit,
S'il ne vient pas de jour pourra venir de nuit ;
Le temps amène tout.

LÉONOR.

Croire qu'un jour je l'aime,
C'est chercher des raisons pour me tromper moi-même.
Non ; cela ne se peut, je le hais à tel point
Que,.., je risquerois tout pour ne l'épouser point.

Ma mère, pardonnez l'ennui que je vous cause.
Comme on aime souvent sans en sçavoir la cause,
De même, par l'effort d'une secrette loi,
On hait assez souvent sans sçavoir bien pourquoi.
Le cœur de ses transports est d'autant moins le maître,
Que les ordres du ciel avec nous les font naître.
Non; si pour cet époux mon cœur pouvoit trahir
Le mouvement secret qui me le fait haïr,
Enfin, si quelque effort, qui paroît impossible,
Pouvoit en sa faveur rendre mon cœur sensible,
Vaincre l'aversion que je ne puis dompter,
Fût-ce au prix de mon sang qu'il fallût l'acheter,
Pour ne point attirer sur moi votre colère,
Je le sacrifierois au desir de vous plaire;
Mais....

LAURENCE.

Avec vos beaux mots vous pensez m'éblouir.
Vous sçavez raisonner; moi, me faire obéir.
Tout est prêt pour l'hymen, j'ai donné ma parole;
Et.... Nous verrons tantôt si vous ferez l'idole.

LÉONOR.

Ah! si l'aversion que je combats en vain,
Si ce qu'a de choquant l'époux qui veut ma main,
Pour vaincre vos rigueurs, ont de trop foibles armes,
Laissez-vous émouvoir, ma mère, par mes larmes.
N'ai-je reçu le jour que vous m'avez donné,
Que pour en voir le cours par vous-même borné;
Car si dans ce moment mes pleurs ne vous fléchissent...

LAURENCE, *à part.*

Cette fille est mon foible; & ses pleurs m'attendrissent,
(*Haut.*)
Elle me fend le cœur. Je vois bien ce que c'est:
Vous avez quelque époux en tête qui vous plaît,
Je gage; & vous aurez, sans m'avoir consultée,

Choisi pour votre époux quelque tête éventée;
Voilà ce qui vous tient, causeuse, & je prevoi....

LÉONOR.

Non, ma mère; mon cœur est encor tout à moi,
Et, pour vous en donner une entière assurance,
Hors cet époux, pour qui j'ai tant de répugnance,
Je suis prête à l'instant, ne suivant que vos loix,
A prendre le premier dont vous ferez le choix;
Quel qu'il soit, j'obéis; &, si je l'exécute,
Est-ce avoir fait sans vous le choix que l'on m'impute?
Que la pitié vous touche, ou des pleurs dont le cours
Ne pourront, avec lui, finir qu'avec mes jours.

LAURENCE.

Il faut soumettre donc mon sentiment au vôtre;
Soit. Je vous prends au mot, vous en aurez un autre;
Vous le verrez demain; si, vous le présentant,
Je vous vois sur ce choix marchander un instant;
Si, son compliment fait, je ne vous vois pas prête
A marcher où se doit commencer cette fête,
Jour de Dieu! vous verrez....

LÉONOR.

Calmez ce grand courroux;
Mon cœur, dès à présent, l'accepte pour époux;
Contente d'échapper à celui dont la mine....

LAURENCE.

Soit. Vous sçaurez tantôt à qui je vous destine.

LÉONOR.

Dans la joie où mon cœur se sent abandonner....

LAURENCE.

Détalez là-dessus, j'ai quelque ordre à donner.

SCÈNE VI.

LAURENCE, seule.

PUisque rien ne sçauroit vaincre sa répugnance;
Le sang, en sa faveur, veut un peu d'indulgence.
Mais je prétends enfin voir finir tout cela.
Déja, plus d'une fois, Dom Raymon d'Avila,
Qui brûle d'allier son sang à ma famille,
Pour son fils Dom Fernand m'a demandé ma fille;
Il m'en a même écrit encor depuis dix jours;
Par-là, de tout ceci, je puis rompre le cours.
Je vais mander ce fils, & veux presser l'affaire.
Dom Jobin, ignorant jusques-là ce mystère,
Et n'en apprenant rien qu'après coup, verra bien
Que le bruit qu'il feroit ne serviroit de rien.
Blaise! L'effet suivra ce que je me propose.

SCÈNE VII.

LAURENCE, BLAISE.

BLAISE.

QUoi?

LAURENCE.

Viens prendre un billet pour porter à Pédrose.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

DOM CARLOS, ANGÉLIQUE, MARINE.

MARINE.

ELle prend le chemin de son appartement:
Mais vous serez surpris, vous dis-je, assurément;
Adieu. Séparez-vous. Hé quoi! depuis une heure,
N'avez-vous pas...?

D. CARLOS.

Marine, hé! veux-tu que je meure?
Laisse-moi, par pitié, sur l'espoir d'être aimé,
Rassurer un moment son amour alarmé.

MARINE.

Ah, mon Dieu! détalez. Une heure doit suffire;
Quand on est tête-à-tête, à tout ce qu'il faut dire.
Vous ne vous verrez plus, si quelqu'un en ce lieu.....

D. CARLOS.

Hé bien! je pars; au moins que je lui dise adieu.

MARINE.

Dépêchez donc.

D. CARLOS.

Madame, il faut que je vous quitte;
Mais suivrez-vous la loi que l'on vous a prescrite,
Et lorsque l'on vous offre un cloître pour époux,
A quoi, Madame, à quoi vous déterminez-vous?

ANGÉLIQUE.

A contraindre mon cœur, ſi ma mère s'obſtine.
A quoi prétendez-vous que je me détermine ?
Ma tante, qui nous plaint, & nous aime tous deux,
Peut de quelque ſecours favoriſer nos feux ;
Son dépit, ſur ce choix, à tout moment éclate,
Et c'eſt le ſeul eſpoir dont la douceur me flatte ;
Tâchez de lui parler, allez, je vous promets
De dire....

MARINE.

Hé quoi ! ceci ne finira jamais !
Vous pourrez là-dehors jaſer tout à votre aiſe.

D. CARLOS.

Mais....

MARINE.

Ne l'ai-je pas dit ? Voici quelqu'un. C'eſt Blaiſe ;
Sortirez-vous ?

D. CARLOS.

Adieu.

MARINE.

Retirons-nous.

SCÈNE IX.

BLAISE, seul.

ALlons.
J'ai mon billet; il faut détaler: détalons,
Et prenons sans façon le chemin de Pédrose.

SCÈNE X.

DOM JOBIN, BLAISE.

D. JOBIN.

Sçachons.....

BLAISE, *l'appercevant.*

Ah!

D. JOBIN.

Que fait-on au logis?

BLAISE.

Pas grand'chose;
Monsieur, vous allez voir; si je n'étois pressé....

D. JOBIN.

Mais depuis mon départ ne s'est-il rien passé?

BLAISE.

Non, que je sçache.

D. JOBIN.

Non ? Léonor & sa mère
N'ont point eu d'entretien secret sur quelque affaire ?

BLAISE.

Si fait, il m'en souvient, & personne, je croi,
Ne vous en dira mieux des nouvelles que moi.
Tenez, j'étois présent, quand elles se parlirent.

D. JOBIN.

Tu me diras donc bien tout ce qu'elles se dirent,
Et si pour moi la Belle a bien fait son devoir ?

BLAISE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je n'en puis rien sçavoir ;
Car la mère d'abord, pour donner ordre aux fausses,
Me dit de décamper, & je tiris mes chausses.

D. JOBIN.

Tu n'entendis donc rien ?

BLAISE.

Rien du tout. Le moyen ?

D. JOBIN.

Mais écoute, dis-moi, depuis cet entretien,
As-tu vu Léonor ?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

D. JOBIN.

Et sa mère ?

BLAISE.

Oui.

D. JOBIN.

N'étoient-elles point chagrines?

BLAISE.

Au contraire;
Bien gaillardes, Monsieur.

D. JOBIN.

Toutes deux?

BLAISE.

Toutes deux.

D. JOBIN.

Mon affaire va bien, tout succède à mes vœux,
Et je me puis enfin dire heureux à bon titre.
Ce qu'elle lui disoit étoit sur mon chapitre.
C'étoit pour l'obliger à ne s'opposer plus
A l'hymen dont tantôt nous sommes convenus,
Que la mère a pris soin d'entretenir la Belle.
Nous épousons demain, j'en ai parole d'elle.

BLAISE.

Tout de bon?

D. JOBIN.

Tout de bon; & je me suis servi
De cet expédient.

BLAISE.

J'en suis, morgué! ravi;
Aussi-bien Léonor me semble bien alerte,
Elle a les yeux frippons, & la tête un peu verte,
Et pour la gouverner, voyez-vous!... en un mot,
Il lui faut un mari qui ne soit point trop sot,

Qui ſçache, bride en main, mener toujours la Dame;
Et vous êtes ſon fait; car, voyez-vous! la femme
Eſt comme un ſauvageon qui croît de plus en plus,
A moins que de greffer un bon arbre deſſus.
J'aime mieux un bon chou que tout le bois qu'il pouſſe.

D. JOBIN.

Que j'aurai de plaiſir à la voir demain douce!
Que de joie à me voir ſon époux fortuné,
A voir ſon petit nez dans mes bras bouchonné,
Sa pudeur aux abois à ma tendreſſe en proie!
Ah! je ne me ſens pas de plaiſir & de joie;
Car, ſi l'effet répond à ce que j'en attends,
J'eſpère lui donner quelques nuits de bon temps.
Les diſcours, dont tantôt elle a bravé ma flamme,
N'ont rien fait qu'augmenter l'amour que j'ai dans l'âme.
Lorſque quelques refus traverſent les plaiſirs,
Les obſtacles ne font qu'augmenter les deſirs.
Vois-tu! quelque fierté qui leur ſerve d'eſcorte,
Plus ils ſont grands, & plus la paſſion eſt forte.
Quelque froid qu'on oppoſe aux ardeurs d'un amant,
Son amour en devient plus grand.

BLAISE.

Aſſurément;
Et moi-même j'ai fait cette épreuve au village.
L'amour reſſemble au poil qui nous vient au viſage,
Plus on le raſe, & plus il croît.

D. JOBIN.

Il a raiſon.

BLAISE.

Mais, Monſieur, en baillant dans la comparaiſon,

Le temps passe toujours, & je ne songe guère
Au chemin que l'on vient de me donner à faire;
Car je vais à Pédrose. Adieu.

D. JOBIN.

Que faire là?

BLAISE.

Je m'en vais y chercher Dom Raymon d'Avila,
Lui porter ce billet.

D. JOBIN.

Ce billet? Qui t'envoie?

BLAISE.

La vieille.

D. JOBIN.

A Dom Raymon? Que faut-il que j'en croie?
Il avoit pour son fils demandé Léonor,
Et vouloit.... A cela songeroit-il encor?
En crainte, dans mon cœur, tous mes desirs se changent,
Il me bat & je sens que les mains me démangent;
Ouvrons-le. Voilà bien des façons; l'embarras....

BLAISE.

Ne l'ouvrez pas.

D. JOBIN.

Tais-toi.

BLAISE.

Morgué! ne l'ouvrez pas,
Vous dis-je.

D. JOBIN.

J'aurai soin, avant qu'il le reçoive,
De le recacheter sans qu'on s'en apperçoive.

BLAISE.

Vous allez tout gâter.

D. JOBIN, *ayant lu.*

Ah!

BLAISE.

Qu'a-t-il?

D. JOBIN.

Maître sot!
Pour me trahir aussi vous êtes du complot;
Vous portez des billets, & souffrez qu'on s'entende!

BLAISE.

Il faut bien les porter, puisqu'on me le commande.

D. JOBIN.

Quoi! pousser jusqu'au bout l'insolence à mon nez!

BLAISE.

Il est, pargué! plaisant.

D. JOBIN.

Oh, oh! vous raisonnez.
Mille coups de bâton en feront la vengeance.

BLAISE.

Ah!

D. JOBIN.

Vous serez rossé.

BLAISE.

Monsieur.

D. JOBIN.

A toute outrance;
Infâme!

BLAISE, *se jettant à genoux.*

Ah, ah! Monsieur.

D. JOBIN.

Je ne sçais qui me tient
Que....

BLAISE.

Mais je ne sçais pas, Monsieur, ce qu'il contient.

D. JOBIN.

Traître! vous pensez donc me berner de la sorte?

BLAISE.

Ah!

D. JOBIN.

Vous n'en sçavez rien?

BLAISE.

Non; le diable m'emporte;
Vous me faites jurer.

D. JOBIN, *jettant son bâton.*

Que ne l'as-tu donc dit?

BLAISE.

Que diable a-t-on donc mis dans ce peste d'écrit,
Pour me battre? Voyons ce qu'on a voulu dire.
Bon! je ne songeois plus que je ne sçais pas lire.
Lisez donc, s'il vous plaît.

D. JOBIN.

Voici la trahison.

(IL LIT.)

QUoique ma fille Léonor, ni moi, n'ayons jamais vû Dom Fernand, votre fils, pour qui vous la demandez en mariage, nous ne laissons pas d'en être fort con-

tentes l'une & l'autre, sur le récit que vous en faites, & nous sommes prêtes d'en faire, moi mon gendre, & Léonor son mari, pourvu qu'il se rende cette nuit, ou demain du matin, au plus tard, à Salamanque, où j'ai tout préparé pour leurs noces que je prétends faire à son arrivée pour des raisons pressantes que vous sçaurez.

BLAISE.

Ce tour est fort vilain, & vous avez raison,
Hors les coups de bâton.

D. JOBIN.

Quand mon amour m'occupe
On me berne, on me joue, & j'en serai la dupe!
Ah, canaille! j'en suis tellement enragé,
Que si... L'affront est grand, mais j'en mourrai vengé.
Oui, j'imagine un tour le plus diffamatoire,
L'affront le plus sanglant, la pièce la plus noire,
Dont on puisse punir un procédé si bas.
C'en est fait, & j'y vais travailler de ce pas.
Mais, Blaise, j'ai besoin de toi pour ma vengeance;
Cent ducats bien comptés seront ta récompense,
Si tu n'as point de part au soin de me trahir;
Cent ducats.

BLAISE.

Cent ducats? Je suis prêt d'obéir,
Vous n'avez qu'à parler. Que faut-il dire ou faire?

D. JOBIN.

Il faut.... Pour m'expliquer, je suis trop en colère.
Je crève. Entrons chez moi, nous nous reposerons,
Je t'instruirai de tout, & puis nous agirons.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM SANCHE, MENDOCE, vétus d'habits de payſan.

MENDOCE.

NOus voilà bien bâtis, volés, ſans équipage.

D. SANCHE.

Je ſuis né malheureux, que veux-tu? J'en enrage.
Le ſort, en ma faveur, ne peut être adouci.
Que diable eût deviné que, de Burgos ici,
Douze voleurs maſqués euſſent pris ma valiſe,
Et nous euſſent laiſſé dans un bois en chemiſe,
Sans chevaux!

MENDOCE.

Sans un ſou, c'eſt bien pis qu'être à pié.
Sans ce fermier, à qui notre ſort fit pitié,
Qui nous a fait préſent de ce bel équipage,
Nous euſſions mal paſſé le reſte du voyage.
Quand je vis ces Meſſieurs d'abord nous entourer,
Arrêter nos chevaux, & puis s'en emparer,
Oter en un inſtant nos ducats de leur centre,
Et nous déshabiller le fuſil dans le ventre;
Il me prit un friſſon; &, pour ne mentir point,

Franchement je tremblois, Monsieur, dans mon pourpoint;
Et j'appréhendois fort qu'en cette conjoncture,
Quelque coup de fusil n'en perçât la doublure.

D. SANCHE.

Le sort me persécute, & ses plus rudes coups....

MENDOCE.

De tout ceci, Monsieur, ne vous prenez qu'à vous.

D. SANCHE.

A moi, maraud! A moi? Quels contes viens-tu faire?

MENDOCE.

A qui donc, s'il vous plaît? Vous êtes fils d'un père
Noble, riche, & cadet d'un certain frère aîné
Brutal comme un cheval, mais enfin fortuné,
En ce que votre père en a fait son idole.
Vous connoissez ce frère, & sur une parole,
Vous vous êtes battus & vous l'avez blessé.
Excusez si je dis qu'un homme bien sensé
Eût sagement prévu qu'une pareille affaire,
Monsieur, vous banniroit de la maison d'un père,
Qui, n'aimant que ce fils....

D. SANCHE.

Mille fois insulté
Par les emportemens de sa brutalité,
J'ai combattu l'ardeur de mes sens en tumulte;
Mais je n'ai pu souffrir cette dernière insulte.
Je sçais qu'il est mon frère, & cependant ce nom....

MENDOCE.

Mais vous deviez songer, Monsieur, que le patron
Ne voudroit plus vous voir.

D. SANCHE.

Il eſt vrai que ma mère
A vainement tâché d'appaiſer ſa colère ;
Mais quoi ! ce qu'en ſecret, en partant de chez nous,
Elle m'avoit donné d'argent & de bijoux,
Eût pu, loin de Burgos, adoucir cette abſence,
Sans ce dernier malheur....

MENDOCE.

J'enrage, quand j'y penſe.
Mais que venir chercher dans Salamanque auſſi ?
Prétendiez-vous revoir votre régent ici ?
Vous fûtes écolier long-temps dans cette ville ;
Pourquoi ne pas reſter à Madrid, à Séville ?
Nous euſſions échappé....

D. SANCHE.

Je veux t'ouvrir mon cœur ;
Mendoce. L'amour ſeul a cauſé mon malheur.
Pour ne te plus cacher un projet qui t'étonne,
J'eſpérois y revoir une aimable perſonne,
Jeune, avec tant d'appas, & ſi propre à charmer ;
Qu'il n'étoit pas aiſé de la voir ſans l'aimer.
Mon cœur ſi chérement en a gardé l'image ;
Voilà ſur quel eſpoir j'entreprends ce voyage :
Flatté de voir l'ennui qui m'accable en ce jour,
Adouci, dans ces lieux, par les ſoins de l'amour.

MENDOCE.

Bon. Son nom ?

D. SANCHE.

Léonor.

MENDOCE.

La Belle ſçait qu'on l'aime ;
Et pourra nous prêter,..?

D. SANCHE.

Non ; je n'en ſuis pas même
Connu.

MENDOCE.

Tant-pis.

D. SANCHE.

Étant écolier dans ces lieux,
Mon amour n'occupoit que mon cœur & mes yeux ;
Cet état n'eſt pas propre à toucher une Belle ;
Je crus....

MENDOCE.

Il faut, Monſieur, vous montrer devant elle ;
En l'état où je vois qu'on vous peut prélenter,
Vous ne ſçauriez jamais manquer de la tenter ;
Et de votre grand air vous ferez des merveilles.

D. SANCHE.

Faquin !

MENDOCE.

(*A part.*)

Il ne faut pas échauffer ſes oreilles.

(*Haut.*)

Mais que voulez-vous faire ?

D. SANCHE.

En l'état où je ſuis,
Je n'ôſerois paroître, il courroit de ſots bruits,
Si j'étois reconnu ſous cet habit. Écoute.
Dom Pédre eſt des amis de mon père.

MENDOCE.

Sans doute ;

D. SANCHE.

Tu ſçais bien qu'il demeure....

MENDOCE.

Oui.

D. SANCHE.

Cours à ſon logis,
Tu pourras l'y trouver, ou Dom Carlos ſon fils.
Il eſt de mes amis, c'eſt pour moi même choſe.
Dis-leur l'état fâcheux où mon malheur m'expoſe,
Qu'en l'état où je ſuis, la peur d'être connu,
Vers ces lieux écartés enfin m'a retenu;
Et les prie, en entrant, qu'on m'envoye un carroſſe
Pour me rendre chez eux.

MENDOCE.

Fort bien. J'y cours.

D. SANCHE.

Mendoce;
Je vais, en t'attendant, pour paſſer mon chagrin,
Me promener le long des murs de ce jardin,
Tu m'y retrouveras; dépêche.

SCÈNE II.

DOM SANCHE, ſeul.

Il faut l'attendre;
S'il le trouve, il pourra bien-tôt ici ſe rendre.
Je ſuis ſûr que Carlos.... Éloignons-nous un peu,
Quelqu'un vient, on pourroit me connoître en ce lieu,

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, MARINE.

MARINE.

Où voulez-vous aller? Quelle eſt votre entrepriſe?

ANGÉLIQUE.

Je ne puis revenir du trouble où l'on m'a miſe;
Tu le ſçauras, ſuis-moi.

MARINE.

Mais vous ne ſongez pas
Qu'on peut me demander, & que, ſuivant vos pas,
Votre mère, toujours deſſus la défiance,
Pourra plus aiſément remarquer votre abſence.
Ce contre-temps pourra traverſer vos deſſeins.

ANGÉLIQUE.

Ce malheur eſt moins grand que celui que je crains.
Viens, te dis-je.

MARINE.

Ma foi, je ne ſuis qu'une bête,
Madame, ou c'eſt l'amour que vous avez en tête.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai; mais je veux ſonger à mon repos,
Et je prétends aller....

MARINE.

Chez qui? chez Dom Carlos?

N'eſt-il pas vrai ? Parlez, je ſuis votre ſervante ;
Que diroit-on de vous ?

ANGÉLIQUE.

Non ; je veux voir ma tante :
C'eſt chez elle où je veux qu'à l'inſtant avec moi....

MARINE.

Si ce n'eſt que cela.... Mais tenez, je la voi.
Dom Carlos l'accompagne, & ſi votre tendreſſe....

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, ELVIRE, DOM CARLOS, MARINE.

D. CARLOS.

MAdame, d'où vous vient tant de trouble ?

ELVIRE.

Ma nièce,
Qu'avez-vous ? Et ſur quoi ?...

ANGÉLIQUE.

Le plus grand des ennuis ;
Ma tante, cauſe en moi le déſordre où je ſuis.
La rigueur de ma mère, obſtinée à me nuire,
Vouloit dans un couvent à l'inſtant me conduire,
Et mes larmes, joignant la prière à leur cours,
Ne m'ont, pour la fléchir, prêté qu'un vain ſecours.

ELVIRE.

A quoi s'eſt terminée enfin cette querelle ?

ANGÉLIQUE.

Tout ce que par mes pleurs j'ai pu gagner sur elle ;
C'est qu'on me permettroit, pour dernière faveur,
Que je fusse présente à l'hymen de ma sœur ;
Encor, pour l'obtenir, a-t-il fallu promettre
Que, dès le lendemain, je sçaurois me soumettre
A tout ce que son cœur exigeroit de moi,
Et que, sans murmurer, j'en recevrois la loi.

ELVIRE.

Et cet hymen se fait ?

ANGÉLIQUE.

Dès demain, que je pense.
Vos bontés ont toujours flatté mon espérance.
Et si même pitié peut vous toucher toujours,
Sauvez-moi du péril qui menace mes jours.

D. CARLOS.

Ah ! Madame, parlez, un mot de votre bouche....

ELVIRE.

Je veux bien lui parler, votre douleur me touche.
Ce n'est pas, entre nous, que son entêtement
Me flatte de l'espoir de la vaincre aisément ;
Son esprit, qu'à guérir vainement on s'efforce,
Avecque la raison est toujours en divorce ;
Sa bile, qui s'émeut à tout ce que je dis,
La rend peu disposée à prendre mes avis :
Cependant, pour nous voir en droit de nous en plaindre,
Je veux bien m'exposer à ce que j'en dois craindre.

D. CARLOS.

Ainsi, Madame, ainsi nous n'en obtiendrons rien.

ELVIRE.

Si ſon aveu vous manque, aſſurez-vous du mien;
Il peut être, au beſoin, compté pour quelque choſe,
Si toujours obſtinée à ce qu'elle propoſe,
Je n'ai pas le bonheur de m'en faire écouter,
Je ſçais bien quel remède il y faut apporter.

D. CARLOS.

Pourquoi le différer, Madame, ſi ſans elle....

ELVIRE.

Non; pour favoriſer votre ardeur mutuelle,
Sans qu'on puiſſe blâmer le deſſein que je fais,
Il ne s'en faut ſervir qu'à l'extrêmité.

D. CARLOS.

Mais....

ELVIRE.

J'apperçois Dom Jobin. Allez chez moi m'attendre,
Je vais l'entretenir, & j'irai vous apprendre
Si mes diſcours auront été bien écoutés.

D. CARLOS.

J'y vais, & je n'ai plus d'eſpoir qu'en vos bontés.

SCÈNE V.

DOM JOBIN, BLAISE.

BLAISE.

Dites-vous tout cela tout de bon?

D. JOBIN.

Oui, sans doute.
Je prétends me venger d'elles, quoi qu'il m'en coûte,
Et j'y veux travailler dès-à-présent.

BLAISE.

Comment?
Vous leur joûriez ce tour?

D. JOBIN.

Oui, très-assurément.

BLAISE.

Vous voulez donc..... là..... que..... Faites-moi bien comprendre
Comme vous l'entendez.

D. JOBIN.

T'ai-je pas fait entendre
Que la mère me vend, que la fille me hait?

BLAISE.

Oui.

D. JOBIN.

Je veux me venger de l'affront qu'on me fait;

Lui causer un chagrin à mon dépit semblable,
Et lui faire épouser un gueux, un misérable,
Que je veux tout exprès prendre sur le pavé;
L'habiller en Marquis, quand je l'aurai trouvé,
Et le faire aussi-tôt introduire chez elle,
Sous le nom de Fernand. Nous verrons si la Belle....

BLAISE.

Peste que je rirons! Le tour est, morgué! bon.
Et qui l'introduira chez elle sous ce nom?

D. JOBIN.

Toi.

BLAISE.

Moi?

D. JOBIN.

Toi. Tu feindras que tu viens de Pédrose;
Et que.... De la façon que je t'ai dit la chose.

BLAISE.

Mais, Monsieur, s'il vous plaît....

D. JOBIN.

Quoi?

BLAISE.

Si ce tour se fait;
Cela ne sent-il point la corde, ou le gibet?

D. JOBIN.

Bon!

BLAISE.

N'allez pas au moins, en vous rendant service,
Me faire quelque affaire avecque la justice;
N'amenant point Carlos, on verra bien....

D. JOBIN.

Sur quoi?
Elles ne l'ont point vu, leur billet en fait foi.

BLAISE.

Comme un de mes parens, pour une bagatelle,
Rendit son âme en l'air à côté d'une échelle,
Je crains....

D. JOBIN.

Va, va, ce sont des femmes sans appui,
Et tous les juges sont mes parens aujourd'hui,
Je les préviendrai tous de la bonne manière;
Et je prétends enfin si bien mener l'affaire,
Si bien conduire tout, que, quand on le sçaura,
Bien loin de m'en blâmer, tout le monde en rira.
Notre gueux introduit dedans leur domicile,
Ma table, & ma maison deviendront ton asyle;
Tu pourras y gagner, dès que tu t'y rendras,
Des gages suffisans, outre les cent ducats
Que je te donnerai. Tu vois si je t'expose.

BLAISE.

Ma foi, de la façon que vous contez la chose,
J'y vois peu de danger.

D. JOBIN.

Reste à chercher un gueux,
Qui ne soit ni manchot, ni borgne, ni boiteux;
Puis de notre projet nous l'instruirons ensemble.

SCÈNE VI.

D. JOBIN, D. SANCHE, BLAISE.

D. SANCHE.

IL m'ennuie, & Mendoce eſt long-temps, ce me ſemble.
Je vois quelqu'un, paſſons.

BLAISE.

Tenez, Monſieur, tenez:
Là, n'en eſt-ce pas un?

D. JOBIN.

Il faut le voir au nez.

BLAISE.

Hem! Taie ici.

D. JOBIN.

L'ami.

D. SANCHE.

Quoi? Que voulez-vous faire?

D. JOBIN.

Blaiſe, je crois, parbleu! que voici nôtre affaire.

D. SANCHE, *à part.*

Que veut dire ceci? Feignons, pour le ſçavoir.

D. JOBIN.

Viens-çà; regarde-moi, lève le nez pour voir.

D. SANCHE.

Hé bien?

D. JOBIN.

Il eſt bien droit, & ſa mine eſt paſſable.
D'où viens-tu? Quel es-tu?

D. SANCHE.

Je ſuis un miſérable,
Qui paſſe mon chemin.

D. JOBIN.

C'eſt comme je te veux.
Tourne, marche, il n'a point méchant air pour un gueux.
Il ſeroit mal-aiſé....

D. SANCHE, *à part.*

Ces gens cherchent à rire.

BLAISE.

Morgué! c'eſt votre fait, Monſieur, comme de cire.

D. JOBIN.

Ton pays, tes parens? Car je veux ſçavoir tout.

D. SANCHE.

(*Bas.*)
Pour ſçavoir leur deſſein, feignons juſques au bout.
(*Haut.*)
Je ſuis fils d'un berger aſſez mal à ſon aiſe,
Né proche de Burgos, & mon nom eſt Farnèſe.
J'ai quitté depuis peu mon pays, & j'en viens,
Sans un ſou, miſérable, abandonné des miens.

D. JOBIN.

D. JOBIN.

Tant-mieux; c'eſt juſtement comme je te demande.

D. SANCHE.

Tant-mieux?

D. JOBIN.

Tant-mieux, te dis-je.

BLAISE.

Oui.

D. SANCHE.

Que je vous entende;
Expliquez-vous du moins.

D. JOBIN.

On veut dire par-là,
Que, ſi tu fais en tout ce que l'on te dira,
Sans que dans ce ſecret il entre âme vivante,
Nous t'allons faire avoir ſix-cents ducats de rente.

D. SANCHE.

Six-cents ducats de rente?

D. JOBIN.

Autant.

D. SANCHE.

Me voilà prêt.

BLAISE.

Le drôle a le goût bon.

D. SANCHE.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît;
Par quel moyen? Parlez, à tout je m'abandonne.

D. JOBIN.

En te faisant époux d'une jeune personne.
Riche, & dont la beauté seule vaut un trésor,

D. SANCHE.

Vous la nommez, Monsieur ?

D. JOBIN.

Son nom est Léonor;

D. SANCHE.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Léonor ! c'est.... Voyons. Croyez-vous que son père
Veuille....

D. JOBIN.

Elle n'en a point, elle n'a que sa mère;
Une vieille dragone.

D. SANCHE, *à part.*

Ah, ciel ! c'est la Beauté
Que j'adore.

D. JOBIN.

Il en est, parbleu ! tout transporté;
Vois-tu, Blaise, vois-tu ?

D. SANCHE.

Faut-il que je vous croie ?
Ne m'abusez-vous point ?

D. JOBIN.

Non.

D. SANCHE.

Quoi ! j'aurois la joie

De me voir, par vos soins, à tel point fortuné?

D. JOBIN.

Oui.

D. SANCHE.

Quoi, Monsieur! malgré le peu que je suis né;
J'épouserois....

D. JOBIN.

Demain.

D. SANCHE.

Léonor?

D. JOBIN.

Elle-même.

D. SANCHE.

(*Bas.*)

Je deviendrois l'époux de la Beauté que j'aime!

(*Haut.*)

Mais de grâce, comment, & de quelle façon
Me puis-je....

D. JOBIN.

Nous allons te faire ta leçon;
T'expliquer cette énigme, & t'équiper en sorte....
Mais, pour être en repos, faisons ouvrir la porte.
Heurte, Blaise, & le mène, en entrant, au logis,
Dans la chambre où mon frère a laissé ses habits,
Et qu'il en choisisse un.

SCÈNE VII.

DOM SANCHE, DOM JOBIN, MENDOCE, BLAISE.

MENDOCE.

QU'eſt devenu mon maître ?

D. SANCHE, *bas.*

Ah! mon valet qui vient va tout gâter, le traître!

D. JOBIN.

Qu'as-tu?

D. SANCHE.

Permettez-moi de dire un mot ou deux
A cet homme.

D. JOBIN.

Et quel eſt cet homme?

D. SANCHE.

C'eſt un gueux;
Que j'attendois ici, quand...;

D. JOBIN.

J'entends; il m'étonne...;

MENDOCE, *à Dom Sanche.*

Monſieur, chez Dom Carlos je n'ai trouvé perſonne.

D. SANCHE, *bas.*

Va l'attendre, maraud! & tais-toi; vois-tu pas....

MENDOCE.

Mais....

D. SANCHE.

Paix.

MENDOCE.

La porte....

D. SANCHE.

Sors.

MENDOCE.

Soit. J'y vais de ce pas.

BLAISE.

Voyez.

D. JOBIN.

Oui-dà, ce gueux seroit.... Il faut l'apprendre.
Tu n'as point de valet, ne pourroit-on point prendre...

D. SANCHE.

Oui. Le rappellerai-je?

D. JOBIN.

Oui, dis-lui qu'il pourra....

D. SANCHE, *bas.*

Mendoce, écoute bien ce que l'on te dira,
Et me laisse répondre. Il est tout prêt à faire....

D. JOBIN.

Bon; j'ai de vieux habits des laquais de mon frère:
Blaise, qu'il en mette un. Allez toujours là-haut
Vous habiller; pour moi, je m'y rendrai, bien-tôt;
Car je veux, en repos, vous instruire & vous dire
Tout ce qu'il faudra faire.

SCÈNE VIII.

DOM JOBIN, seul.

AH! nous allons bien rire.
C'est donc ainsi qu'après avoir bien attendu,
La Belle, vous verrez votre époux prétendu.
Au lieu de Dom Jobin, que je vois qu'on mépriſe;
Vous voulez un Marquis qui vous faſſe Marquiſe;
Oui, vous en aurez un, je le trouve fort bon;
D'accord; mais il sera, parbleu! de ma façon;
J'en jure; & de ce pas, Madame la traitreſſe!
Je vais expédier ſes lettres de nobleſſe.
Le nom de Dom Fernand vous plaît, & de ce nom
Je vais le baptiſer à votre intention.
Sa mère vient; feignons.

SCÈNE IX.

DOM JOBIN, LAURENCE.

D. JOBIN.

HÉ bien! peut-on s'attendre
D'être réellement, & de fait votre gendre?
Voyez-vous Léonor dans la soumission?
A-t-elle quelque pente à la conclusion?
Et, sur ce qu'elle a dit, voyez-vous qu'elle espère
Qu'un jour, à frais communs, nous vous fassions grand'mère?

LAURENCE.

Hé! oui-dà; mais il faut un peu temporiser.
On ne peut pas toujours d'abord sympathiser.
Il faut, quand la Jeunesse a des yeux qui se couvrent,
Attendre que le temps & la raison les ouvrent.
Avec un peu de temps cela n'ira point mal.

D. JOBIN, *à part.*

Voilà, je vous l'avoue, un perfide animal!

LAURENCE, *à part.*

De ce retardement il faut cacher la cause.

D. JOBIN.

Mais où prévoyez-vous que puisse aller la chose?
La semaine a sept jours, choisissez-en quelqu'un;
Car depuis quatre mois mon amour est à jeun,
Et mon cœur, peu content de semblable monnoie,
Réserve, pour ce jour, un très-grand fond de joie.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Elle rêve. Voyez, sur ces difficultés,
Quand elles cesseront, & quel temps....

LAURENCE.

Écoutez.

Dans trois ou quatre jours, de peur de me méprendre....

D. JOBIN.

Hé bien?

LAURENCE.

Je vous dirai quel temps nous pourrons prendre.

D. JOBIN.

(*Bas.*) (*Haut.*)

La vieille scélérate! Écoutez. Sans courroux,
Parlons à cœur ouvert: on ne veut point de nous?
Plaît-il?

LAURENCE.

Hé?

D. JOBIN.

Vous cherchez à dorer la pillule;
Mais ne biaisons plus, à quoi bon ce scrupule?
Sçais-je pas sur l'hymen qu'il faut se contenter,
Que le cœur ne se doit jamais violenter;
Et que la violence, en fait de mariage,
Donne de but en blanc dedans le cocuage;
Qu'une fille est bien-aise, en prenant un mari,
De n'avoir point de fruit que l'amour n'ait mûri;
Qu'un homme ne doit point réduire une personne
A venger sur son front le chagrin qu'on lui donne;
Que chacun doit choisir. Hé! tant d'honnêtes gens
Sont, quoi qu'époux choisis, cocus malgré leurs dents,

Tant de pauvres maris, que l'on pourroit entendre,
Qui n'ont jamais forcé leurs femmes de les prendre,
N'ont pu sauver leur front de cette trahison;
Comment, en les forçant, en échapperoit-on?
Ouvrez-moi votre cœur, vous n'avez rien à craindre:
J'aime trop son repos pour la vouloir contraindre.
Ne me déguisez rien: je vois votre embarras.
A quoi bon ces façons? Hé quoi! ne suis-je pas
Un homme à me payer de raison comme un autre?

LAURENCE.

Quoi! c'est-là votre avis?

D. JOBIN.

Je n'en eus jamais d'autre.

LAURENCE.

Tout de bon?

D. JOBIN.

Tout de bon.

LAURENCE.

Si la chose est ainsi;
Je puis, à cœur ouvert, vous dire tout aussi.
Oui, Léonor pour vous ne se sent rien de tendre,
Tout franc; & je n'ai pu la résoudre à vous prendre;
Enfin, sur son esprit que je n'ai pu fléchir,
La menace & l'aigreur n'ont rien fait que blanchir.
En faveur de vos feux rien ne la persuade;
Vous lui semblez trop vieux, trop bourru, trop mauſſade,
Trop.... Je vous fâcherois, si je vous disois tout.

D. JOBIN.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Lag euse! Point, point, point; po rsuivez jusqu'au bout.

Plus son aversion pour moi sera mortelle,
Plus j'aurai de raisons pour me détacher d'elle;
Et par un tel récit peut-être, dès ce jour,
Mon cœur sera guéri de ce qu'il sent d'amour.
Hé bien?

LAURENCE.

Elle me vient de protester encore
Que plutôt qu'épouser Dom Jobin qu'elle abhorre;
Elle se résoudroit à prendre en ce moment
Un gueux.

D. JOBIN, *bas.*

Un gueux? La Belle aura contentement.
Qu'elle attende à demain, j'ai son affaire en poche.
(*Haut.*)
Enfin, de mon malheur je vois que rien n'approche;
J'en ai de la douleur, je ne puis le céler.
Je l'aimois, cependant il faut s'en consoler.
J'aurois eu peu de joie à la voir mécontente;
Mais qu'en voulez-vous faire, & quelle est votre attente?

LAURENCE.

Dom Raymon d'Avila, c'est un de nos amis;
Me demande instamment Léonor pour son fils,
Il doit me l'envoyer ici cette semaine;
Et s'il lui plaît, je suis d'avis qu'elle le prenne.

D. JOBIN.

(*Bas.*) (*Haut.*)
C'est bien dit. (La traîtresse!) & je m'en réjouis.

LAURENCE.

Quoi! si vous la voyez la femme de ce fils,
Vous n'aurez ni douleur, ni chagrin?

D. JOBIN.

Au contraire,
J'en rirai comme un fou.

LAURENCE.

Vous? Il se pourra faire
Que leurs embrassemens ne vous chagrinent pas?

D. JOBIN.

Non; je voudrois déja la voir entre ses bras;
Et cela me vaudra mieux qu'une comédie.

LAURENCE.

C'est être trop honnête, il faut que je le die;
Et, dès ce même instant, ma fille le sçaura.
Vous avez fait des frais?

D. JOBIN.

On s'accommodera.
Marchez; nous pourrons voir ce digne époux peut-être?

LAURENCE.

Quand il sera venu, vous en serez le maître;
Vous nous ferez honneur.

D. JOBIN.

Fort bien.

SCÈNE X.

DOM JOBIN, seul.

AH! vous prendrez
Un gueux plutôt que nous! Par ma foi, vous l'aurez,
Et vous ne pensiez pas, la Belle, si bien dire.
Nos gens seront vêtus, & je vais les instruire.
Il faut, pous nous venger, mettre les fers au feu:
Montons pour les rejoindre, & nous verrons beau jeu.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM SANCHE, MENDOCE.

MENDOCE.

Ous voilà r'habillés, & je n'ôsois m'attendre
Que nous fussions si-tôt....

D. SANCHE.

Paix, on te peut entendre.
Si cet homme....

MENDOCE.

Il fait là le bec à son lourdaud,
Et je doute, qu'à moins que de parler plus haut,
Il puisse entendre un mot. Mais, touchant cette affaire,
Vous avez tout promis, que prétendez-vous faire?
Quel est votre dessein?

D. SANCHE.

De voir si Léonor
A, causant même ardeur, mêmes charmes encor.

MENDOCE.

Si la chose est ainsi?

D. SANCHE.

De voir s'il m'est possible

Que je rende ſon cœur à mon amour ſenſible;
Je verrai dans ſes yeux ſi mon feu lui plaira.

MENDOCE.

Et l'épouſerez-vous?

D. SANCHE.

Le ciel m'inſpirera.
En tout cas, ſi ſon feu répond à ma tendreſſe,
N'ayant point vu Fernand, pour qui l'on s'intéreſſe;
Je ne croirai point trop la tromper de ma part,
Me ſervant d'un moyen que m'offre le hazard,
Ni que d'un pareil tour ſon amour ne revienne,
Puiſqu'enfin ma naiſſance égale au moins la ſienne.

MENDOCE.

Chut. L'on vient.

SCÈNE II.

DOM JOBIN, DOM SANCHE, MENDOCE, BLAISE.

D. JOBIN.

DE bon air je le trouve équipé;
Et pour moi j'avoûrai que j'y ſerois trompé.

BLAISE.

Il s'eſt choiſi lui-même habit & garniture.

D. JOBIN.

Tout cela n'eſt point mal aſſorti, je le jure.

Je le méconnoîtrois, si tu l'avois quitté;
Et je vois tous les jours cent gens de qualité
Qui n'ont pas meilleur air.

D. SANCHE.

Si pour ce qu'on propose
Du côté de la mine, il manque quelque chose,
C'est un défaut, Monsieur, que je réparerai
Par le zèle empressé dont je vous servirai.

D. JOBIN.

Je pense, par ma foi, que ce gueux, pour me plaire,
A trouvé de l'esprit dans l'habit de mon frère:
Il fait des complimens. Hé, Blaise! qu'en dis-tu?

BLAISE.

Qu'en dirois-je, Monsieur? c'est un gueux revêtu,
Qui dit tout de son mieux pour paroître honnête homme.

D. JOBIN.

Son valet semble aussi fait exprès. Il se nomme?

MENDOCE.

Mendoce, & vous servir m'est un honneur si cher,
Que ce n'est qu'à cela que je veux m'attacher;
Et je vais aussi bien répondre à votre envie,
Que si j'avois été laquais toute ma vie.
Mon zèle pour vous plaire, à l'exemple du sien...

D. JOBIN.

Ma foi, voilà des gueux qui raisonnent fort bien,
Te dis-je; du valet aussi-bien que du maître,
Je suis aussi content qu'un homme le peut être.
Çà, Farnèse?

D. SANCHE.

Monsieur.

D. JOBIN.

Écoutons-nous sans bruit;
Je crois t'avoir de tout suffisamment instruit;
Et je crois qu'à présent tu dois sçavoir ton rôle.

D. SANCHE.

Je me souviens de tout, j'ai donné ma parole;
Et quoi qu'un pareil tour puisse avoir de danger,
Le plaisir que je prends, Monsieur, à vous venger,
Se joignant à celui d'avoir pu vous connoître,
Me feront tout risquer pour vous faire paroître
Combien je prends de part dans ce que j'entreprends.
C'est de quoi vous serez instruit avec le temps:
Il sied mal de vanter la peine qu'on veut prendre.

BLAISE.

Palsangué! je suis tout ébaubi de l'entendre.

D. JOBIN.

Il s'offre tous les jours des gens devant mes yeux
Qui font les beaux-esprits, qui ne jasent pas mieux.
Toi, Mendoce, tu sçais....

MENDOCE.

Je sçais tout le mystère;
Je tiendrai bien mon coin, Monsieur; laissez-moi faire.

D. JOBIN.

L'hymen dont il s'agit demande quelques fruis,
Et voici de l'argent que j'ai pris tout exprès.
Tiens, & songe à régler ta dépense de sorte
Qu'elle te fasse honneur. Adieu. Gagnez la porte.

D. SANCHE.

Je le prends; cependant je veux que ce lien
Ne vous coûte, Monsieur, que peu de chose, ou rien;

Je prétends, l'hymen fait, vous le rendre, & m'apprête....

D. JOBIN.

Par ma foi, pour un gueux, c'est être trop honnête.
Va, va, je te le donne, & t'en quitte.

BLAISE.

Marchons;

D. SANCHE.

Non; je ne le prendrai qu'à ces conditions,
Vous dis-je.

D. JOBIN.

Hé bien donc! soit, tu me le rendras.

BLAISE.

Voire!

D. JOBIN.

Voilà ce que d'un gueux je n'aurois pas pu croire.
Allez. Tu te souviens de ce que je t'ai dit.

BLAISE.

Oui, j'ai tout là-dedans.

D. JOBIN.

Adieu, cela suffit.
A me voir avec vous mon dessein se hasarde.
Va, Blaise, conduis-le, le reste te regarde.
Moi, j'entre au logis. Tout réussit à souhait.
La pièce.... Il en faut rire en dépit qu'on en ait.
La vieille.... Leur début sera bon, que je pense;
Je crois les voir ensemble, & j'en ris par avance.

SCÈNE III.

DOM SANCHE, BLAISE, MENDOCE.

BLAISE, *rêvant.*

POur faire pièce aux gens, quelquefois il en cuit.
Morgué! j'ai peur de m'être embarqué sans biscuit;
Et je crains que ce gueux ne fasse une incartade.

D. SANCHE.

N'allons-nous pas?

BLAISE.

Tout doux. Écoute, camarade;
Au moins prends garde à toi, quand j'irons là-dedans.
Vois-tu! ce ne sont pas ici des jeux d'enfans.
Un proverbe, commun parmi la populace,
Dit qu'il souvient toujours au gueux de sa beface;
Ne va pas là-dedans t'aviser de parler
De la tienne.

D. SANCHE.

Ah!

BLAISE.

Tâchons un peu de le styler.
Il faut premièrement, quand tu verras la mère,
Que tu.... Voyons un peu comme tu prétends faire.

MENDOCE, *à part.*

Le plaisant fou!

D. SANCHE.

Marchons.

BLAISE.

Nenni pas, s'il vous plaît.
La peſte! je ſçavons un peu trop ce que c'eſt.
Je veux du moins ſçavoir quelque choſe d'avance.
Que je te voye un peu faire la révérence.
Allons, prends ton chapeau.

MENDOCE.

Voulez-vous tout gâter?

BLAISE.

Dépêche.

D. SANCHE.

Mais....

MENDOCE.

Songez qu'il faut le contenter.

D. SANCHE, *ôtant ſon chapeau & faiſant la révérence.*

Contentons-le. Voyez dedans ces occurrences....

BLAISE.

Ah! palſangué, voilà de belles révérences!
Tiens, voilà ce que c'eſt, vois-tu? Tiens, ſans façon.
Il faut, par charité, lui faire ſa leçon.

D. SANCHE.

Je m'en ſouviendrai bien.

MENDOCE, *à part.*

Ce lourdaud me fait rire.

BLAISE.

Après, à Léonor; que prétends-tu lui dire?

D. SANCHE.

Moi, lui dire?

BLAISE.

Oui, lui dire, hé bien?

D. SANCHE, *à Mendoce.*

Il est bon là.

BLAISE.

Voilà-t-il pas mon gueux qui se brouille déja?
Est-ce qu'on ne dit point auprès d'une maitresse,
Que le cœur.... de son cœur.... là quelque gentillesse?

D. SANCHE.

Voyons-la, menez-moi, ne l'entendez-vous pas?

BLAISE.

Non; je veux voir devant comme tu t'y prendras.
Il ne sera pas temps, quand tu feras la bête,
De s'aviser.

D. SANCHE.

Non; mais j'ai mon début en tête.
Ne perdons plus de temps, je ferai mon devoir;
Je vous réponds de tout.

BLAISE.

Non, morgué! je veux voir,
Te dis-je encore un coup; autrement je te laisse:
Allons donc, jase, prends que je suis ta maitresse,
Et m'expédie, en bref, quelque gentil dicton.

D. SANCHE, *bas*,

Maugrébleu du cheval!

MENDOCE.

Et que gagnera-t-on
A s'en vouloir....

D. SANCHE, *bas*, *à Mendoce.*

Je vois qu'en vain je m'en dispense.
(*Haut.*)
Madame, mon bonheur passe mon espérance,
Et quoique tout mon but fût d'être votre époux,
Je n'ôsois me flatter de l'espoir d'être à vous.
Heureux, si, quand le sort cause seul ma visite,
Tant de bonheur me peut tenir lieu de mérite;
Et vous causer, après un si chaste lien,
Un amour aussi grand, Madame, que le mien.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, au besoin, ce me semble;
Cela pourra passer. Après, étant ensemble,
Lorsque l'on vous aura mariés, & qu'au lit
Tu seras dans sa chambre avec elle conduit,
Quand, en disant adieu, chacun te fera fête,
Et qu'à discrétion vous serez tête-à-tête;
Viens-çà; que pretends-tu? Car cela se sçaura.
Lui.... Bon! quels contes bleus lui vas-je faire-là!
Je ferois à la fin dire quelque sottise,
A ce pauvre butor. Oh! crainte de surprise,
Heurtons, il est bien-tôt temps de les présenter.
Préparez-vous. Holà.

SCÈNE IV.

LAURENCE, DOM SANCHE, MENDOCE, BLAISE.

LAURENCE.

C'Eſt aſſez bien heurter.

BLAISE.

Dom Raymon d'Avila le bon-jour vous enfonce;
J'ai porté votre lettre, & voilà la réponſe.

LAURENCE.

Dom Fernand?

D. SANCHE.

Oui, Madame, & je ſuis trop heureux,
Puiſque....

BLAISE, *bas.*

Comme elle ſaute au collet de ce gueux!

LAURENCE.

Soyez le bien-venu mille fois. Quelle joie!

D. SANCHE.

Pour recevoir ici vos ordres l'on m'envoie,
Et ſi par votre choix je me vois deſtiné....

LAURENCE.

Blaiſe, qu'il eſt bien fait, & qu'il paroît bien né!

BLAISE.

Oh! fort bien; prix pour prix, le valet eſt tout comme.

LAURENCE.

Pour le maître, il a l'air d'un jeune gentil-homme;
Auſſi ſage qu'on puiſſe en trouver, tout de bon;
Et c'eſt...,

BLAISE, *bas.*

Un gentilhomme? Oui, de notre façon.

LAURENCE.

C'eſt ſon père tout fait, il en a la manière;
Je le connois à fond.

BLAISE, *bas.*

Elle connoît ſon père!
Ah! par ma foi, voici le meilleur d'aujourd'hui.
Je crois qu'elle ſeroit plus ſavante que lui.

LAURENCE.

Soyez-en aſſuré. Dom Raymon vient ſans doute?

D. SANCHE.

Madame, il eſt au lit, malade de la goute.

LAURENCE.

De la goute! Hé! jamais on ne l'a vu gouteux!

BLAISE.

La goute l'avoit pris depuis une heure ou deux;
Mais on ne penſe pas que le mal qu'il endure
Paſſe cinq ou ſix mois.

LAURENCE.

Je le plains, je vous jure!
Cependant un motif que vous ſçaurez tantôt,

M'oblige à terminer votre hymen au plutôt.
Nous ferons, lui présent, le contrat à notre aise;
Tout est prêt, & pourvu que ma fille vous plaise....

D. SANCHE.

Pourvu qu'elle me plaise? Hélas! Madame, hélas!
Je suis, depuis un an, charmé de ses appas;
Je l'adore, & mon cœur, plein d'une ardeur fidelle,
N'aspiroit qu'au bonheur de se voir auprès d'elle.
Trop heureux, si tantôt je lui puis plaire autant.

BLAISE, *à part.*

Elle prend tout cela pour de l'argent comptant.
Qu'elle est bête!

LAURENCE.

Hé! comment? L'auriez-vous déja vue?

D. SANCHE.

Je la vis l'an passé plusieurs fois dans la rue,
Et je partis, doutant d'obtenir votre aveu,
Madame, sans ôser vous découvrir mon feu.

LAURENCE.

Vous? j'en bénis le ciel.

BLAISE, *à part.*

Peste de la pécore!

LAURENCE.

Voyez si Léonor pourra vous plaire encore.
Elle n'est point mal faite, elle aura tout mon bien:
Vous avez mon aveu, je vous réponds du sien.
Je prétends voir en vous l'appui de ma famille.
Blaise, va promptement le mener à ma fille.
Moi, j'irai, cependant que vous ferez là-haut,

Donner

Donner pour votre hymen tous les ordres qu'il faut.
Allez, je vous rejoins à l'instant.

BLAISE, *à part.*

Bon voyage.
Décampons, notre gueux est plus heureux que sage.

SCÈNE V.

LAURENCE, seule.

QUe ce jeune homme est sage & bien fait à mes yeux!
J'aurois cherché dix ans sans pouvoir trouver mieux.
Le succès, je l'avoue, a passé mon attente,
Et je crois que ma fille en sera fort contente;
Car je ne puis assez m'applaudir d'un tel choix.
Il faut.... Mais n'est-ce pas Dom Jobin que je vois?
C'est lui-même.

SCÈNE VI.

D. JOBIN, LAURENCE.

D. JOBIN, *sans voir Laurence.*

VOyons un peu de quelle sorte
Auprès de Léonor Farnèse se comporte,
De quel air notre gueux contrefait l'empressé,

Ou s'il n'eſt point muet, ou décontenancé.
Sa mère.... La voici; bon, commençons par elle.
Hé bien? de votre gendre avez-vous eu nouvelle?

LAURENCE.

Il vient d'arriver.

D. JOBIN.

Lui?

LAURENCE.

Tout-à-l'heure, il ne fait....

D. JOBIN.

Comment vous ſemble-t-il?

LAURENCE.

Si galant, ſi parfait;
L'air ſi grand, tant d'eſprit, ſi ſage, & ſi modeſte....

D. JOBIN.

Léonor vous dira des nouvelles du reſte.
En vérité, j'ai bien de la joie aujourd'hui
D'être témoin du cas que vous faites de lui,
Et ce m'eſt un plaiſir très-ſenſible d'apprendre
Que la mine & l'eſprit de ce prétendu gendre,
Outre les qualités dont le cœur ſoit touché,
Puiſſent.... Car quelquefois on eſt bien empêché,
Et cette eſtime étant par la ſuite importante....
Enfin, je ſuis ravi que vous ſoyez contente.
Je ne puis m'empêcher de rire comme un fou.

LAURENCE.

Enfin, vous ne ſçauriez vous figurer juſqu'où
J'en ſuis....

D. JOBIN.

Mais, pour entrer dedans votre famille,

Cet Adonis eſt-il content de votre fille?
Voyez-vous que ſon cœur, ſecondant votre choix....

LAURENCE.

Il en eſt amoureux depuis plus de dix mois
Qu'il vint à Salamanque, où, paſſant par la rue,
Sans ſe faire connoître, il l'avoit déja vue;
Il fut, dès ce temps-là, ſi charmé de ſes yeux....

D. JOBIN.

(*Bas.*)

Voici quelque roman à la façon des gueux.

(*Haut.*)

Hé bien?

LAURENCE.

Qu'il fit ſerment de n'aimer jamais qu'elle;
Mais, craignant mon refus, & la trouvant trop belle
Pour n'être pas enfin pourvue en peu de temps,
Il partit, réſolu d'employer ſes parens,
Comme vous avez ſçu. C'eſt ce qui me fait croire....

D. JOBIN, *à part.*

Maugrebleu de la dupe, avecque ſon hiſtoire!

LAURENCE.

Qu'il en ſera content.

D. JOBIN.

En effet, en ce cas....

LAURENCE.

Enfin donc, leur hymen ne vous fâchera pas?
Vous ne vous plaindrez point de nous, ſi l'on l'achève,
Et n'en témoignerez....

D. JOBIN.

Non; la peſte me crève.

Je vous l'ai déja dit, j'en ſuis très-ſatisfait,
Et je voudrois déja que leur hymen fût fait.

LAURENCE.

Tandis que je vous vois dedans cette penſée,
Il eſt bon qu'aujourd'hui la choſe ſoit preſſée,
De peur que, ſi demain vous veniez à changer,
A tenir ma parole on ne pût m'obliger;
Car enfin, quelquefois le dépit perſuade
Qu'on eſt guéri d'un feu dont on faiſoit parade;
Et puis on ſe raviſe, & lorſque tout de bon....

D. JOBIN.

Oui-dà, je me pourrois raviſer, que ſçait-on?
Croyez-moi, dépêchez, terminez cette affaire,
Le plutôt vaut le mieux.

LAURENCE.

Je vais vous ſatisfaire.
Adieu. Vous pouvez bien les voir, ſi vous voulez:
Ma fille, & Dom Fernand ſont....

D. JOBIN.

J'entends bien. Allez.

SCÈNE VII.

DOM JOBIN, ſeul.

POur ſe faire berner elle-même travaille.
Que j'aurai de plaiſir à voir cette canaille
Un peu mortifiée, & qu'il me ſera doux
De voir demain Farnèſe & ſa fille....

SCÈNE VIII.

DOM JOBIN, LÉONOR.

D. JOBIN.

AH! c'est vous?
Enfin, après trois mois de belles espérances,
La Belle, votre amour me paye en révérences.
Nous ne nous serons rien, & votre esprit coquet
Ne peut s'imaginer que je sois votre fait.
Encor que je vous livre, en cette conjoncture,
Un homme avantagé des dons de la Nature,
Riche, noble, parfait enfin aux yeux de tous,
Hors qu'il est assez sot pour n'aimer rien que vous,
Vous m'allez préférer, aux yeux de tout le monde,
Quelque gueux affublé d'une perruque blonde.

LÉONOR.

Ma mère de ma main dispose en sa faveur:
Mais je vous avoûrai davantage, & mon cœur
Ne peut être fâché de voir que l'on vous l'ôte.
Je n'ai pû vous aimer, peut-être est-ce ma faute:
Oui, de mon mauvais goût c'est peut-être un effet:
Mais le cœur, sur ce choix, veut être satisfait;
Et comme mon amour répondoit mal au vôtre,
Je voudrois vous en voir consolé près d'une autre.
Ce cœur craint cet effort; mais quand on s'y résout,
On peut....

D. JOBIN.

Et c'est de quoi je crois venir à bout;
Car, comme vous sçavez, l'amour que l'on redoute
Est un marchand sujet à faire banqueroute,

Quand ſon correſpondant vient à faire faux-bond.
Mais cet époux futur ne vous déplaît pas ?

LÉONOR.

Non.

D. JOBIN.

Il vous adore ?

LÉONOR.

Il fait ce qu'il peut pour me plaire.

D. JOBIN.

Ainſi vous l'aimerez tendrement ?

LÉONOR.

Je l'eſpère.

D. JOBIN.

Et vous l'épouſerez ?

LÉONOR.

Vous en ſerez témoin.

D. JOBIN.

Ma foi, nous ſommes tous marqués à certain coin
Qui ne s'efface point, quelque ſoin que l'on prenne.
A vous mettre d'accord on n'aura pas de peine.
Ne le verra-t-on point ?

LÉONOR.

Il aura cet honneur,
Il fait ſon compliment là-dedans à ma ſœur ;
Mais d'un air qui fait voir que ſa galanterie...
Le voici.

SCÈNE IX.

LÉONOR, D. SANCHE, D. JOBIN.

LÉONOR.

SAluez Monsieur, je vous en prie;
C'est un des bons amis de ma mère.

D. SANCHE, *saluant.*

Monsieur...

D. JOBIN.

En deux mots, comme en cent, Farnèse, serviteur.

D. SANCHE.

Je ferai mes efforts pour vous faire paroître
Quel plaisir je me fais d'avoir pu vous connoître.

D. JOBIN.

Moi, quel plaisir j'aurai quand vous serez l'époux
D'un objet si charmant & si digne de vous.
Non; c'est sans compliment, ou le diable m'emporte.

D. SANCHE.

Je vous suis obligé.

D. JOBIN, *à D. Sanche.*

Voyons de quelle sorte
Tu fais ton personnage.

D. SANCHE.

Enfin, selon mes vœux,
J'approche du moment qui doit me rendre heureux.

Votre mère, Madame, à mon bonheur s'obstine;
Elle veut qu'à l'instant notre hymen se termine;
Et pour quelques raisons, dont elle m'a fait part,
Son amitié pour moi craint d'attendre trop tard.
Serai-je assez heureux pour ne pas vous déplaire,
Si mon cœur se prévaut de l'aveu d'une mère?
Et puis-je m'assurer, si je suis votre époux,
Que le choix qu'elle a fait ait des charmes pour vous?

D. JOBIN, *à part.*

Il semble qu'il n'ait fait autre chose en sa vie.

LÉONOR.

Outre que son aveu seconde votre envie,
Et qu'il faut par devoir, sans lui rien objecter,
Me soumettre à des loix que je dois respecter,
Étant aussi bien fait, on s'en doit tout promettre;
Et si, près d'être unis, la pudeur peut permettre
Qu'un cœur fasse l'aveu de ce qu'il sent d'amour,
Je vous l'avoûrai donc, j'en ai pris à mon tour.
Oui, je me sens pour vous, & veux bien vous le dire;
Les mouvemens secrets que la tendresse inspire;
Vous auriez pu le voir, si, consultant mes yeux...;

D. JOBIN.

(*Bas.*)

Ah! par ma foi, la Belle en tient pour notre gueux.

(*Haut.*)

Aux transports d'un époux, il faut bien qu'on réponde.

D. SANCHE.

Mais...

D. JOBIN.

C'est assez, voilà qui va le mieux du monde.
Allez, on vous attend pour recevoir sa foi.

D. SANCHE.

Non, Monsieur, cet aveu ne suffit pas pour moi.

D. JOBIN.

Que voulez-vous de plus ?

D. SANCHE, *à Léonor.*

Vous demander sans cesse
Si vous aurez pour moi toujours même tendresse ;
Si, quand vous me verrez avecque d'autres yeux,
Madame, ou quand un jour vous me connoîtrez mieux,
Je pourrai me flatter du bonheur de vous plaire.

D. JOBIN.

Allez vous marier. Quelle demande à faire ?

D. SANCHE.

J'ai mes raisons.... Je veux m'assurer, si je puis,
Qu'instruite avec le temps de tout ce que je suis,
Vous sçaurez, sans chagrin, que l'amour qui m'engage....

D. JOBIN.

Oui, l'on ne vous veut pas connoître davantage.
(*A part.*)
Peste de l'animal !

D. SANCHE.

Enfin, que quel que soit
Ce trop heureux époux que votre amour reçoit,
Vous verrez ses transports, son bonheur, sa naissance
Avec la même ardeur & la même indulgence ;
Que, sans me reprocher ce bonheur inouï,
Alors que vous sçaurez que le hasard....

D. JOBIN.

Eh ! oui,
Vous dit-on. Prétends-tu qu'elle s'en donne au diable ?

(*A part.*)

Maugrebleu du cheval!

D. SANCHE.

Parlez.

LÉONOR.

Eſt-il croyable
Que j'en faſſe l'aveu, ſans me ſentir pour vous
La tendreſſe que doit eſpérer un époux.
Mais ſur quoi croyez-vous que ce feu diminue?
Il faut que ma vertu ne vous ſoit pas connue.
Si, pour vous raſſurer, ma foi ne ſuffit pas,
Il faut....

D. SANCHE.

Votre vertu, Madame, & vos appas,
Malgré tous mes ſoupçons, n'ont rien qui ne me charme.
C'eſt le peu que je vaux, Madame, qui m'alarme;
Je me défie, enfin, de moi plus que de vous;
Je crains qu'en apprenant quel ſera cet époux,
Une juſte douleur ne vous force à me dire....

LÉONOR.

Allez, j'en ſuis contente, & cela doit ſuffire.

D. SANCHE.

Vous me le promettez?

D. JOBIN.

Oui, l'on vous le promet.

(*Bas.*) (*A D. Sanche.*)

Le butor ira-t-il? Au fait, gredin, au fait.

(*A part.*)

Mais la mère paroît, qui va nous en défaire.

SCÈNE X.

LAURENCE, DOM JOBIN, LÉONOR, DOM SANCHE.

LAURENCE.

ALlons, mon gendre, allons terminer notre affaire.
Venez, pour votre hymen j'ai tout fait préparer ;
Et je craindrois enfin de le trop différer.
On n'attend plus que vous pour la cérémonie.

(*A D. Jobin.*)

Trouvez bon, s'il vous plaît, Monsieur, que l'on vous prie
D'être aujourd'hui témoin du présent de leur foi.

D. JOBIN.

Hé! l'on pourra fort bien les marier sans moi :
Je ferois à la noce un méchant personnage,
Et je m'en fie à vous.

LAURENCE.

Mais....

D. JOBIN.

Mais le mariage
N'en sera pas moins bon pour un homme de moins,
Et vous n'aurez, sans moi, que de trop bons témoins.

LAURENCE.

Hé bien! nous vous laissons, puisqu'en vain on vous prie.

SCÈNE XI.

DOM JOBIN, seul.

ILs vont se marier, ce n'est point raillerie:
Je punis Léonor, mais j'en pâtis aussi.
Le gueux profitera tout seul de tout ceci;
Et le drôle a bien l'air, quand il tiendra la Belle,
De prendre grand plaisir à venger ma querelle;
Car sur un tel sujet, parlant de bonne foi,
Je travaille pour lui sans rien faire pour moi;
Et ce soir son amour.... Mais quelle jalousie
Vient, si mal-à-propos, brouiller ma fantaisie!
C'en est fait; & je veux, pour les faire enrager,
Ne songer qu'au plaisir qu'on trouve à se venger.
Je m'en vais envoyer où l'on les va conduire,
Trente de mes amis avec qui j'en veux rire;
Il faut les avertir, & c'est trop différer.
Sortons, & pour le feste allons tout préparer.

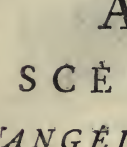
Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, DOM CARLOS.

D. CARLOS.



OTRE mère le veut, craignez sa violence;
Et ne vous flattez plus d'une vaine espérance.
Votre tante auprès d'elle a fait ce qu'elle a pu,
Elle a parlé, Madame, & n'a rien obtenu.
N'affectez plus, de grâce, un respect inutile.
Votre tante vous aime, & vous prête un asyle.
L'hymen de votre sœur vient d'être terminé,
Et c'est le terme enfin que l'on vous a donné.
Peut-être, en ce moment, votre mère s'apprête
A finir par vos pleurs le jour de cette fête;
Peut-être n'avez-vous que ce dernier moment
Pour décider du sort d'un malheureux amant.
Vous ne pourrez plus rien en faveur de ma flamme;
J'en frémis, quand j'y pense; & cependant, Madame,
Notre amour trop timide, au-lieu d'en profiter,
Refuse le secours que l'on lui veut prêter.
De quel air voulez-vous, Madame, que j'explique
Ce devoir scrupuleux dont votre amour se pique?

ANGÉLIQUE.

Un peu de bienséance entretient ce combat;
Et je crains que ceci ne fasse trop d'éclat;

Que l'aigreur de ma mère, & les soins de ma tante,
Ne fassent un effet contraire à notre attente.

D. CARLOS.

Eh! ne craignez-vous point que son autorité
N'attente impunément sur votre liberté?
Empêchons un éclat à nos feux trop funeste;
Et laissons à l'amour la conduite du reste.
Tandis qu'en liberté ce cœur s'expliquera,
Nos amis agiront, mon père parlera.

ANGÉLIQUE.

Dom Pédre? Elle l'estime, & s'il lui fait connoître....
Ah, ciel! j'entends du bruit, on me cherche peut-être.

D. CARLOS.

Sortons, Madame.

ANGÉLIQUE.

Allons. En l'état où je suis,
Vous aimer & vous suivre, est tout ce que je puis.

SCÈNE II.

BLAISE, seul.

LA pièce est bonne: ah, ah, le plaisant mariage!
Notre gueux a, morgué! bien fait son personnage;
J'en suis tout étonné: mais cependant je croi
Qu'il ne fait pas trop bon dans le logis pour moi:
Car enfin, si tantôt la mêche est découverte,
Nos gens.... Sortons, tandis que la porte est ouverte.

Dom Jobin m'a promis de me servir d'appui;
Et je vais me tenir clos & couvert chez lui.
Mais je le vois.

SCENE III.

D. JOBIN, BLAISE.

D. JOBIN.

HÉ bien?

BLAISE.

Ah.

D. JOBIN.

Qu'as-tu donc à rire?
Dis, parle.

BLAISE.

Il n'est plus temps, Monsieur, de s'en dédire;
Nos gens sont mariés; Léonor, de retour,
A les yeux pleins de joie, & le cœur plein d'amour;
Et notre gueux, près d'elle, au logis sur un siége,
Commence à se servir déja du privilége.

D. JOBIN.

C'est le bon de l'affaire. Hé bien donc?

BLAISE.

Et tous deux;
En se serrant la main, se dévorent des yeux,
S'embrassent à toute heure, & se disent sans cesse,
Elle, mon cher mari; lui, ma belle maîtresse;

Mais devant tout le monde ; enfin j'en suis témoin ;
Et notre aventurier, si ceci va plus loin,
Pourra fort bien, de l'air qu'il talonne la Belle,
Faire quelque sottise, à bon compte, avec elle ;
Car ils sont tous deux seuls depuis une heure ou deux ;
Et c'est à vous à voir s'il faut que notre gueux....
Vous riez ? Je vois bien ce que cela veut dire.
On les démariera ; ceci n'est que pour rire.

D. JOBIN.

Pour les démarier, & comment ? Dis.

BLAISE.

Comment ?

Eh !... Je ne sçais.

D. JOBIN.

Encor ?

BLAISE.

Comme, en les mariant ;
On a tantôt sur eux, en baragoin sauvage,
Jargonné certains mots qui font le mariage,
Moi, je me figurois qu'on peut, dans quelques jours ;
Prendre les mêmes mots, & les dire à rebours ;
Et qu'on démarioit les gens de cette sorte.

D. JOBIN.

Fort bien ! Il est tout neuf.

BLAISE.

Mais, Monsieur, il m'importe
De tirer au plutôt mon épingle du jeu ;
Car si tout ceci vient à s'éclaircir un peu,
Je crains que....

D. JOBIN.

C'eſt bien dit. Va, que rien ne t'arrête,
Sors, & te rends chez moi, ta récompenſe eſt prête;
Le reſte me regarde, & je prends tout ſur moi.

BLAISE.

Serviteur donc.

D. JOBIN.

Adieu. Je ſuis content de toi.

SCÈNE IV.

DOM JOBIN, ſeul.

JE crois la mariée à préſent bien ravie:
C'eſt une choſe à voir, & j'ai très-grande envie
De m'en donner la joie, entrons. Mais la voici.

SCÈNE V.

LÉONOR, DOM JOBIN.

D. JOBIN.

MAdame.... Le plaiſir....

LÉONOR.

Que veut dire ceci?

D. JOBIN.

Vous êtes mariée enfin, cela veut dire
Que j'en suis si ravi, que j'en crève de rire.

LÉONOR.

Je reçois comme il faut votre civilité.

D. JOBIN.

Laissons le compliment, parlons en liberté.
Dites, n'est-il pas vrai que, quand le mariage
De deux cœurs bien unis peut faire un assemblage,
L'hymen a des douceurs bien sensibles pour nous,
Et qu'enfin vous comptez sur des momens bien doux?

LÉONOR.

L'hymen n'est, sans cela, qu'un joug insupportable.

D. JOBIN.

Et ce nouvel époux vous semble fort aimable?

LÉONOR.

Maintenant que l'hymen autorise l'aveu
De tout ce que mon cœur ressent pour lui de feu,
Cet époux, je l'avoue, a toute ma tendresse;
Et jusqu'ici, mes yeux qui l'admirent sans cesse,
N'ont rien vu de si propre à donner de l'amour;
Et j'aurois eu le choix de tout ce que la cour
Peut avoir aujourd'hui de personne d'élite,
De naissance, d'esprit, de valeur, de mérite,
Enfin du meilleur air & du mieux soutenu,
Que je l'eusse choisi, si je l'avois connu.

D. JOBIN.

C'est se connoître en gens.

LÉONOR.

Si je l'aime, il m'adore.
Mais n'entrez-vous pas?....

D. JOBIN.

Non. Un petit mot encore.
Qui croyez-vous avoir épousé, s'il vous plaît?

LÉONOR.

Comment? Qui je crois?

D. JOBIN.

Oui, qui croyez-vous que c'eſt?

LÉONOR.

Un gentilhomme.

D. JOBIN.

Eh! oui, le premier de ſa race.

LÉONOR.

Et marquis.

D. JOBIN.

Marquis? Oui, marquis de la beſace.

LÉONOR.

Il a mille ducats de rente, & l'on ne peut
Douter....

D. JOBIN.

Mille ducats? Eh! oui, comme il en pleut....
(*Bas.*)
Pour la voir conſternée, il faut changer de thèſe.
(*Haut.*)
Dites-moi, s'il vous plaît, parlant par parenthéſe,

Quel effet croyez-vous qu'ait produit sur mes sens
Votre mépris pour moi, vos refus outrageans ?
De quel air pensez-vous enfin que je digère
L'affront qu'en vous donnant on a voulu me faire ?

LÉONOR.

Je crois que votre cœur s'en console aisément,
Et m'a sacrifié tout son ressentiment.

D. JOBIN.

Comme vous dites. Mais il vous souvient peut-être
D'avoir dit, sur l'ardeur que je faisois paroître,
Que vous épouseriez un misérable gueux,
Plutôt que de souffrir qu'on nous unit tous deux.

LÉONOR.

Je l'ai dit, il est vrai, mais sans avoir envie...

D. JOBIN.

Suffit. Vous venez d'être à point nommé servie.

LÉONOR.

Comment ?

D. JOBIN.

Ce cher époux, ce galant achevé,
Est un gueux que j'ai pris tout net sur le pavé,
J'en ai fait un marquis pour venger mon injure.
Linge, plumes, habits, perruque, garniture,
Pour l'équiper de tout, je l'ai chez moi conduit ;
Et, quand il m'a semblé suffisamment instruit,
Sous le nom de Fernand je l'ai fait introduire.

LÉONOR.

Ah, ciel ! que dites-vous ?

D. JOBIN.

Une pièce pour rire.

LÉONOR.

Vous raillez.

D. JOBIN.

Oui, je raille, & c'eſt à vos dépens..
Ah, ah! vous apprendrez à vous moquer des gens.

LÉONOR.

C'eſt un conte à plaiſir, & je ne ſçaurois croire....

D. JOBIN.

C'eſt un conte? Oui, qui va devenir une hiſtoire.
Voici votre Adonis, cet illuſtre parti.
Tenez, demandez-lui, pour voir, ſi j'ai menti.

LÉONOR, *à part.*

Je meurs d'être éclaircie, & crains de trop apprendre.

SCÈNE VI.

DOM SANCHE, DOM JOBIN, LÉONOR.

LÉONOR.

PArlez, ſeroit-il vrai ce qu'on me fait entendre?
Dites, ſeroit-il vrai que vous fuſſiez un gueux;
Qu'avec lui de concert, pour me tromper tous deux,
Vous euſſiez emprunté le nom & l'équipage
Sous qui vous paroiſſez pour me faire un outrage;
Qu'à ce deſſein chez lui vous vous ſoyez trouvé;
Et que l'on vous ait pris exprès ſur le pavé?

D. SANCHE.

Il eſt vrai que Monſieur....

LÉONOR.

Ah, juſte ciel! qu'entends-je!
Traître! de mes refus ta lâcheté le venge,
Et ton cœur, ſurprenant la tendreſſe du mien....

D. SANCHE.

Daignez m'écouter.

LÉONOR.

Non; je n'écoute plus rien.
Tu me couvres de honte, il en a l'avantage.
Tes jours me répondront, traître! d'un tel outrage.

D. SANCHE.

Sachez, Madame....

LÉONOR.

Ingrat, qui cauſes mon courroux,
Pourquoi t'es-tu chargé du nom de mon époux?
Pourquoi cauſer en moi, te rendant trop aimable,
Par de feintes ardeurs, une ardeur véritable,
Et me réduire enfin, ayant reçu ma foi,
A la néceſſité de me venger ſur toi?
Je le dois, j'en mourrai, l'ennui qui me ſurmonte....
Car enfin, je t'aimois, je l'avoue à ma honte,
Et malgré moi l'amour, même dans ce moment,
Mêle trop de tendreſſe à mon reſſentiment.
Cependant tu te viens livrer à ma colère,
Tu me fais de te perdre une loi néceſſaire.
Au nom de mon époux tu t'es laiſſé toucher;
Tu l'as voulu ce nom, il te coûtera cher.
Ma mère a des amis, & je lui vais apprendre
L'affront que l'on nous fait.

D. SANCHE.

Quoi ! sans vouloir m'entendre ?

LÉONOR.

Va, malheureux ! jamais ne parois devant moi,
Et te sauve ; c'est tout ce que je puis pour toi.

SCÈNE VII.

DOM SANCHE, DOM JOBIN.

D. JOBIN.

QUe je suis bien vengé !

D. SANCHE.

Son désespoir m'oblige
A la suivre.

D. JOBIN.

Viens-çà.

D. SANCHE.

Je cours....

D. JOBIN.

Viens-çà, te dis-je.

D. SANCHE.

Je la veux appaiser.

D. JOBIN.

Le temps prendra ce soin.

D. SANCHE.

Que je lui dise un mot.

D. JOBIN.

Il n'en est pas besoin.
Courons au plus pressé, j'en ai quatre à te dire;
Profites-en, ou crains de ne pas toujours rire.
Tu t'es bien acquitté de ton rôle, très-bien;
Je suis content de toi, je ne me plains de rien.
Les ducats de tantôt je te les abandonne,
Et, de plus, en voilà trente que je te donne.
Pour rendre cet habit retourne à mon logis,
Qu'on te donne le tien, & puis tire pays.
Va t'en voir, si tu veux, la France ou l'Italie,
Et qu'on ne te revoye en ces lieux de ta vie.
Va, mon pauvre garçon. Adieu.

D. SANCHE.

Mais...

D. JOBIN.

Sans jaser.

D. SANCHE.

Vous ne songez donc plus que je viens d'épouser
Un personne aimable, & de qui la tendresse....

D. JOBIN.

Parle donc. Eh! gredin, crois-tu qu'on te la laisse?

D. SANCHE.

Pourquoi non?

D. JOBIN.

Pourquoi non? C'est un plaisant pourquoi,
Qu'on me tourne le dos. Te moques-tu de moi?

D. SANCHE,

D. SANCHE.

Mais, Monsieur, c'est ma femme, & toutes vos manières....

D. JOBIN.

Elle ta femme? Gueux, mille coups d'étrivières;
Sa femme! il est bouffon.

D. SANCHE.

Oui, je suis son mari,
Vous dis-je, & je suis sûr que j'en serai chéri.

D. JOBIN.

Ainsi donc, le beau-fils! ta petite cervelle
Croit que pour tes beaux yeux la Belle en a dans l'aîle,
N'est-ce pas?

D. SANCHE.

Je l'avoue.

D. JOBIN.

Il est, parbleu! divin
Que, sans considérer que tu n'es qu'un gredin,
Elle meurt de t'offrir son cœur avec sa bourse.

D. SANCHE.

Oui, sans doute.

D. JOBIN.

Et ton cœur, sûr de cette ressource,
Croit que c'est par façon tout ce qu'elle en a fait,
Et croit faire ce soir ta paix sur le chevet.

D. SANCHE.

Pour me voir dans ses bras, vous n'avez qu'à me suivre.

D. JOBIN.

Toi dans ses bras! Il faut que ce maraud soit ivre.
Écoute. Tu devrois être déja sorti,
On te fera céans quelque mauvais parti,
Tu te feras rosser; sors, ne fais point la bête.

D. SANCHE.

Moi? Point du tout.

D. JOBIN.

Oh, oh! tu veux faire à ta tête.
Hé bien! demeure donc, je le veux, j'y consens.
Tu ne seras jamais sage qu'à tes dépens.
Tu seras riche un jour, si, courant ton idole,
Chaque coup de bâton te vaut une pistole.
Pour moi qui préviens bien tout ce qu'il en sera,
Je sors, & m'en soucie autant que de cela.

D. SANCHE.

Non; vous serez témoin de ma joie, & la vôtre
Ne doit pas....

D. JOBIN.

Ah! vraiment, en voici bien d'une autre!
Laissez-moi sortir.

D. SANCHE.

Non; vous ne sortirez pas;
Vous êtes nécessaire ici.

D. JOBIN.

Mais quel fracas!

SCÈNE VIII.

LAURENCE, LÉONOR, DOM SANCHE, DOM JOBIN.

LAURENCE.

Laiſe, Marine, holà, que l'on ferme la porte;

D. JOBIN.

C'eſt la vieille.

LAURENCE.

Empêchez que perſonne ne ſorte.
Ah, les maudites gens! Un gueux, dit-on, un gueux
Vient d'épouſer ma fille. Ah! vous voilà tous deux.
Vieux ſinge, & vous, gredin, qu'on m'a baillé pour gendre,
Je vous étranglerai, ſi l'on ne vous fait pendre;
Gueux revétu, frippon, filou, larron d'honneur.

D. SANCHE.

Ah! Madame, écoutez mes diſcours ſans aigreur.

LAURENCE.

Et que me peux-tu dire?

D. SANCHE.

Un mot en ma défenſe,
Qui peut....

LAURENCE.

Par-là tu crois éviter ma vengeance.

D. SANCHE.

Non; je suis sûr que, quand vous l'aurez entendu,
Vous changerez.

LAURENCE.

Voyons, c'est trop de temps perdu.

D. JOBIN, *à part.*

Voici quelque roman nouveau qu'il leur va faire.

D. SANCHE.

Il est vrai que Monsieur, le cœur plein de colère,
M'a pris sur le pavé, mal vêtu, sans argent;
(Écoutez sa bonté :) par un soin obligeant,
M'a donné cet habit, en me faisant entendre
Qu'il falloit le venger, devenant votre gendre;
Certain valet à lui, jugeant ce tour aisé,
M'a chez vous introduit sous un nom supposé.

LAURENCE.

Le maraud!

D. SANCHE.

Mais, s'il faut qu'enfin tout s'examine,
Le mal n'est pas si grand que l'on se l'imagine.

D. JOBIN.

Le mal n'est pas si grand!

LAURENCE.

Quoi!...

D. SANCHE.

De grâce, deux mots.
Quand il m'a rencontré, j'arrivois de Burgos;
Des voleurs en chemin me laissant en chemise,
M'avoient pris mes habits, mon argent, ma valise;
Un fermier charitable, & touché de mon sort,
M'avoit donné l'habit que l'on m'a vu d'abord:
Ainsi le mal n'est pas si grand qu'on s'imagine.
Mon père, pour ayeux, a des ducs de Médine;
Ma naissance est illustre, & Dom Sanche est mon nom.
Tout Burgos me connoît.

D. JOBIN.

Des ducs! Il est fort bon!

D. SANCHE.

Par le nœud qui me joint à la Beauté que j'aime,
Pardonnez à mon feu ce petit stratagême;
Souffrez que je m'attache à mériter un jour,
Avec votre amitié, ma grâce & votre amour;
Et daignez oublier que, sous le nom d'un autre,
J'ai surpris sa tendresse, & peut-être la vôtre.

LAURENCE.

Vous....

D. JOBIN, *à part.*

La vieille le croit, & s'en rapporte à lui.
Ah! par ma foi, voici le meilleur d'aujourd'hui.

D. SANCHE.

Oui, je brulois d'entrer dedans votre famille.
Écolier dans ces lieux, j'avois vu votre fille;
Je l'adorois, Madame, &, quoique sans espoir,
Je venois dans ces lieux tout exprès pour la voir;

Et sa beauté, toujours présente à ma mémoire,
Me forçoit....

D. JOBIN.

Ah! voici le meilleur de l'histoire.

LAURENCE.

Ainsi, Monsieur, ainsi, votre esprit mal tourné,
Vouloit nous faire affront, & vous serez berné.

D. JOBIN.

Eh, oui! justement c'est Farnèse qu'on le nomme,
Il est fils d'un berger.

LAURENCE.

Il est né gentilhomme;

D. JOBIN.

Lui? Je vous garantis, vous dis-je, l'animal,
Un gueux, mais le plus gueux qui soit à l'hôpital.
Dites-lui par plaisir, qu'il vous prouve son dire.

LAURENCE.

Il est vrai, ce qu'il dit ne nous doit pas suffire;
Ce scrupule m'arrête, il faudroit le lever;
Car ce n'est pas assez de dire, il faut prouver.
Comme d'un tel aveu les preuves sont petites,
Qui nous assurera de ce que vous nous dites?

D. JOBIN.

Ah! voilà l'enclouûre. Il auroit grand besoin,
Pour se tirer d'ici, de quelque faux témoin.

D. SANCHE.

Madame, Dom Carlos, ou Dom Pédre son père,

Vous pourront aiſément éclaircir ce myſtère;
J'en ſuis connu.

LAURENCE.

Dom Pédre eſt un homme eſtimé;
Et ſi par ſon aveu le vôtre eſt confirmé,
Je ſuis d'accord de tout; il faut le voir enſemble
Pour ſçavoir.... Mais quelqu'un vient ici, ce me ſemble.

D. JOBIN.

Notre drôle à préſent voudroit s'être échappé.
C'eſt Dom Pédre. Ah! voici le gueux bien attrapé.

SCÈNE IX.

DOM PÉDRE, LAURENCE, LÉONOR, DOM SANCHE, DOM JOBIN.

LAURENCE.

C'Eſt Dom Pédre.

D. PÉDRE.

Je viens....

LAURENCE.

Parlons ſans préambule;

Il s'agit à préſent de m'ôter un ſcrupule.
Tenez, connoiſſez-vous le galant que voici?

D. PÉDRE.

(*A Dom Sanche.*)
Si je connois Dom Sanche? Et depuis quand ici?

D. JOBIN.

Dom Sanche!

D. PÉDRE.

Vos parens ſont de vous fort en peine;
Et votre frère aîné mourut l'autre ſemaine:
Dans un combat de nuit il fut percé de coups,
Et la ſucceſſion ne regarde que vous.

LAURENCE.

Mon gendre!

D. JOBIN.

Ah! je me meurs de douleur & de rage;
Non; ce ſexe maudit eſt plus heureux que ſage.
Après cette bévue, il faut s'aller cacher,
Se noyer, ou ſe pendre au faîte d'un clocher.

SCÈNE X.

LAURENCE, DOM SANCHE, DOM PÉDRE, LÉONOR.

D. PÉDRE.

QUe veut dire ceci?

LAURENCE.

Nous vous en ferons rire.
Mais pour vous rendre ici, qu'avez-vous à me dire?

D. PÉDRE.

Que mon fils Dom Carlos aime depuis long-temps
Votre fille Angélique, & que.....

LAURENCE.

Je vous entends.
Je voulois qu'au couvent cette fille fût mise:
Mais puisque de tant d'heur le ciel me favorise,
Et qu'enfin c'est par vous que j'ai la joie au cœur,
Touchez là, c'est pour lui.

D. PÉDRE.

C'est nous combler d'honneur.

SCÈNE DERNIÈRE.

LAURENCE, DOM PÉDRE, DOM SANCHE, LÉONOR, UN CUISINIER.

LE CUISINIER.

ON a servi, Madame, & le traiteur m'envoie....

LAURENCE.

Allons nous réjouir, ne songeons qu'à la joie;
Et, comme un pareil nœud demande tout un jour,
Angélique & Carlos auront demain leur tour.

FIN.

CRISPIN
GENTIL-HOMME,
COMÉDIE.

ACTEURS.

FLORISEL.
CLÉOMÉDON, fils de Florisel.
LUCRÈCE.
HÉLÉNE, sœur de Lucrèce.
ARAMINTE, leur tante.
LISETTE, leur suivante.
MATHURIN, laboureur.
CRISPIN, fils de Mathurin.
LA FOREST, valet-de-chambre de Florisel.
L'ÉPINE, valet de Cléomédon.
COLIN, valet de Mathurin.
PERRINE, femme de Mathurin.
GEORGE, valet de Mathurin.

La Scène est à la Campagne.

CRISPIN GENTIL-HOMME,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIN.

AU secours! hé! George, hé! ferme sur lui la porte,
N'approche pas de lui, prends garde qu'il ne sorte;
Je m'en vais revenir, entends-tu? Tiens-toi là,
Tandis que je vais voir où sa femme sera.
Ah! pauvre Mathurin! malheureuse journée!
Ah! que sa femme va demeurer étonnée,
Alors qu'elle sçaura ce malheur! Quel sursaut!
Je la vois, venez tôt.

SCÈNE II.

COLIN, PERRINE.

PERRINE.

QU'est-ce donc ?

COLIN.

Venez tôt ;
Vous dis-je.

PERRINE.

Comment donc ? Que veux-tu ?

COLIN.

Notre maître
Est pire qu'un dragon, on n'y peut rien connoître ;
Enfin il faut qu'il soit enragé, possédé,
Ou bien fou. Pourquoi, diantre, avez-vous tant tardé ?

PERRINE.

Mathurin ?... Dis, depuis que je m'en suis allée....

COLIN.

S'arrache les cheveux, & la barbe à poignée ;
On ne peut l'approcher, j'ons voulu, George & moi,
Le lier comme un fou, qu'il est ; mais lui, ma foi,
(Et bien nous en a pris de n'être pas de verre)
De deux soufflets chacun nous a jetés par terre ;
Où pendant quelque temps je n'avons pas chommé
De coups de pied dans.... Bref, je l'avons renfermé.

PERRINE.

Colin, que me dis-tu ? Ce changement m'étonne.

Quelqu'un de la maiſon l'a-t-il fâché?

COLIN.

Perſonne.

PERRINE.

Quelque chien enragé ne l'a-t-il point mordu?

COLIN.

Je ne l'ons point quitté: ne l'aurions-je pas vu?

PERRINE.

Il faut bien que cela vienne de quelque choſe;
Il n'eſt pas que quelqu'un n'en ait été la cauſe;
Si tu la ſçais, ſois ſûr que dedans un moment....

COLIN.

Écoutez, franchement, je m'en doute.

PERRINE.

Comment?

COLIN.

Depuis une heure ou deux.... tenez le cœur m'en crève;
Bref, je crois franchement....

PERRINE.

Que crois-tu? Dis, achève.

COLIN.

Que le pauvre chrétien....

PERRINE.

Veux-tu me déſoler? Parle.

COLIN.

A le diable au corps, révérence parler.

PERRINE.

Quel conte ! j'en rirois, ſi j'en avois envie ;
D'aller voir....

COLIN.

Oui, tenez, au péril de ma vie ;
Il eſt enſorcelé.

PERRINE.

Le beau raiſonnement !
Sur quoi dis-tu cela ? Par qui, quand, ou comment ?

COLIN.

Il eſt enſorcelé, vous dis-je.

PERRINE.

L'apparence !
D'où le ſçais-tu ?

COLIN.

J'ai vu toute la manigance ;
Le ſorcier....

PERRINE.

Qu'as-tu vu ? Prétends-tu, juſqu'au ſoir,
Me tenir....

COLIN.

En trois mots, vous allez tout ſçavoir.
Or tantia donc qu'enfin, bref....

PERRINE.

Le ſang me pétille.

COLIN.

Tout comme vous ſortiez, un grand peſte de drille,
Avec un grand chapeau vers le cou retrouſſé,
Et des chauſſes de cuir dans quoi j'aurois danſé,
Sanglé vers le nombril d'un drapeau blanc tout ſale,

Portant dessus son dos une assez grande malle,
Et barbu d'un grand pied par dessus le menton,
Est entré tout de go chez nous, & sans façon
A bouté son ballot arrière une fenêtre;
Il s'est venu jeter au cou de notre maître;
Il s'est mis à crier, en roulant de gros yeux:
Ah! maître Mathurin, c'est à vous que j'en veux.
Votre homme est demeuré plus sot.... Bref, comme un terme.
George & moi cependant j'avons tenu pied ferme;
Notre maître, en tremblant, a mis bas son chapeau,
Et puis moi, George & lui, j'ons fait le pied de veau;
Tandis qu'il lui vouloit chercher une escabelle,
L'autre s'en est venu l'accoller de plus belle,
Et lui disoit tout bas, tandis qu'il l'accolloit,
Des mots qui le rendoient plus blanc que mon colet:
En après, dans sa main il est venu lui mettre
Certain grimoire, fait tout comme un mot de lettre;
Que votre homme, en tenant à demi renversé,
Est demeuré.... tenez, tout comme un trépassé:
Il n'a jamais sonné pas un mot, & le drôle,
En lui baillant un coup de la main sur l'épaule,
S'en est allé, disant serviteur & bon soir.
Quand il ne l'a plus vu, dame! il falloit le voir
S'arracher les cheveux, piler aux pieds la malle;
Hûrler, pester, courir de la grange à la salle:
Enfin, de la façon qu'il crie & qu'il se bat,
Je vas mettre qu'il va cette nuit au sabat.

PERRINE.

Mathurin au sabat! Voyons si ma présence...;

COLIN

Ah! jernigué! tenez, il est lâché, je pense.

SCÈNE III.

PERRINE, COLIN, MATHURIN, GEORGE.

GEORGE.

A L'aide.

MATHURIN.

Tiens, quiconque approchera de moi
Sçaura ce que mon bras....

COLIN.

Je me sauve, ma foi.

SCÈNE IV.

PERRINE, MATHURIN.

PERRINE.

M Athurin?

MATHURIN.

Têtigué! j'ai la rage dans l'âme.

PERRINE.

Prends garde, malheureux! au moins je suis ta femme.

MATHURIN.

Tout eſt perdu, je ſuis un homme enſorcelé.
Perrine, je perds tout pour avoir trop parlé.
Il faut tirer pays.

PERRINE.

Quoi! Fais-toi donc entendre.

MATHURIN.

Il faut, devant la nuit, décamper, ou me pendre.

PERRINE.

Te pendre!

MATHURIN.

Jernigué! je ſuis pis qu'enragé.

PERRINE.

Doucement.

MATHURIN.

Je voudrois m'être déviſagé.
Malheureux que je ſuis! que maudite ſoit l'heure,
Où je vis....

PERRINE.

Quoi?

MATHURIN.

Perrine, il faudra que j'en meure.

PERRINE.

Hélas! je le vois bien, il eſt enſorcelé.

MATHURIN.

Si ces gens.... Je devrois déja m'en être allé.
Adieu, Perrine, adieu.

PERRINE.

Quel eſt donc ce myſtère?
Où veux-tu t'en aller, & que prétends-tu faire?

MATHURIN.

La forêt n'eſt pas loin, vois-tu bien! je prétends,
Dans quelque endroit obſcur me cacher quelque tems.
Que l'on diſe au logis, ſi quelqu'un me demande,
Qu'on ne ſçait où je ſuis allé, qu'on ne m'attende,
De trois nuits, à coucher. Adieu, le cœur me bat.

PERRINE.

Hélas! il veut aller cette nuit au ſabat.

MATHURIN.

Quelque jour tu pourras en ſçavoir davantage.

PERRINE.

Oui, je vais aſſembler, moi, tout le voiſinage;
Pour te faire enfermer, & te garder ici,
Si tu ne me guéris l'eſprit ſur tout ceci.
Oui, je vais appeler & voiſin & voiſine,
Et dire....

MATHURIN.

Têtigué! garde-t'en bien, Perrine.

PERRINE.

Non; ſi tu ne me dis....

MATHURIN.

Quoi?

PERRINE.

Quel homme eſt venu,
Ce que c'eſt que la malle, & ce qu'on t'a rendu,
Ce qu'on t'a dit tout bas, d'où te vient cette rage.

Et pourquoi tu t'en vas, je ferai du ravage.
Oh! tu n'as pas à faire à quelque idole, voi!

MATHURIN.

Ah! l'étrange animal qu'une femme! Tais-toi.
Je te vais tout conter, puis reprendre ma route.
Voyons auparavant si personne n'écoute.

PERRINE.

Nous sommes seuls.

MATHURIN.

Voici le fait dont il s'agit.
Un jour (c'étoit, je crois, l'an mil six-cent dix-huit,
Vers le temps des cerneaux) Simone étoit en couche,
Ma défunte, environ vers le temps qu'on se couche;
Bon! c'étoit trois grands mois après, je m'en souviens,
Car j'étions tous deux fous comme deux jeunes chiens,
Et je batifolions parlant de chose & d'autre:
Ce jour-là, comme un chien faisoit japper le nôtre,
Je vis entrer chez nous un certain Colonel,
Chez qui j'avois servi, qu'on nommoit Florisel.
Çà, fit-il, Mathurin, devant que je partisse,
Il s'agit aujourd'hui de me rendre service.
Moi, fis-je, sçachant bien qu'il étoit libéral,
Commandez. Je m'en vas servir en Portugal,
Fit-il, j'ai déja fait partir mon équipage,
Et je m'en vais demain; d'un secret mariage
Que je taîs pour raison, comme tu peux penser,
J'ai, depuis hier un fils que je te veux laisser.
Dame! il tirit, disant qu'il alloit en campagne,
Un sac à moitié plein de pistoles d'Espagne,
Qu'il me met dans la main, en me disant: voilà
Dequoi payer le soin qu'ici l'on en aura.
Je regardi ma femme, elle n'étoit pas bête,
Je lui montri le sac, elle hochi la tête,

Moi, fis-je en même-temps, sans en faire à deux fois;
Vous venez à propos, son lait n'a que trois mois,
Et je mettrons demain, pour vous rendre service,
Et nourrir votre fils, notre enfant en nourrice;
Ne vous tourmentez point, Simone que voilà
Prendra de votre fils tout le soin qu'il faudra.
Lui, tout en même temps, se tournant vers Simone,
Tire d'un de ses doigts un anneau qu'il lui donne,
Qu'elle prit sans façon, puis il me prit la main,
Et me meni dehors, & je trouvi soudain
Un homme qui tenoit l'enfant plus beau qu'un ange,
Dessous un grand manteau qui lui servoit de lange,
Et qui me mit, sitôt qu'on lui parli tout bas,
Le manteau sur le dos, & l'enfant dans les bras.
Va, dit le père, il faut suivre ma destinée:
Mon séjour sera long, c'est pour plus d'une année.
Ne dis jamais à qui cet enfant appartient,
Pas même à lui; chez toi si la raison lui vient,
Qu'il soit comme ton fils élevé, qu'on le nomme
Du nom que tu voudras, & ne t'ouvre qu'à l'homme
Que tu vois, sans jamais faire le babillard,
Si quelque autre se dit envoyé de ma part.
Va, béniſſe le ciel, ton destin est le nôtre.
Il alli d'un côté, je m'en alli de l'autre,
Et je vins retrouver Simone, où plût à Dieu
Que je m'eusse coupé la gorge. Hélas,

PERRINE.

Quel lieu
Vois-tu de désespoir dans toutes ces affaires?
Ces pistoles étoient ou fausses ou légères,
Et les ayant fait voir à quelqu'un, par malheur,
Tu crains d'être pendu comme un faux monnoyeur!

MATHURIN.

Bon!

PERRINE.

Dis-moi donc d'où vient le chagrin que te donne....

MATHURIN.

Vois-tu, j'alli porter cet enfant à Simone;
Bref, il fut élevé chez nous jusqu'à douze ans;
Et le diable voulut qu'à peu-près dans ce temps
Cet enfant se perdît en sortant d'auprès d'elle,
Sans en avoir jamais eu ni vent ni nouvelle.
J'en devînmes tous deux jaunes comme des coins;
Et ma pauvre Simone en crevit. Tous mes soins
Ne servirent de rien ni pour lui ni pour elle.
Mais, je me consolis, n'ayant point de nouvelle
Du père, qui n'a point écrit depuis vingt ans,
Et je croiois qu'il fût pourri depuis ce temps.
Mais.... Morgué! c'est ici qu'il faut que je me pende;
Il arrive demain, voilà ce qu'il me mande,
Voilà ce que chez nous on m'a dit en secret,
L'homme qui me l'a dit.... Tiens, voilà son billet.

PERRINE, *lit.*

Vous n'avez rien à dire au porteur de cette valise, & je crois que vous n'aurez pas de peine à deviner à qui j'ai destiné les habits que vous trouverez dedans, quand je vous dirai que vous me verrez bien-tôt en état de reconnoître les services que vous avez rendus à Florisel.

Qu'as-tu dit au porteur?

MATHURIN.

Rien, car ce n'est pas l'homme
Qu'il devoit m'envoyer: ne t'ai-je pas dit comme
Il me recommandi de ne parler de rien,
Qu'à celui qu'il menit quant & lui lors?...

PERRINE.

Hé bien !
Il lui faut, sans façon, conter toute l'affaire,
Comme il s'en est allé ; tu n'y sçaurois que faire
Une fois, ce n'est point votre faute à tous deux.

MATHURIN.

Morgué ! le Colonel est un homme fougueux,
Et qui, de prime abord, si dans sa fougue il entre,
Feroit à son épée un fourreau de mon ventre.
Ces gens-là n'entendont ni rime ni raison,
Vois-tu ! Perrine, il faut déserter la maison.

PERRINE.

Hé bien ! dis qu'il est mort, cela pourra suffire.

MATHURIN.

C'est à quoi je songeois ; mais il faudra lui dire
Quand, de quoi, comment, où c'est qu'il est enterré ;
Il voudra le sçavoir, & Monsieur le curé
Ne voudra pas mentir, les choses étant fausses.
Perrine, le meilleur est de tirer mes chausses.

PERRINE.

Hé ! viens-çà, nous n'avons tous deux guères d'esprit.
N'as-tu pas ton Crispin, ton fils du premier lit ?
Pour se tirer d'affaire, il faut bien qu'on hazarde.
Baille-lui pour celui que l'on t'a mis en garde.

MATHURIN.

Crispin ?

PERRINE.

Oui. Tiens, par-là, tu le fais grand Seigneur ;
Tu peux du Colonel appaiser la fureur ;
Outre qu'en lui donnant, tu peux en assurance
En attendre une bonne & grande récompense.

MATHURIN.

MATHURIN.

Mais lui bailler mon fils; cela sera-t-il bien,
Qu'il nourrisse un enfant qui ne lui sera rien?

PERRINE.

Sera-t-il le premier? Écoutez comme il cause!
Es-tu plus assuré qu'il te soit quelque chose?

MATHURIN.

Mais Crispin est grossier, laid, maussade, brutal,
Et c'est bien quelquefois le plus sot animal....

PERRINE.

Va, l'on voit tous les jours, quoi qu'on reproche aux nôtres,
Des gens de qualité tout aussi sots que d'autres;
Et si le Colonel n'en est pas satisfait,
Vois-tu! l'on lui dira qu'il est tel qu'il l'a fait.
Mais il est à souhait pour ce qu'on en veut faire.
Tu l'as fait élever à Paris chez ton frère,
Il alloit au Collége, & n'en est revenu
Qu'un peu de temps après que l'autre s'est perdu;
N'est-il pas vrai?

MATHURIN.

D'accord.

PERRINE.

Crispin est de son âge;
Sçait du Latin, il est magister du village,
Hardi, brusque, & toujours tout prêt à babiller;
Et quand nous aurons pris soin de le r'habiller,
Il n'aura pas de peine à se tirer d'affaire.
Reste à lui déclarer que tu n'es pas son père,
Va le trouver, dépêche, & lui raconte tout,
Dis....

MATHURIN.

Oh ! je n'en viendrai, vois-tu ! jamais à bout ;
Et comme assez souvent de rien je m'équivoque,
A ma mine il verra morgué ! bien qu'on se moque.

PERRINE.

Voilà bien des façons.... Je lui vais dire, moi :
Aussi bien je m'en veux faire un plaisir de Roi ;
Car, bâti comme il est, il peste à toute outrance,
Et contre sa fortune, & contre sa naissance,
Et nous dit tous les jours, qu'au mérite qu'il a,
Il devroit être né pour le moins.... Le voilà.
Songe à te préparer à ce qu'il faudra dire,
Quand le père viendra tantôt, & te retire ;
Cependant que je vais lui faire ce récit.
Mais il parle, écoutons un moment ce qu'il dit.

SCÈNE V.

CRISPIN, PERRINE.

CRISPIN, *dans le fond du théâtre.*

AH, fortune ! ah, Nature ! est-ce pas grand dommage
Qu'un homme comme moi soit né dans un village,
Et qu'avec tant d'esprit, & de si beaux talens,
Je passe mes beaux jours avec des paysans,
Moi qui pourrois en cour faire bonne figure,
Qui suis avantagé des dons de la Nature ;
Moi qui suis, de l'aveu de tout notre canton,
Beau comme un Adonis, sage comme un Caton ?
Il faut, ayant en tout des graces naturelles,

Et sur-tout ce qu'il faut pour être aimé des Belles,
Que je me trouve ici, par un coup de malheur,
Magister d'un village, & fils d'un laboureur!
Fortune aveugle! Ah, ciel!

PERRINE.

Allegresse, allegresse!

CRISPIN.

Comment donc?

PERRINE.

Pour jamais que cette plainte cesse.
Tout ce que vous voudrez, souhaitez, vous l'aurez,
Vous ne porterez plus que des habits dorés,
Vous ne parlerez plus que de joie & de noce,
Vous irez tous les soirs jusqu'au lit en carrosse,
Vous allez devenir riche comme un Crésus,
Vous ne coucherez plus que sur des sacs d'écus,
Les femmes se vont battre à qui....

CRISPIN.

Qui vous oblige
A tenir ce discours?

PERRINE.

Allégresse, vous dis-je!
Vous êtes....

CRISPIN.

Comment donc?

PERRINE.

Le plus heureux mortel.

CRISPIN.

En quoi donc?

PERRINE.

Écoutez.

(*Elle lui parle bas.*)

CRISPIN.

Moi, fils d'un Colonel?

PERRINE.

D'un Colonel; de plus....

CRISPIN.

Que mon âme eſt charmée!

PERRINE.

Qui lors....

CRISPIN.

Il me laiſſa quand il fut à l'armée?

PERRINE.

Juſtement, & ce ſoir....

CRISPIN.

Il arrive ce ſoir?

PERRINE.

Lui-même.

CRISPIN.

Qu'il aura de plaiſir à me voir!
Bien fait comme je ſuis.... des habits qu'il m'envoie....
Ah, fortuné mortel! Tête-bleu, que de joie!
Franchement, de tout temps, je me ſuis bien douté
Qu'il falloit que je fuſſe homme de qualité;
Et je n'ai jamais cru, ſur l'air de mon viſage,
Qu'un homme tel que moi fût du crû d'un village;
Mais....

PERRINE.

Quoi?

CRISPIN.

Vous vous mêlez de railler quelquefois;
Et je vous vois tourner, & rire en tapinois.
Tout ceci n'eſt-il point quelque hiſtoire comique,
Ou de votre façon, ou d'une autre fabrique?
Écoutez. Vous ſçavez, vous autres payſans,
De quelle humeur je ſuis pour les méchans plaiſans;
Si quelqu'un s'y frottoit, fût-ce ma belle-mère....

PERRINE.

Non; c'eſt la vérité, calmez cette colère.

CRISPIN.

Tout de bon?

PERRINE.

Tout de bon. Vous verrez au logis
Le billet qu'il écrit.

CRISPIN.

La malle & les habits?

PERRINE.

Sans doute. Suivez-moi, vous verrez ſi j'invente.

CRISPIN.

Cela parle tout ſeul, la preuve eſt convaincante.

PERRINE.

Mathurin vous dira que tout eſt effectif;
Je le vois.

SCÈNE VI.

MATHURIN, CRISPIN, PERRINE.

CRISPIN.

Approchez mon père putatif;
Venez-çà, couvrez-vous sans conséquence.

PERRINE, *à part.*

Il tremble.

CRISPIN.

Vous avez attendu bien long-temps, ce me semble,
A me dire de qui je suis fils; & de plus,
Certains coups de tricot fort fréquens & fort drus,
Dont vous m'avez souvent froissé plus d'une côte,
Me font ressouvenir, Monsieur mon très-cher hôte,
Que, pendant mon séjour en votre digne hôtel,
On ne me traitoit guère en fils de Colonel.

MATHURIN.

C'est l'ordre que j'avois de Monsieur votre père.

CRISPIN.

Diable! vous l'avez bien exécuté, compère.

MATHURIN.

Mais....

CRISPIN.

Sans qu'il soit besoin de vous justifier,
Pourvu qu'on m'ait dit vrai, je veux tout oublier.
Hé bien! je suis donc fils du Colonel mon père?

MATHURIN.

Voilà ce qu'il écrit, ce n'eſt plus un myſtère.

CRISPIN.

Eſt-il noble?

MATHURIN.

Oh!

CRISPIN.

Vaillant?

MATHURIN.

Vous l'avez deviné.

CRISPIN.

A-t-il de ce grand air que Dieu nous a donné?

MATHURIN.

C'eſt un homme bien fait, franc, libéral, affable.

CRISPIN.

Bon-homme? & de l'eſprit, en a-t-il?

MATHURIN.

Comme un diable.

CRISPIN.

Eſt-il fort riche?

MATHURIN.

Au moins de deux-cent-mille écus.

CRISPIN.

La peſte! il eſt mon père, & je n'en doute plus.
Il eſt bon d'éclaircir tout au long ce myſtère.

MATHURIN.

En mettant vos habits; car Monſieur votre père
Doit....

CRISPIN.

Sans perdre de temps, cela se peut conter
En me deshabillant; je vais vous écouter.
Ma mère, en avez-vous des nouvelles?

MATHURIN.

Aucunes.

CRISPIN.

Et le patron est-il homme à bonnes fortunes?

(*Mathurin rit.*)

Dites, me croyez-vous, là, sans faire le fin,
Le fruit de quelque amour licite ou libertin?

MATHURIN.

Oh! son fils légitime, & ma raison se fonde....

CRISPIN.

Suffit. N'a-t-il que moi de sa façon au monde?

(*Mathurin rêve.*)

N'auroit-il point laissé quelque petit Crispin,
Dedans chaque village, à quelque Mathurin?

MATHURIN.

Ah! je ne pense pas; car quand on se marie....

CRISPIN.

Morbleu! je n'entends point là-dessus raillerie;
De fils de Colonel la multiplicité
Me feroit renoncer à la paternité.

MATHURIN.

Je vous crois fils unique, & ne me trompe guère.

CRISPIN.

Hé bien! sur ce pied-là, je l'adopte pour père.

MATHURIN.

Monsieur le Colonel doit arriver dans peu.

CRISPIN.

Çà, je vais m'habiller; faites faire grand feu.

SCÈNE VII.

CRISPIN, PERRINE.

PERRINE.

Vous voyez si je ments.

CRISPIN.

Non; vous êtes sincère.
N'étant votre beau-fils, ni vous, ma belle-mère,
Allez, je pourrai bien, ayant mes beaux habits,
Vous conter mes raisons pour votre droit d'avis.

PERRINE.

Hé! l'on vous en tient quitte, il faudroit pour vos flammes
De plus rares beautés, & de plus grandes Dames;
Et des gens comme nous s'en flatteroient en vain.

CRISPIN.

Jamais homme affamé n'a trouvé mauvais pain,
Fripponne.

PERRINE.

Dépêchez, quelqu'un vers nous s'avance.

CRISPIN.

Sans préjudice au moins.

PERRINE.

Hé! faites diligence.

SCÈNE VIII.

PERRINE, seule.

AH! sans rire, j'avois peine à le regarder.
Il s'eſt, de bonne foi, laiſſé perſuader.
Je me fais un plaiſir, dedans tout ce myſtère,
De voir, en s'habillant, les mines qu'il va faire;
Et j'en ris par avance, il aura des habits....
C'eſt une choſe à voir. Entrons dans le logis.

SCÈNE IX.

PERRINE, *COLIN*.

COLIN.

OU l'a-t-on mis?

PERRINE.

Colin, viens voir ce qui s'apprête.

COLIN.

Où l'a-t-on mis?

PERRINE.

Viens voir.

COLIN.

Je ne ſuis pas ſi bête

PERRINE.

Viens, te dis-je, suis-moi, tu verras habiller....

COLIN.

Laissez donc, jernigué! je n'y veux pas aller,
Vous dis-je.

PERRINE.

Tiens, Crispin, que tout le voisinage
Croit fils de Mathurin, & né dans ce village,
N'est rien qu'un nourrisson qu'un jour à Mathurin....

COLIN.

Quoi! ce n'est pas son fils?

PERRINE.

Non, te dis-je; & Crispin,
Qui veut, pour ce qu'il est, que chacun le connoisse,
Est fils d'un Colonel.

COLIN.

La peste! hé! qué bête est-ce
Qu'un Colonel?

PERRINE.

Comment? C'est.... C'est un gros Monsieu:
La malle que cet homme a laissée en ce lieu,
Contient de beaux habits....

COLIN.

La peste! quelle aubaine!

PERRINE.

C'est de quoi Mathurin tantôt étoit en peine;
Car son père, demain, va l'emmener d'ici.

COLIN.

Diantre! hé! ne suis-je point de sa façon aussi?
Veut-il point m'emmener?

PERRINE, *à part.*

Il eſt tout comme l'autre.
Mais c'eſt trop différer ſon plaiſir & le nôtre.
(*Haut.*)
Suis-moi, viens voir Criſpin tout-à-l'heure.

COLIN.

Hé bien! ſoit.

PERRINE.

Et ſonge à lui porter le reſt[illegible]eſt qu'on lui doit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORISEL, LA FOREST.

LA FOREST.

JE m'imagine où va la tendresse d'un père ;
Mais un peu de repos nous seroit nécessaire ;
Le vin est bon ici ; voulez-vous pas monter ?

FLORISEL.

Non. Je veux seulement que l'on fasse apprêter
A souper, autant bien que le pourront permettre
La saison & le lieu.

LA FOREST.

Vous pouvez vous promettre
Qu'il n'y manquera rien, reposez-vous sur moi.
Vous me prenez, Monsieur, pour quelque sot, je croi.

FLORISEL.

Comment ?

LA FOREST.

Ne sçais-je pas que le carrosse amène
Araminte, Lucrèce avec sa sœur Hélène ;
Que l'une, par l'hymen, doit être unie à vous,
Que Monsieur votre fils doit devenir l'époux

De l'autre, & que, pour voir cette affaire conclue;
C'eſt ici que ſe doit faire leur entrevue.

FLORISEL.

Il eſt vrai, tout ſe doit terminer en ces lieux.

LA FOREST.

Allez, j'ai donné l'ordre, & tout ira des mieux;
Mais je dors tout debout; vous aviez bien affaire
De partir ſi matin, ſoit dit ſans vous déplaire!
Ces dames ſe faiſoient un plaiſir de vous voir,
On ne vous attendoit ici que vers le ſoir,
Et je n'avois au plus dormi qu'une heure entière;
Quand vous avez crié: Quelqu'un! de la lumière.
Eh! le Baſque, Picard, la Foreſt, Provençal,
Qu'on me vienne habiller, qu'on me ſelle un cheval.
Ma foi, nous vous laiſſions crier vaille que vaille;
Mais c'eſt que nous croyions que vous rêviez.

FLORISEL.

Canaille!

LA FOREST.

Mais auſſi, craignez-vous, ſongeant à ce cher fils,
Que ce ſoldat, qui va par votre ordre à Paris,
Se ſoit mal ſouvenu de ce qu'il faut qu'il diſe,
Ou qu'il n'ait pas rendu la lettre & la valiſe,
Dont vous l'avez chargé pour maître Mathurin.

FLORISEL.

Non; il aura ſuivi mes ordres; mais enfin,
Par une impatience aux pères naturelle,
J'ai ſuivi le penchant qui vers ces lieux m'appelle;
Et j'ai voulu, devant que produire ce fils,
Le voir ſeul, pour juger des ſoins qu'on en a pris.
Élevé chez des gens d'une naiſſance obſcure,
Il peut en avoir pris quelque peu de teinture;

Et je prétends le mettre, avec quelques avis,
En état de paroître aux yeux de mes amis.

LA FOREST.

Ma foi, Monsieur, ce fils, depuis vingt ans d'absence,
Ne s'est guère apperçu de cette impatience;
Et ce transport secret est du fruit bien tardif.

FLORISEL.

Et ne t'ai-je pas dit quel en fut le motif?
Outre que je reçus des nouvelles trop sûres
De la mort de sa mère, & qu'enfin mes blessures;
Mes emplois, mes chagrins demandoient d'autres soins,
Par un surcroît d'ennuis, quand j'y pensois le moins;
L'homme dont je m'étois servi pour le conduire,
Que j'étois convenu d'envoyer s'en instruire,
Pour qui seul j'avois dit qu'on n'eût point de secret;
Mourut en Portugal; & ce que j'aurois fait
N'auroit de rien servi.

LA FOREST.

C'est grand hasard, je pense;
S'il n'est mort.

FLORISEL.

Ah! du moins laisse-moi l'espérance;
Mon cœur, quoiqu'en secret forcé d'en soupirer,
Sur de pareils soupçons cherche à se rassurer;
Et pour lui cette image a de telles atteintes,
Qu'il n'a jamais ôsé s'expliquer sur ces craintes.
Mais la frayeur commence à troubler mes esprits;
J'entrevois la maison où j'ai laissé mon fils.
Entrons. Viens. Tôt ou tard il faudra s'en instruire;
Le carrosse arrivé, tu sçais bien qu'il faut dire....

LA FOREST.

Que votre fils, en cas qu'il paroisse avec nous,
De Paris jusqu'ici vient au-devant de vous.

FLORISEL.

Autrement j'en craindrois quelque suite fâcheuse.
Hélène est d'une humeur enjouée & railleuse,
Qui, sçachant qu'au village on l'auroit élevé,
Pourroit se dégoûter.

LA FOREST.

Le carrosse arrivé,
Reposez-vous sur moi, je sçais ce qu'il faut dire.

SCÈNE II.

LA FOREST, FLORISEL, MATHURIN.

MATHURIN, *riant.*

LE plaisant fou! pargué! ses mines me font rire,
Et je gâterois tout, si je demeurois là.

FLORISEL.

Mais....

MATHURIN.

Oh, oh!

FLORISEL.

Mathurin!

MATHURIN.

Ah! Monsieur, vous voilà?

FLORISEL.

Croyois-tu, Mathurin, qu'à la fin la fortune...?

MATHURIN.

Ma foi, je vous croyois crevé cent fois pour une;
On ne vous attendoit....

FLORISEL.

Mais, écoute. Dis-moi
Qu'est devenu l'enfant que je laissai chez toi.

MATHURIN.

Il est auprès du feu là-dedans qui s'habille.
Ce fils sera, morgué! l'honneur de sa famille.

FLORISEL.

Ah, ciel! il est vivant?

MATHURIN.

S'il est vivant? Et beau...
Il vous ressemble.

FLORISEL.

A moi?

MATHURIN.

Comme deux gouttes d'eau.

FLORISEL.

Ah, père fortuné! le ciel veut bien me rendre
Le seul fruit d'un amour si fatal & si tendre!
Que ne te dois-je point, & quel sera le prix...?

MATHURIN.

J'ons reçu la valiſe, & Monſieur votre fils
Se pare des habits que vous avez fait faire.

FLORISEL.

De ce que tu me dis que la douceur m'eſt chère!
Je brûle de le voir.

MATHURIN.

Venez vers notre hôtel.
Hé, Perrine! hé! voici Monſieur le Colonel.

FLORISEL.

Dans quel raviſſement me met cette nouvelle!
Mon cœur ne ſe ſent pas, & la joie en eſt telle,
Que je crains qu'au moment qu'il ſe préſentera...

SCÈNE III.

FLORISEL, LA FOREST, MATHURIN, CRISPIN.

CRISPIN.

LE Colonel mon père eſt ici?

MATHURIN.

Le voilà.

FLORISEL.

Ah, mon fils! mais....

CRISPIN.

Monsieur, mon très-honoré père,
L'honneur qu'il vous a plu me faire de me faire,
Sans, comme vous sçavez, vous en avoir prié,
Me rend terriblement de vous édifié;
Et comme le Phénix renaît pour l'ordinaire,
Aux ardeurs du soleil, des cendres de son père,
J'attends que, par un sort illustre & tout pareil,
La mort un de ces jours vous servant de soleil,
Nous ayant séparés par des adieux fort tendres,
Me donne le moyen de naître de vos cendres.

FLORISEL.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Qu'il a l'air payſan! Ce discours figuré...

CRISPIN.

Vous plaît, dites le vrai.

FLORISEL.

N'est pas bien digéré.

CRISPIN.

Ah! pour le beau langage....

FLORISEL.

Écoutez: ces manières...

CRISPIN.

Comment les trouvez-vous? Elles sont singulières:
Vous aurez de l'honneur à me produire en cour;
C'est moi qui vous le dis, patron; je suis d'un tour
A faire du fracas, & je vous en assûre.
Le visage avenant, l'esprit d'une tournure
A me faire adorer; mais je dis en tous lieux.
Pour du bon air, je crois que vous avez des yeux.
Quant aux dames, en tout voulant être à la mode,

C'eſt un point ſur lequel je me rends fort commode;
Toutes me ſçavent plaire en un dégré pareil:
Jeunes pour le plaiſir, vieilles pour le conſeil,
Belles pour leur beauté, laides par complaiſance,
Coquettes pour l'éclat, prudes par bienſéance,
Riches pour leur argent, pauvres par charité,
La graſſe pour l'hyver, la maigre pour l'été:
Bref, de quelque façon que l'on ait pu les faire,
Propre à m'en faire aimer, toutes me ſçavent plaire.

FLORISEL.

Qu'il eſt extravagant! ah, ciel! & quel eſprit!

LA FOREST.

Le cliquet d'un moulin ne fait pas plus de bruit.

CRISPIN.

Vous êtes étonné de me voir, & je gage
Que vous vous admirez, ſous cap, dans votre ouvrage.
Comment donc! Vous voilà, parbleu! tout hébêté?
Allons, que dit le cœur? Comment va la ſanté?
Qu'allons-nous devenir? Couchons-nous au village?
Quel train me donnez-vous? Quel eſt votre équipage?
Quand me prétendez-vous faire votre héritier?
Qu'aurai-je à dépenſer, vous défunt, par quartier?
Sçachons-le, & de quel nom il faudra qu'on me nomme;
Car Criſpin n'eſt point trop le nom d'un gentil-homme.

FLORISEL.

D'accord; mais vous ſerez deſſus ces queſtions
Inſtruit, avec le temps, de mes intentions.
Je veux vous dire, avant que de paſſer au reſte,
Qu'il faut, dans vos diſcours, prendre un air plus modeſte;

Cette façon d'agir tient trop de l'éventé ;
Ce salpêtre sied mal aux gens de qualité ;
Le bon-sens doit mêler, dans ce qu'on s'attribue,
Plus de réflexion & plus de retenue ;
Et l'entretien enfin doit être soutenu.

CRISPIN.

Est-ce pour nous prêcher que vous êtes venu ?
Que voilà bien le ton d'un père de famille,
Dont la bile se mêle au sang qui lui pétille,
Qui d'un fils à vingt ans, sans en avoir d'ennui,
Voudroit faire un Caton burlesque comme lui !

FLORISEL.

Quelle brutalité !

CRISPIN.

Voilà ce qui s'appelle
Raisonner terre-à-terre.

FLORISEL.

Il est mal en cervelle.

CRISPIN.

C'est qu'à tout ce qu'on dit on donne un méchant tour ;
Oui, c'est qu'on ne sçait point comme on vit à la cour ;
C'est l'air de qualité qui manque à nos manières !
Pauvre provincial !

FLORISEL.

Mais....

CRISPIN.

Laissons ces matières.
Tenez, mettre avec moi vos leçons en avant,
C'est tendre des filets pour y prendre du vent ;
Je ne passe chez moi pour rien moins qu'une bête,

Et ne suis pas d'humeur d'en faire qu'à ma tête.

FLORISEL.

Il est fou; mais voyons s'il me répondra mieux;
En rendant l'entretien un peu plus sérieux;
L'amour remet souvent la raison dans les âmes.
Ce soir, dans mon carrosse, arriveront deux dames;
Jeunes, pleines d'esprit, belles, d'une maison
A faire....

CRISPIN.

J'entends bien, votre provision.

FLORISEL.

Ce sont deux sœurs.

CRISPIN.

Passons.

FLORISEL.

Ah! je perds patience.
Leurs vertus & leurs biens égalent leur naissance;
Leur mérite est connu; leur père, homme de cœur,
Fut un Mestre de camp fort riche & plein d'honneur;
Mon ami, dont le soin égalant la fortune,
Laissa cent-mille écus en mourant à chacune;
A qui je m'engageai, quand il perdit le jour,
De vous faire épouser la jeune à mon retour.

CRISPIN.

A moi la jeune?

FLORISEL.

A vous, suivant l'ordre du père:
Leur tante les conduit. Que prétendez-vous faire?

CRISPIN.

Malepeste! à ce prix, sans rêver sur le choix,

Je les épouserai, si l'on veut, toutes trois.

FLORISEL.

Ah, ciel! long-temps après la mort de votre mère,
L'aînée a des appas, sa beauté sçut me plaire,
En m'engageant pour vous, je m'engageai pour moi;
Leur père, pour garant, en a reçu ma foi,
Et même par serment il engagea ses filles
A joindre, par ces nœuds, nos biens & nos familles.

CRISPIN.

Vous vous remarîrez?

FLORISEL.

Oui, je l'ai promis.

CRISPIN.

Vous?
A votre âge? Hé, morbleu! vous vous moquez de nous;
Bon pour de jeunes gens.

FLORISEL.

Puisque ma foi m'engage....

CRISPIN.

Je ne consentirai jamais au mariage,
Je vous en avertis.

FLORISEL.

Il a perdu l'esprit.
La menace est terrible, & sera d'un grand fruit.
Mais je ne pensois pas, s'il faut que j'y réponde,
Avoir avec mon fils mis mon tuteur au monde.
Si votre aveu nous manque, on s'en consolera.

CRISPIN.

Je vois bien ce que c'eſt, vous en voulez par-là :
Sans craindre les périls qui menacent la flamme
D'un galant ſuranné qui veut prendre une femme,
Votre amour aguerri.... Prenez-la, j'en conviens ;
Mais j'entends être ſeul héritier de vos biens.
Ne croyez pas, prenant femme un peu trop féconde,
Laiſſer à mes dépens de votre race au monde.
Je prétends avoir tout en dépit de l'amour.

FLORISEL.

Cela s'en va ſans dire.

CRISPIN.

Et fuſſiez-vous un jour,
Ou Chevalier de l'Ordre, ou Maréchal de France,
Je veux être reçu d'abord en ſurvivance.

FLORISEL.

Fort bien ! Ah ! quel préſent le ciel m'a conſervé !
Mais mon carroſſe enfin pourroit être arrivé ;
(*A la Foreſt.*)
Va voir, & m'avertis ; s'il vient, fais diligence.

SCÈNE

SCÈNE IV.

FLORISEL, CRISPIN, MATHURIN.

FLORISEL.

CEs dames vont venir : du moins en leur préſence....

CRISPIN.

Laiſſez faire, on verra ſi nous demeurons court.
La peſte ! c'eſt mon fort que de faire l'amour.
Quand j'humaniſe un peu ma fierté naturelle,
J'ai les yeux diablement meurtriers, & la Belle
Sçaura ce qu'en vaut l'aune ; en attendant ce temps,
Je vais prendre au logis mon épée & mes gants,
Et reviens vous trouver.

FLORISEL.

Écoutez.

CRISPIN.

Pourquoi faire?
Que je viens de Paris?

FLORISEL.

Pour raiſon.

CRISPIN.

Pour vous plaire,
J'y conſens ; hé ! de l'air qu'on va les aborder,
On n'aura pas de peine à les perſuader.

SCÈNE V.

FLORISEL, MATHURIN.

FLORISEL.

JE tombe de mon haut avec raison, me semble,
Juste ciel! c'est donc là ce fils qui me ressemble?

MATHURIN.

Le voilà, jernigué! c'est un joli garçon;
N'est-il pas vrai?

FLORISEL.

Sans doute.

MATHURIN.

Et de bonne façon?
Vous venez de l'entendre, il jase comme un marle,
Il est droit comme un jonc, & net comme une parle;
Dieu merci, je n'avons point tant mal opéré.

FLORISEL.

Pourroit-il être pis? je suis désespéré.
Sçachons le bel endroit de cette nourriture.
Que pouvoient faire pis tes soins & la nature?
En quoi bien opéré? Dis, toi, qui l'as nourri,
Dis-moi par quel endroit il peut être chéri?
Tu dois mieux que personne en avoir connoissance;
Est-il complaisant?

MATHURIN.

Oh! pour de la complaisance,

Non; c'eſt un obſtiné, ce mot ſe peut lâcher;
Mais après lui, du reſte, il n'en faut plus chercher.

FLORISEL.

Eſt-il poſé, prudent?

MATHURIN.

Ah! pour de la prudence;
Non; c'eſt un étourdi; mais du reſte je penſe...

FLORISEL.

Eſt-il ſouple, ſoumis?

MATHURIN.

Je ſuis votre valet,
Non; il eſt plus rétif que notre vieux mulet;
Mais, au ſurplus, parfait autant qu'on le peut être.

FLORISEL.

Dedans ſes actions, vois-tu du cœur paroître?
Le crois-tu brave?

MATHURIN.

Non; il eſt un peu poltron;
Mais du reſte, morgué! c'eſt un joli garçon.
Je vous l'ai déja dit, il faut vous mettre en tête...

FLORISEL.

Te l'avois-je donné pour en faire une bête,
Un lourdaud, un cheval, comme toi, malheureux!

MATHURIN.

Hé! que lui trouvez-vous? Eſt-il borgne ou boiteux?
Eſt-il ſourd ou muet? On voit comme il s'explique.
Manque-t-il d'embonpoint? Eſt-il mélancolique?
Eſt-il pire que quand vous me l'avez donné?
Non; il eſt gros & gras, bien conditionné,

Il eſt toujours gaillard, dort bien, boit davantage,
Et mange trois fois mieux qu'un cheval de louage.
Que diable vous faut-il?

FLORISEL.

Qu'il eſt matériel,
Pour ſon âge!

MATHURIN.

Écoutez, Monſieur le Colonel,
C'eſt....

FLORISEL.

Quoi?

MATHURIN.

Que les enfans qu'on nourrit au village,
Profitont en ſix mois quatre fois davantage,
Qu'à la ville en deux ans.

FLORISEL.

L'eſprit, il l'a perdu.

MATHURIN.

Lui, l'eſprit? Ah.... Peut-être il n'en a jamais eu.
Me connois-je à cela pour vous en rendre compte?

FLORISEL.

Non; ce fils ne pourra paroître qu'à ma honte.

MATHURIN.

Vous moquez-vous? Tenez, tout chacun dans ces lieux
Lui trouve l'air ſi drôle & ſi facétieux,
Que ſouvent, ſans ſçavoir même ce qu'il va dire,
Perſonne ne ſçauroit le regarder ſans rire.

FLORISEL.

Quoi donc! ce fils ſur qui je fondois tant d'eſpoir,
N'eſt propre à rien?

MATHURIN.

A rien? Mariez-le pour voir;
Je condamne mon dos à cent coups d'étrivière,
Si dans l'an, à coup sûr, il ne vous fait grand-père.

FLORISEL.

De le trouver vivant après m'être applaudi,
Je rencontre un lourdaud, un lâche, un étourdi.
Devois-je me flatter, quand j'en cherchai la cause,
Qu'avec des paysans il apprît autre chose?
Le Destin a voulu que, trop loin de ces lieux,
D'aucuns soins....

MATHURIN.

Écoutez, j'ons fait de notre mieux.
Je l'aimois tout autant que si j'étois son père;
Non; pour mon propre enfant je n'aurois pu mieux faire.
Mais je vois ce que c'est qui brouille vos esprits:
Pour ne nous rien bailler pour les soins que j'ons pris,
A tout, sur son sujet, vous trouvez à redire;
Hé bien! ne baillez rien, tenez, je me retire.

FLORISEL.

Ce n'est pas mon dessein, & dans peu vous aurez....

MATHURIN.

Tout ce qu'il vous plaira, rien si vous ne voulez.
(*A part.*)
Je ne me suis, morgué! point mal tiré d'affaire.

SCÈNE VI.

FLORISEL, seul.

OUi, voilà le plus grand des chagrins pour un père:
Mais il n'eſt pas toujours ſans remède; & le tems,
Se joignant quelquefois à des avis prudens,
Peut, avec la vertu qui nous eſt inſpirée,
Ramener dans un cœur la raiſon égarée.
La cure eſt difficile, & demande des ſoins;
Mais enfin, quelque temps, flattons-nous en du moins.
Voyons de ſon côté ce qu'on en peut attendre,
Et n'y renonçons pas, du moins, ſans l'entreprendre.
Joignons-le, & s'il ſe peut.... Mais il revient ici.

SCÈNE VII.

FLORISEL, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, je ne ſçais pas que veut dire ceci:
Mais, ſur le ſeul récit de l'aimable cadette,
Mon cœur, à prendre feu plus prompt qu'une allumette,
Par certains battemens, me dit que cet amour
Aura bien de la peine à jeûner plus d'un jour.
Avez-vous bien donné vos ordres pour la noce?
Car j'entends l'épouſer, deſcendant du carroſſe.

FLORISEL

Il faut auparavant les voir, & nous sçaurons
Quel sera là-dessus leur avis. Mais entrons,
Elles arriveront bien-tôt.

SCÈNE VIII.

FLORISEL, CRISPIN, LA FOREST.

LA FOREST.

LA compagnie,
Monsieur, vient d'arriver dedans l'hôtellerie.

CRISPIN.

Prenons, avec notre air, notre ton radouci;
Passons-les en revue au plutôt.

LA FOREST.

Les voici.

SCÈNE IX.

FLORISEL, CRISPIN, LUCRÈCE, ARAMINTE, HÉLÈNE, LISETTE, CLÉOMÉDON.

FLORISEL, *à part.*

JE voulois lui parler avant cette entrevue.
Trouvez bon, s'il vous plaît, que mon fils vous salue,
Et qu'ici son respect & son empressement....

HÉLÈNE.

Là, son fils?

CRISPIN.

Je ferai fort bien mon compliment.
Attendez, pour ne point faire ici de jalouse,
Laquelle de vous quatre est ma future épouse?

ARAMINTE.

Quel abord!

LUCRÈCE.

Devinez, & cherchez dans nos yeux
Laquelle de nous quatre est digne de vos feux.

CRISPIN.

Laquelle? Par ma foi, celle-ci. La fripponne
A les yeux éveillés, & me paroît bouffonne;
Je ne sçais si le nœud qui nous doit assembler....

HÉLÈNE.

Non; c'est que pour vous plaire il faut vous ressembler.

LUCRÈCE.

Vous l'avez deviné, c'eſt elle.

CRISPIN.

Quoi! c'eſt elle?
Geolière de mon cœur, depuis que pour nouvelle
Monſieur le Colonel m'a dit que vous alliez
Devenir la moitié du tout que vous voyez;
Que vous vouliez de moi, ſans ſortir du village,
Apprendre de quel bois on ſe chauffe en ménage;
Que vous voir dans mes bras eſt un honneur de plus,
Qui vous doit, marché fait, coûter cent-mille écus;
Je me ſens des tranſports, qu'en bon François on nomme
Des deſirs très-ardens de gagner cette ſomme;
Et je ſerois d'avis que d'abord, ſans façon,
On paſſât du prélude à la concluſion.

HÉLÈNE.

Il a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Peſte de la pécore!

HÉLÈNE.

A peine arrivons-nous, il n'eſt pas temps encore;
Et d'un bonheur parfait je n'ôſe me flatter,
Si vous n'avez le temps de vous bien conſulter.

CRISPIN.

Comment me trouvez-vous?

HÉLÈNE.

L'air galant, les manières
Engageantes, d'eſprit, & ſur-tout cavalières.

CRISPIN.

N'eſt-il pas vrai? Le temps, ſur les points principaux,
Vous fera mieux connoître encor ce que je vaux.
Eſt-ce là notre ſœur?

HÉLÈNE.

Oui.

CRISPIN.

Là?...

ARAMINTE.

Je ſuis leur tante.

CRISPIN.

Et celle, qui là-bas fait la ſœur écoutante,
Que vous eſt-elle encore? Elle a les yeux bien drus.

LISETTE.

Leur très-humble ſervante, & la vôtre de plus.

CRISPIN.

Leur ſervante, approchez. La peſte, la traitreſſe!
On pourroit, au beſoin, en faire une maitreſſe.
Que vous m'allez chérir, quand d'un titre nouveau
Pourvu.... Mais que fait-là ce jeune jouvenceau?
Hem?

FLORISEL.

C'eſt mon Lieutenant, qui, pour être à la noce,
Eſcortoit à cheval ces Dames en carroſſe;
J'ai connu ſa valeur juſques à l'envier;
Et, de ſimple ſoldat, je l'ai fait officier.

J'ignore sa naissance, il s'obstine à la taire;
Mais outre sa valeur qui n'est pas ordinaire,
L'estime & l'amitié que je me sens pour lui,
Auroient suffi, sans elle, à lui servir d'appui.

CLÉOMÉDON.

Vos bontés vont trop loin, & mon âme interdite...

FLORISEL.

Plût au ciel que mon fils eût autant de mérite!

CRISPIN.

C'est-à-dire, que c'est un signe indicatif
Que vous êtes le fruit de quelque amour furtif;
N'importe, c'est bien fait que faire honneur aux vôtres.
Touchez là, tous les jours nous en voyons bien d'autres.

SCÈNE X.

FLORISEL, ARAMINTE, LUCRÈCE, HÉLÈNE, CRISPIN, CLÉOMÉDON, LISETTE, LA FOREST.

LA FOREST.

ON a servi.

CRISPIN.

Venez, il est temps de manger.
Avez-vous le vin gai?

HÉLÈNE.

Vous en allez juger.

CRISPIN.

Ayons des violons, je veux faire gambades,
Et boire vos ſantés, des deux mains, à raſades.

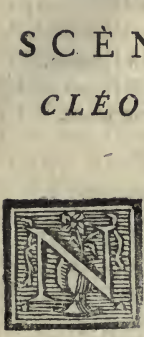
Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOMÉDON, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.



Ous pouvons à préſent, en rire en liberté.
Quel batteur de pays ! comment, cet éventé
Eſt fils du Colonel ?

CLÉOMÉDON.

Oui.

L'ÉPINE.

Celui dont ſans ceſſe...

CLÉOMÉDON.

Celui dont il parloit avec tant de tendreſſe.

L'ÉPINE.

Et ce cher fils, avec ſes burleſques raiſons,
Vient de Paris ? Il ſort des petites maiſons,
Ou je ne ſuis qu'un ſot. Mais dites-moi, de grâce,
Vous qui, ſi fixement, le regardiez en face,
Comment d'un tel ſang froid pouviez-vous l'écouter ?

CLÉOMÉDON.

Ah ! ce fils eſt d'un ſang que je dois reſpecter.

J'honore Floriſel, je ſuis ſa créature,
Mon cœur ne peut aller juſqu'à lui faire injure;
Sans cela, mon amour & mon reſſentiment
Ne ſe verroient jamais bravés impunément;
Car tu ſçais de quels feux je brûle pour Hélène.

L'ÉPINE.

Et que ſon cœur, de plus, partage votre peine.
Mais je lui crois le goût trop bon, l'eſprit trop vain,
Pour faire, à ce magot, un préſent de ſa main.

CLÉOMÉDON.

Et que puis-je eſpérer de cette répugnance?
Tu vois un malheureux ſans bien & ſans naiſſance;
Car ton cœur juſqu'ici m'a ſemblé ſi diſcret,
Que je veux bien pour toi n'avoir point de ſecret.
Je ſuis né d'un hymen dont je ſuis le ſeul gage,
D'un ſimple laboureur; & ce même village,
Où tu me vois en proie aux rigueurs de l'amour,
Eſt le lieu malheureux où je reçus le jour.
A douze ans, ma fierté ſurpaſſant ma naiſſance,
M'inſpira des grands cœurs l'orgueil & l'aſſurance,
Et, dans l'état obſcur enfin où je me vis,
Outré de la rigueur des aſtres ennemis,
J'abandonnai ces lieux, où mes regards, ſans ceſſe,
Rencontroient de mon ſang la ſource & la baſſeſſe;
Et dédaignai des miens l'indigne oiſiveté,
Pour me faire un deſtin conforme à ma fierté.
La gloire qu'on acquiert à braver des alarmes,
Me fit ſuivre d'abord mon penchant pour les armes;
Et pour ne voir jamais ceux que j'avois laiſſés,
Je fus en Portugal; le reſte, tu le ſçais,
Je ne t'en dirai rien. Voilà tout le myſtère,
Qu'avecque tant de ſoin juſqu'ici j'ai ſçu taire.
Faut-il, dans l'embarras d'un état ſi cruel,
Ne plus aimer Hélène, ou trahir Floriſel?

L'ÉPINE.

Pourquoi perdre l'espoir, lorsque rien ne nous l'ôte?
Si son fils est un sot, ce n'est pas votre faute.
Je suis sûr qu'il déplaît, & qu'on s'en divertit,
J'en crois mes yeux; d'ailleurs, Florisel vous chérit;
Le cœur même d'Hélène, où vous pouvez prétendre,
Paroît avoir pour vous une estime assez tendre.
De plus, j'ai remarqué que la tante, à tous coups,
Cherche à s'intéresser obligeamment pour vous.
Vingt fois, depuis l'ennui que votre amour vous cause,
Elle m'a demandé quelle en étoit la cause;
Mais d'un air si touchant, qu'il s'en est peu fallu
Qu'à tout dire mon cœur ne se soit résolu.
Son suffrage y peut tout, & si quelque occurrence
Vous fait trouver un jour à cette confidence,
Ouvrez-lui votre cœur, & laissez faire au temps.
Mais, Monsieur, vous alliez visiter vos parens,
Car vous vous étiez seul dérobé....

CLÉOMÉDON.

Je n'ai garde;
A les revoir si-tôt, mon bonheur se hasarde.
Du plaisir de me voir le transport indiscret,
Ne pourroit s'empêcher de trahir mon secret;
Je connois trop de quoi sont capables leurs âmes;
Quand j'aurai vu partir Florisel & les Dames,
J'irai seul m'acquitter, puisque c'est une loi,
Du tribut que le sang doit exiger de moi.
Jusques-là, des premiers que je verrai paroître,
Je veux m'en informer, sans me faire connoître;
Et j'étois sorti seul, pour tâcher en secret....

L'ÉPINE.

Je vois un paysan qui sera votre fait.

SCÈNE II.

CLÉOMÉDON, L'ÉPINE, COLIN.

COLIN.

TOut depuis que j'ai ſçu qu'il s'en va, qu'il ne chomme
De rien, qu'il s'eſt trouvé le fils d'un gentil-homme,
Qui lui baille un carroſſe, & le mène à la cour,
Jernigué ! ſi le cœur ne me dit qu'un beau jour
Quelque riche Monſieur, par quelque ſtratagême,
S'en viendra pour ſon fils me prendre tout de même ;
Et qu'il m'emmenera dans un arroi tout tel,
Pour me faire, à la cour, apprentif Colonel.

CLÉOMÉDON.

Viens-çà.

COLIN.

Pargué ! voici mon affaire peut-être.

CLÉOMÉDON.

Connois-tu Mathurin ?

COLIN.

Je le puis bien connoître ;
Je demeure chez lui.

CLÉOMÉDON.

Et que fait-il, dis-moi ?

COLIN.

Il gronde après ſa femme à la maiſon.

CLÉOMÉDON.

Pourquoi ?

COLIN.

C'eſt....

CLÉOMÉDON.

Dis.

COLIN.

C'eſt pour l'amour du Bailli du village.

CLÉOMÉDON.

La raiſon?

COLIN.

La raiſon, Monſieur, de ce ravage;
C'eſt qu'en allant tantôt dans le grenier au foin;
Bref, il les trouve ſeuls toujours à quelque coin,
Et cela lui déplaît.

CLÉOMÉDON, *à l'Épine.*

Ma mère aſſez facile....!

L'ÉPINE.

C'eſt la mode par-tout, aux champs comme à la ville.
Vous en voyez beaucoup ſujets à ce malheur.
En voyez-vous quelqu'un s'en faire un point d'honneur?

CLÉOMÉDON.

Ont-ils des enfans?

COLIN.

Non; ſi ce n'eſt quelqu'ébauche.

CLÉOMÉDON.

On m'avoit dit que ſi.

COLIN.

C'eſt donc du côté gauche;
Car pour de légitime ils n'en ont morgué point.

CLÉOMÉDON.

Des gens qui ſe diſoient bien inſtruits ſur ce point,
En parlant l'autre jour, cependant m'aſſurèrent
Qu'ils en ont au moins un, & même me marquèrent....

COLIN.

Attendez, je vois bien où vous voulez aller;
C'eſt de Monſieur Criſpin que vous voulez parler.

CLÉOMÉDON.

Point.

COLIN.

Eh! ſi fait, ſi fait. Oh! c'eſt une autre affaire;
C'eſt que Monſieur Criſpin étoit fils de ſon père,
Et ſon père fit dire à maître Mathurin
Qu'il vouloit avec lui prendre Monſieur Criſpin;
Et que pour lui bailler à Paris un office,
Il le vouloit bien-tôt retirer de nourrice;
Et comme ſes parens.... (je ne ſçais pas leur nom)
Ne l'avons retiré que la barbe au menton,
Les ceux qui vous ont dit que cela pouvoit être,
Ont cru Monſieur Criſpin le fils de notre maître;
Mais il ne l'étoit pas.

CLÉOMÉDON.

Laiſſe-là ton Criſpin;
Je te parle d'un fils que maître Mathurin
Avoit chez lui....

COLIN.

Je vois, morgué! ce qui les mène;

Mais n'eſt-ce point de moi, Monſieur, qu'on eſt en peine ?
Voyez, parlez-moi franc ſans toutes ces raiſons,
Je m'appelle Colin, je garde ſes dindons
Depuis tantôt ſix ans : ſi c'eſt moi que l'on cherche,
Me voilà, pas bien grand, mais droit comme une perche ;
Et de chez Mathurin prêt à faire haut le pied ;
Car, à bon chat bon rat, tant tenu, tant payé.

CLÉOMÉDON.

Tu ſçais de ces dictons ?

COLIN.

Oui, je ſçais des proverbes.

CLÉOMÉDON.

Quel âge as-tu ?

COLIN.

Monſieur, j'ai pris quinze ans aux herbes.

CLÉOMÉDON.

Cela ſuffit. Tu peux nous laiſſer en ces lieux ;
Avant qu'il ſoit deux jours, tu me connoîtras mieux.

COLIN.

Pourquoi faire à deux fois, Monſieur, de cette affaire ?
Ne lantiponnez point, ſi vous êtes mon père,
Dites-le tout d'un coup.

L'ÉPINE.

Peſte de l'innocent !

CLÉOMÉDON.

Demain nous nous verrons. Adieu, mon pauvre enfant.

COLIN.

Son pauvre enfant ! voilà mon heur & ma fortune.
A demain donc.

CLÉOMÉDON.

Adieu.

COLIN.

Sera-ce sur la brune ?

CLÉOMÉDON.

Hé ! oui.

COLIN.

Je vais planter au logis le piquet,
Attendre de pied ferme, & faire mon paquet.

SCÈNE III.

CLÉOMÉDON, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

IL a perdu l'esprit, si le mien ne s'abuse.

CLÉOMÉDON.

Cette simplicité lui doit servir d'excuse.

L'ÉPINE.

Mais quelqu'un vient vers nous ; si par quelque hazard
La tante, à vos ennuis cherchant à prendre part,

Vous offroit un moyen.... Ma foi, Monsieur, c'est elle.
Ménagez ces momens, l'occasion est belle.

CLÉOMÉDON.

Je verrai.

SCÈNE IV.

CLÉOMÉDON, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part.*

JE le vois. Quel seroit mon bonheur,
Si son amour pour moi le rendoit si rêveur!
(*Haut.*)
Quoi! lorsque du plaisir on se fait une étude,
Cléomédon tout seul cherche la solitude?

CLÉOMÉDON.

Vous la cherchez de même, & loin de la maison.

ARAMINTE.

Mon cœur, pour s'éloigner, peut avoir sa raison.

CLÉOMÉDON.

Le mien, pour la chercher, pourroit avoir la sienne.

ARAMINTE.

Vous souffrez, on le voit, quelque secrette peine;
Un silence inquiet, des regards languissans
Rendent, à la cacher, vos efforts impuissans.
Ouvrez-moi votre cœur sur l'ennui qui le presse;
Vous sçavez à quel point pour vous je m'intéresse,

Et devez être instruit, par un zèle obligeant,
De ce qu'à l'adoucir je me sens de penchant.

CLÉOMÉDON.

C'est peut-être un aveu que j'aurois dû vous faire;
Mais il est des ennuis que le respect fait taire:
Outre qu'étant réduit, par un cruel devoir,
A la nécessité de souffrir sans espoir,
Ce silence devient une peine moins dure,
Que l'inutile aveu de celle qu'on endure.

ARAMINTE.

(*Bas.*)

Il meurt d'amour pour moi, je le vois dans ses yeux:
Mais je le veux forcer à s'en expliquer mieux.

(*Haut.*)

Ne dissimulez plus ce qui se fait connoître,
Parlez, de votre cœur vous n'êtes plus le maître;
Et ce que l'on vous voit de trouble chaque jour,
Si j'en crois vos regards, est causé par l'amour:
A m'en faire l'aveu vous n'avez rien à craindre.

CLÉOMÉDON.

Hé! ne serois-je pas, Madame, bien à plaindre,
Si, voyant contre moi ma fortune & mon sang,
Par exemple, j'aimois quelqu'un de votre rang,
Sçachant ce que je suis, & quelle différence
Font de vous & des miens le bien & la naissance?
On connoît Floriſel, & je tiens tout de lui;
Pour tout bien, on le sçait, je n'ai que son appui;
Et quand notre malheur, Madame, nous fait prendre
Trop d'amour pour un cœur où nous n'ôsons prétendre,
Il faut être, en formant d'inutiles souhaits,
Assez discret du moins pour n'en parler jamais.

ARAMINTE.

(*Bas.*)

Autant que ſon amour, tant de reſpect me charme;

(*Haut.*)

D'un obſtacle pareil c'eſt prendre trop d'alarme;
Parlez, ſi votre rang n'égale pas le mien,
Le mérite tient lieu de naiſſance & de bien.
Le ſort, pour traverſer une âme peu commune,
Met ſouvent la vertu mal avec la fortune;
Mais cependant, pour vous, quelque rigueur qu'il ait,
L'amour vous peut venger du tort qu'il vous a fait.
Je penſe de vos feux pénétrer le myſtère;
Et ſi vous m'en voulez faire un aveu ſincère,
Je crois, je crois pouvoir quelque choſe pour vous.

CLÉOMÉDON.

Ah! tout: & j'avoûrai, Madame, à vos genoux
Que ſi l'aimable objet, que j'adore ſans ceſſe,
Devient, par vos bontés, le prix de ma tendreſſe,
Le plus parfait amour ne peut produire en nous
Des reſpects plus ſoumis qu'on m'en verra pour vous;
Juſqu'au dernier ſoupir, l'ardeur reſpectueuſe....

ARAMINTE.

(*Bas.*)

Que ſon amour eſt fort, & que je ſuis heureuſe!

(*Haut.*)

Je vous y veux ſervir. En attendant ce jour,
Parlez-moi de l'objet qui cauſe tant d'amour.
Je me fais, prenant part à tout ce qui vous touche,
Un plaiſir de ſçavoir ſon nom de votre bouche.
Vous ſerez ſatisfait de ce que j'en prévoi;
Parlez, & du ſuccès repoſez-vous ſur moi.

CLÉOMÉDON.

Puiſque tant de bontés autoriſent ma flamme,
Puiſque vous le voulez, je vous dirai, Madame,
Que depuis que l'amour a fait naître des feux,
Il n'en cauſa jamais de ſi reſpectueux,
Jamais de ſi conſtans, de ſi pleins de tendreſſe,
De ſi purs que le mien pour votre aimable nièce,
Pour Hélène, & l'eſpoir d'avoir part à ſon choix....

ARAMINTE.

Quelqu'un vient. Nous ſçaurons le reſte une autre fois.

SCÈNE V.

CLÉOMÉDON, ſeul.

D'Où lui vient la froideur où cet aveu m'expoſe?
Nous nous entendions mal, & j'en connois la cauſe:
Un tranſport indiſcret m'a fait précipiter.
Sans doute à Floriſel elle va tout conter:
Elle y court. Ah! qu'il eſt mal-aiſé, quand j'y penſe,
D'avoir bien de l'amour & bien de la prudence!
Mais Floriſel paroît. Allons délibérer
De quel air, de ſes traits, je pourrai me parer.

SCÈNE VI.

FLORISEL, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

MOn cœur, autorisé par les ordres d'un père,
De son penchant pour vous ne fait plus un mystère,
Je veux bien l'avouer; & si près d'être unis,
Je crois qu'un tel aveu me peut être permis.
Mais parmi tout l'espoir que cet aveu vous donne,
A vous dire le vrai, votre chagrin m'étonne.
D'où vous vient-il? Parlez, sans vouloir vous piquer;
Ou je verrai comment je le dois expliquer.

FLORISEL.

Ah! je sens, & je cache autant qu'il m'est possible,
L'ennui le mieux fondé, le coup le plus sensible:
Mais mon cœur, sur l'espoir de me voir votre époux,
Ne prétend point avoir de réserve pour vous.
Je l'avoue, & l'ennui que vous voyez paroître
Me vient d'avoir un fils si peu digne de l'être.
Voilà de mon chagrin la cause en peu de mots:
Car je voudrois en vain excuser ses défauts.

LUCRÈCE.

A ne vous rien cacher de ce que j'ai dans l'âme,
Il n'est guères poli.

FLORISEL.

Guères poli, Madame!

Il ne l'eſt point du tout, ce n'eſt pas un ſecret;
Il eſt bruſque, bruyant, incivil, indiſcret.
Négligeant mes leçons pour celles qu'il a priſes;
On lui voit entaſſer ſottiſes ſur ſottiſes,
Mais d'un air & d'un ton ſi peu reſpectueux,
Que tout mon ſang s'émeut quand il s'offre à mes yeux:
Et ſi j'ôſe expliquer ce que j'en imagine,
Ce cœur, ce cœur me dit, lorſque je l'examine,
Qu'à le croire mon fils j'en ai trop mal jugé,
Et qu'il faut qu'en nourrice il ait été changé.

LUCRÈCE.

Ah! c'eſt aller trop loin.

FLORISEL.

Je doute fort qu'Hélène,
A recevoir ſa main, ſe réſolve ſans peine.

LUCRÈCE.

Je ne ſçais, mais enfin, il n'eſt pas à ſouhait:
Votre exemple & le temps le rendront plus parfait:
Je ſçaurai là-deſſus tantôt ce qu'elle penſe.

FLORISEL.

Voici notre étourdi.

LUCRÈCE.

Faites-vous violence;
Je crois le bon parti celui de la douceur.

SCÈNE XII.

FLORISEL, LUCRÈCE, CRISPIN, HÉLÈNE, LISETTE.

CRISPIN.

HÉ bien! que dites vous de notre gaie humeur,
Et de notre entretien?

HÉLÈNE.

Qu'en tout je vous admire.
Jamais homme ne fut si propre à faire rire,
Et je veux bien enfin avouer entre nous,
Que je n'ai rien trouvé de si plaisant que vous.

CRISPIN.

Un peu trop goguenard, peut-être; car, sans cesse...

HÉLÈNE.

Cela n'est rien, ce sont des fruits de la jeunesse.
Quant à moi, j'aime mieux, à parler franchement,
Même un peu de folie avec de l'enjoûment,
Qu'un sérieux mêlé de prudence incommode.

CRISPIN.

Fi! les gens si prudens ne sont plus à la mode,
On s'en corrige fort. Parlons de nos amours.
Pour moi, comme un soleil, vous regardant toujours,
Je me sens dans mes feux, ne gardant point de règle,
Tout prêt à m'élancer devers vous comme une aigle,
Et si l'hymen enfin n'avance ces momens....

HÉLÈNE.

Modérez ces transports, & laissez faire au temps.

CRISPIN.

Ah ! si vous me vouliez faire, sans conséquence,
Sur notre hymen futur quelque petite avance,
Je vous en aimerois quatre fois mieux un jour;
Car la facilité sert d'amorce à l'amour.

FLORISEL.

Je n'y sçaurois tenir, & son impertinence
Me chasse malgré moi.

SCÈNE VIII.

CRISPIN, LUCRÈCE, HÉLÈNE, LISETTE.

CRISPIN, *à Hélène.*

VOus gardez le silence;
Mais j'augure assez bien de cet air languissant;
Car nous sçavons la carte, & qui se tait, consent.

HÉLÈNE.

De semblables discours me fâcheroient d'un autre;
Mais, voyant peu d'esprits tournés comme le vôtre,
J'avoûrai que de vous un pareil trait d'esprit,
Me fâche beaucoup moins, qu'il ne me divertit.

CRISPIN.

Quand on aime les gens, rien ne sçauroit déplaire;
Vous m'aimez, & je vois tout le fin du mystère.

La pudeur & l'amour qui vous font trop souffrir,
Troublent votre repos jusques à vous maigrir.
L'amour, qui n'aime pas à voir durer un siége,
Voudroit bien m'honorer de quelque privilége;
Et prête à composer, Madame, la pudeur
Dit qu'il faut que l'hymen soit le médiateur.
La rigueur, dit l'amour, rebute un cœur, sans doute;
La pudeur lui répond: trop de douceur dégoûte;
Et l'embarras d'un cœur, partagé par moitié....
Ma foi, marions-nous, vous me faites pitié:
Je vous verrois mourir, si la chose avancée....

HÉLÈNE.

Non; vous expliquez mal là-dessus ma pensée.
Je ne souhaite point d'en hâter les momens,
L'amour n'a de plaisant que ses commencemens.
On trouve peu d'amans, quelqu'ardeur qui les presse,
De qui le nom d'époux n'altère la tendresse;
Et voulant une ardeur, dans un objet chéri,
A l'épreuve du temps & du nom de mari,
Je veux, pour m'en donner à moi-même une preuve,
De son amour pour moi faire une longue épreuve:
Et me répondre assez de ses empressemens,
Pour en faire un mari, sans rien craindre du temps.

CRISPIN.

Rendez grâces au ciel, fripponne que vous êtes,
Voilà l'original du portrait que vous faites;
Oui, le voilà. L'on peut, à coup sûr, nous unir.
Tenez, vous me verrez jusqu'au dernier soupir,
Vous aimer, vous chérir du meilleur de mon âme;
Enfin, autant que si vous n'étiez point ma femme;
C'est tout dire.

HÉLÈNE.

Je veux m'en rapporter au temps;
Sans cela, point d'epoux.

CRISPIN.

Vous vous moquez des gens.

LUCRÈCE.

Elle a raiſon, il faut, ſur une telle affaire,
Se conſulter un peu.

CRISPIN.

Mon Dieu! ma belle-mère,
Nous ne demandons pas vos avis là-deſſus;
Ils ſont peut-être bons, mais ils ſont ſuperflus.
Je parle à mon écot, allez parler au vôtre.

LUCRÈCE.

Soit. Ma ſœur, il eſt temps de rentrer l'une & l'autre;
Il eſt tard, & la nuit, qui nous doit ſéparer,
Nous devroit avoir dit qu'il faut ſe retirer.

SCÈNE IX.

LUCRÈCE, HÉLÈNE, LISETTE, CRISPIN, LA FOREST.

LA FOREST.

MOnſieur le Colonel....

CRISPIN.

Hé bien! quoi?

LA FOREST.

Vous demande.
Vous plaît-il de venir?

CRISPIN.

Non ; dis-lui qu'il attende.
Encore un petit doigt de conversation.

LUCRÈCE.

C'est pour demain. Adieu.

CRISPIN.

Belle conclusion !
Souffrez qu'en votre chambre au moins on vous remène.

HÉLÈNE.

De grâce, laissez-nous.

LUCRÈCE.

N'en prenez pas la peine.

CRISPIN.

Vous le voulez ainsi : je suis votre valet.
Adieu, mon petit nez.

HÉLÈNE, *à Lisette.*

Toi, songe à mon billet.

SCÈNE X.

CRISPIN, seul.

QU'elle a d'amour pour moi, la petite traîtresse !
Et que tous ses discours me marquent de tendresse !
Elle voudroit déja me tenir dans ses bras.
Hé ! fait comme je suis, cela ne surprend pas ;

Et l'on auroit à moins la même impatience :
Car enfin, à notre air, sans vanité, je pense
Que si, comme l'on croit, un tel hymen se fait,
On fera de nous deux un couple assez parfait.
Mais je crois qu'à mon tour il faut quitter la place.
La noirceur de la nuit me fait peur & me chasse.
Faisons-nous une loi de l'ordre paternel,
Et voyons ce que veut Monsieur le Colonel.

SCÈNE XI.

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

JE ne trouverai pas Cléomédon sans peine,
Il n'est point dans sa chambre, il faut qu'il se promène.
J'entends quelqu'un marcher.

CRISPIN.

On revient; filons doux.

LISETTE.

St.

CRISPIN.

St.

LISETTE.

Cléomédon.

CRISPIN.

C'est Lisette.

LISETTE.

Eſt-ce vous ?

CRISPIN.

Feignons. Je ne crois pas tout ceci ſans myſtère.
Oui. N'eſt-ce pas Liſette ?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Que veux-tu, ma chère ?

LISETTE.

Vous rendre de la part d'Hélène ce billet.

CRISPIN.

Ah ! le vilain début, il ſent fort ſon poulet.
Que crois-tu qu'elle veut ?

LISETTE.

Qu'en croyez-vous, vous-même ?
Je crois que vous aimant, autant qu'elle vous aime,
Son cœur, dont votre amour doit beaucoup eſpérer,
Contre de vains ſoupçons cherche à vous raſſurer.

CRISPIN, *bas.*

(*Haut.*)

Fi. Que puis-je eſpérer de ta belle maitreſſe ?
Le fils du Colonel a toute ſa tendreſſe,
Elle doit l'épouſer, & tu ſçais en un mot....

LISETTE.

C'eſt pour ſon nez, ma foi ! c'eſt un plaiſant magot.

La croyez-vous d'humeur, dites, je vous conjure,
A ſe pouvoir coëffer de ſa ſotte figure?

CRISPIN.

Je ne ſçais; mais enfin, un ſemblable rival....

LISETTE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que c'eſt un grand cheval?

CRISPIN.

Hé...?

LISETTE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a toute la mine
D'un gredin revétu, d'un héros de cuiſine?

CRISPIN.

Hé...?

LISETTE.

Plaît-il?

CRISPIN.

Et point tant.

LISETTE.

Lui? Dites-vous point tant?
C'eſt faire tort, Monſieur, à votre jugement,
Ou le connoître mal: il a ſur ma parole,
La mine auſſi burleſque, & la tête auſſi folle
Qu'il s'en puiſſe trouver de Paris au Pérou.
Ma maitreſſe l'écoute, & le voit comme un fou;
Et s'en moque à ſon nez avec tant d'induſtrie,
Qu'il prend pour des douceurs juſqu'à ſa raillerie.

CRISPIN.

Mais que veut-elle enfin ?

LISETTE.

Que, ſans vous alarmer,
Vous ſçachiez juſqu'au bout eſpérer & l'aimer.
Adieu. Soyez conſtant, vous n'êtes pas à plaindre:
Car pour vous ce magot n'eſt pas un homme à craindre.
Ce billet vous dira ſi ſon amour eſt fort.

CRISPIN.

Ah, traitreſſe !

LISETTE.

Ah !

CRISPIN.

Parbleu ! j'en veux payer le port;
Je ne ſuis pas d'humeur à retenir ta peine.

SCÈNE XII.

CRISPIN, ſeul.

ELle m'eſt échappée. Oh, oh ! la belle Hélène,
Vous voulez m'écarter, ou votre amour prétend
Se fournir tout d'un temps d'époux & de galant !
Malepeſte ! quel tour pour un apprentiſſage !
Je croyois qu'on n'étoit coquette qu'au village :

Mais de l'air dont je vois ici mes feux trahis,
Je penſe, par ma foi, qu'on l'eſt par tout pays.
Quoi! pour le Lieutenant du Colonel mon père....
Mais entrons, & ſçachons la fin de cette affaire,
Conſultons ce témoin deſſus ces trahiſons:
Et nous verrons après quel parti nous prendrons.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORISEL, CRISPIN, LA FOREST.

FLORISEL.

Vos façons d'agir....

CRISPIN.

Morbleu!

FLORISEL.

Tout le village....

CRISPIN.

Ah, traitresse!

FLORISEL.

Dira que vous n'êtes pas sage.

CRISPIN.

Quoi! l'on m'aura promis qu'on n'aimera que moi,
J'aurai sur ce pied-là conté de bonne foi,
J'aurai de mon côté promis la même chose;
Et quand sur cet espoir mon amour se repose,
J'apprends, par un billet, que le cœur engagé
Se moque.... Non; parbleu! je suis pis qu'enragé.

FLORISEL.

Mais....

CRISPIN.

Sans considérer l'estime sans seconde,
Où l'honneur d'être à moi la mettroit par le monde,
Elle me quitte, moi, pour un....

FLORISEL.

Écoutons-nous.

CRISPIN.

La flatterie à part, franchement, pensez-vous,
Dites, qu'une Beauté, je dis même coquette,
D'un amant comme moi dût être satisfaite?
Suis-je bâti d'un air à soupirer sans fruit?
Hem? Péchons-nous en mine, ou manquons-nous d'esprit?
Tenez, regardez-moi des pieds jusqu'à la tête,
Parbleu! je suis de mise, ou je suis une bête.
Au moins, c'est mon avis, & je crois que le sien....

FLORISEL.

Assurément.

CRISPIN.

Mais non, examinez-moi bien,
Jugez-moi sans quartier, & point de complaisance.

FLORISEL.

Hé! je sçais là-dessus tout ce qu'il faut qu'on pense.
Le ciel, assurément, en vous a rassemblé
Des talens dont....

CRISPIN.

Parbleu! c'est ce qui m'a semblé.
Mais comme ce courroux, loin d'elle, est inutile,
Pourquoi ne pas vouloir qu'à ses yeux cette bile....

FLORISEL.

C'est que je veux de tout, par ordre, être éclairci.
(*A la Forêt.*)
Cherchez Cléomédon, & l'amenez ici.

SCÈNE II.

FLORISEL, CRISPIN.

CRISPIN.

Ça, puisque c'est sur nous que doit tomber l'endosse,
Monsieur le Colonel, voyons à quelle sauce
Vous mettrez ce poulet, pour m'en faire un bon plat?
Vous avez le goût fin & l'esprit délicat,
Et la raison, en vous, sur la spéculative,
Prétend être toujours la raison décisive.
En cas qu'un tel morceau fût pour vous préparé,
Apprenez-nous comment il seroit digéré?

FLORISEL.

J'y serois empêché.

CRISPIN.

Je le crois.

FLORISEL.

Mais je n'ôse,
Sans être mieux instruit, décider de la chose.
Hélène, si je dois en croire ce billet,
A pour Cléomédon quelque penchant secret;

Mais dites, pensez-vous que des extravagances,
De méchans quolibets, outrés d'impertinences,
Qui troublent, sans respect, les conversations
Du fatiguant fracas de cent contorsions,
Soient propres à charmer une aimable personne?

CRISPIN.

Non; & c'est ce qui fait, parbleu! que je m'étonne
Qu'elle ait jeté les yeux sur votre Lieutenant;
Car c'est un petit fat, le plus impertinent....
Je veux qu'il soit cassé.

FLORISEL.

Faites-lui moins d'injure;
Et voyez mieux à qui ressemble la peinture.
Quand on veut plaire aux yeux qui nous ont sçu charmer,
C'est par des tendres vœux qu'il s'en faut faire aimer.
Pour le cœur le plus dur, la douceur est un charme,
Par de profonds respects la fierté se désarme;
Et telle, que souvent ce procédé surprend,
Se rend moins à l'amour qu'aux soins que l'on lui rend.
Mais il est des amans de toutes les espèces;
Et vous êtes bien loin de ces délicatesses.

CRISPIN.

C'est-à-dire, qu'il faut, laissant la joie à part,
Faire, à vingt & cinq ans, l'amour en vieux pénard;
Et ne rien débiter, auprès d'une maitresse,
Que du style & du ton des sept sages de Grèce.
Passons. C'est votre avis, & ce n'est pas le mien.
Chacun aime à sa guise, & cela ne fait rien
Que m'échauffer le sang, sans me tirer de peine.
Le fait est que voici de la prose d'Hélène;
Ce billet m'est venu, comme je vous l'ai dit,

Accompagné sur-tout d'éloges pleins d'esprit,
Tels que le demandoit un semblable mystère;
Et que la modestie, enfin, m'oblige à taire.
Quel parti pensez-vous, étant embarrassé,
Que prît, en cas pareil, un homme bien sensé?

FLORISEL.

Quels avis faut-il tant sur une telle affaire?
Si vous n'avez pas eu le bonheur de lui plaire;
Sans perdre le respect qu'on doit à sa beauté,
Il faut laisser agir son choix en liberté;
Et par un procédé, tout différent du vôtre,
Tâcher à mériter la tendresse d'une autre.

CRISPIN.

Mais elle me plaît fort, & je lui trouve enfin
Certain je ne sçais quoi de follet, de badin,
A quelque chose près, fort à ma fantaisie;
Et vous me l'aviez-là fort à mon gré choisie.

FLORISEL.

Mais, ne lui plaisant pas, sans vous en gendarmer;
Il faut faire un effort pour ne la plus aimer.

CRISPIN.

Pour ne la plus aimer? Ce n'est pas là ma thèse.
Si je ne lui plais pas, il faut que je lui plaise.
Je soutiens que son cœur ne peut-être qu'à moi.
Par le Mestre de Camp qui m'engagea sa foi,
Je fus, quand on jura d'unir nos deux familles,
Destiné pour époux de l'une de ses filles,
Chacune en fut contente; & la cadette enfin,
Dès que l'on eut juré, fut Madame Crispin.
Je suis, dès ce jour-là, le maître de son âme;
Et, dût-elle enrager, elle sera ma femme.

FLORISEL.

C'eſt ce qu'il faut tâcher de lui perſuader,
Et qu'avecque le temps il faudra décider;
Juſques-là cependant.... Cléomédon approche.

SCÈNE III.

FLORISEL, CLÉOMÉDON, CRISPIN.

CLÉOMÉDON.

VOus pouvez m'accabler d'un trop juſte reproche;
Un amour indiſcret m'a fait porter les yeux
Juſques ſur un objet qu'on deſtine à vos feux.
Ce n'eſt pas que l'amour, qui de nos vœux diſpoſe,
Conſulte la raiſon ſur les loix qu'il impoſe;
Le devoir, dans nos cœurs, ne règle pas nos feux,
Et la beauté peut plaire à quiconque a des yeux.
Mais tout cela ſeroit une excuſe aſſez vaine,
Si depuis plus d'un an, forcé d'aimer Hélène,
Ses yeux trop clair-voyans n'avoient vu dans les miens
Le feu reſpectueux qu'avoient produit les ſiens;
Et quand j'ôſai l'aimer....

CRISPIN.

C'eſt bien à vous à faire?
L'inſolence eſt bien grande, & je ne puis m'en taire.
Un myrmidon de mine & d'eſprit tel que tel,
Se joue à moi!

CLÉOMÉDON.

Monsieur.

CRISPIN.

Au fils d'un Colonel!

CLÉOMÉDON.

Je ne prévoyois pas....

CRISPIN.

Un petit misérable,
Né de quelque servante, ou d'un valet d'étable....

CLÉOMÉDON.

Ma naissance....

CRISPIN.

Avec moi veut tirer au bâton!

CLÉOMÉDON.

Monsieur.

CRISPIN.

Hé! mon cadet, point de comparaison;
Je vous prie; autrement....

FLORISEL.

Hé! laissons là ses proches,
Son mérite lui doit épargner ces reproches.
Je ne sçaurois douter, après ce que j'ai vu,
Que le sang dont il sort n'égale sa vertu;
Et qu'il n'ait ses raisons pour cacher sa famille.

CRISPIN.

Lui? Je le garantis le fils de quelque drille.

CLÉOMÉDON.

Mon sort peut avoir mis quelque obstacle à mes feux:
Mais s'il n'est pas illustre, il n'a rien de honteux.

CRISPIN.

Je gage, s'il en veut faire un aveu sincère,
Qu'il n'a jamais connu son père ni sa mère;
Je m'en rapporte à lui, laissez-le un peu jaser.

CLÉOMÉDON.

Sur ce que j'en ai dit, on s'en peut reposer.

CRISPIN.

Oui, vous avez tout l'air d'un homme d'importance!

SCÈNE IV.

FLORISEL, CLÉOMÉDON, CRISPIN, COLIN, LA FOREST.

FLORISEL.

QUe veux-tu? Ce maraud nous écoute, je pense.
Est-ce pour écouter, dis, que tu t'es mis-là.

COLIN.

Oh! non; c'est que j'attends mon père que voilà.

CRISPIN.

Son père!

COLIN.

A la maison je me lassois d'attendre.

CRISPIN.

L'ai-je dit? C'eſt un gueux, nous allons tout apprendre.

COLIN, *à Cléomédon.*

J'ai dit à nos voiſins que j'étois votre fils,
Mais ils ne voulont pas croire que je le ſuis.
Tout chacun pour vous voir s'étoit mis aux fenêtres;
J'avois fait mon ballot, j'avois bouté mes guêtres,
J'avois grimpé pour voir par le grenier au foin,
Et je croyons tretous vous voir venir de loin;
Quand j'ons connu, voyant de plus près le viſage,
Que c'étoit le mulet du bailli du village.
Dame, laſſé de voir que je ne voyois rien,
Je ſuis venu chercher devers l'endroit....

CLÉOMÉDON.

Hé bien?
Que m'importe cela? Parle, que veux-tu dire?

COLIN,

Comme il fait l'innocent! c'eſt que vous voulez rire.
Avez-vous un cheval?

CLÉOMÉDON.

Oui, ſans doute, j'en ai.

COLIN.

Bon?

CLÉOMÉDON.

Très-bon.

COLIN.

Fort?

CLÉOMÉDON.

Oui, fort.

COLIN.

Hé bien, je vous mettrai,
Tout du long des chemins, en croupe.

CLÉOMÉDON.

Pourquoi faire ?

COLIN.

Pour aller, s'il vous plaît, quant & quant vous, mon père.

CLÉOMÉDON.

Moi, ton père ?

CRISPIN.

Viens-çà.

FLORISEL.

Ne parlons point si haut.
Qui te l'a dit ?

COLIN.

C'eſt lui qui me l'a dit tantôt.
Hé ! qu'il s'en ſouvient bien.

CLÉOMÉDON.

Je t'ai dit cela, traître ?
Moi ?

COLIN, *à Floriſel.*

C'eſt qu'il ne veut pas qu'on le ſçache peut-être.

FLORISEL.

Tu veux qu'il ſoit ton père, & tu ſerois le ſien;
Et ton âge eſt au moins....

COLIN.

Oh! l'âge n'y fait rien.
Hé! puiſqu'il me l'a dit, il faut qu'il ſoit mon père.

CRISPIN.

Mais entendons-le avant que de le faire taire.

FLORISEL.

Hé! que nous ſervira de l'avoir entendu?
C'eſt un pauvre garçon, dont l'eſprit eſt perdu,
(Ne le voyez-vous pas?) & de qui l'innocence
Fait voir, ſur ce qu'il dit, ce qu'il faut que l'on penſe.
C'eſt le fou des paſſans, & par ſon entretien....

COLIN.

Oh! point, Monſieur Criſpin, Monſieur, me connoît bien.

FLORISEL.

Il va tout découvrir, qu'on nous quitte la place.

COLIN, *prenant Cléomédon par le bras.*

Décampons.

FLORISEL.

La Foreſt, que l'on nous en défaſſe.

LA FOREST, *chaſſant Colin.*

Va, tu prends mal ton temps.

COLIN.

Que je ſuis mal chanceux!
C'eſt qu'il ne falloit pas le dire devant eux.

LA FOREST.

Non.

COLIN.

S'en va-t-il?

LA FOREST.

Bien-tôt.

COLIN.

Où prétend-il ſe rendre?

LA FOREST.

Devers Paris.

COLIN.

Je vais ſur le chemin l'attendre.

CRISPIN.

Je ſçaurai de Colin que veut dire ceci;
Et je ſuis d'avis.... Mais Hélène vient ici.

SCÈNE

SCÈNE V.

FLORISEL, CLÉOMÉDON, HÉLÈNE, CRISPIN.

HÉLÈNE, *à Crispin.*

QUe me montrez-vous tant ?

CRISPIN.

C'eſt la clef d'un myſtère.
Vous vous encanaillez terriblement, ma chère.
De nous lire ceci, prenez un peu le ſoin.

HÉLÈNE.

Je ſçais ce qu'il contient, il n'en eſt pas beſoin.

CRISPIN.

Et quel étoit le but de cette tentative ?

HÉLÈNE.

De voir ſi votre amour prendroit l'affirmative.
Je voulois éprouver, le deſtinant pour vous,
Si vous m'aimiez aſſez pour être fort jaloux ;
Enfin je voulois voir de quelle humeur vous êtes.

CRISPIN.

Nous ne nous payons pas de ſemblables défaites ;
Nous avons tout appris de ce joli mignon.

Petit serpent, allons, demandez-moi pardon,
Et tandis qu'on se sent pour vous quelque indulgence,
Profitez du penchant qu'on a pour la clémence.

HÉLÈNE.

Ne me reprochant rien, je ne suis pas d'humeur....

CRISPIN.

Ah! je m'en doutois bien, traitresse! votre cœur
Condamne, sans effort, le scrupule au silence;
Et, grâce à la bonté de votre conscience,
Vous n'êtes pas sujette à des remords trop grands;
Mais un jour....

FLORISEL, *à Crispin.*

Laissez-nous, & rentrez là-dedans.

CRISPIN.

Que j'entre! Ai-je si peu de part en ces matières?

FLORISEL.

Oh! rentrez, je me lasse; & vos brusques manières
Pourroient troubler un point qui doit être agité
Avec plus de respect & plus d'honnêteté.

SCÈNE VI.

FLORISEL, CLÉOMÉDON, HÉLÈNE.

FLORISEL.

MAdame, vous pouvez, laiſſant à part la feinte,
Parler à cœur ouvert ſur ce qui fait ſa plainte;
Et l'amour paternel, quoiqu'inſtruit de vos feux,
Ne ferme à la raiſon ni mon cœur ni mes yeux.
A ma confuſion je vois & je confeſſe
Qu'indigne de vos feux & de votre tendreſſe,
Ce fils, en qui mon ſang s'eſt ſi bien démenti,
Ne feroit avec vous qu'un nœud mal aſſorti;
Et je me ſçais enfin faire trop de juſtice,
Pour exiger de vous un pareil ſacrifice.
J'apprends qu'un autre objet allume d'autres feux;
Et veux bien avouer qu'il les mérite mieux.
Quoi que votre parole ait dû me faire attendre,
En faveur de vos feux je veux bien vous la rendre;
J'aime Cléomédon, &, dès que je le vis,
Il me fut auſſi cher que s'il étoit mon fils.
Vous ne ſçauriez jamais (je vous en crois inſtruite)
Faire choix d'un époux d'un plus rare mérite.
Je me ſouhaiterois, loin d'en avoir d'ennui,
Plus de pouvoir ſur vous, pour vous donner à lui;
Et mon cœur, pour tout prix de ce qu'il prétend faire,
Ne demande de vous qu'un aveu, mais ſincère.

HÉLÈNE.

L'aveu que vous voulez de ma sincérité
Est le moins que je doive à tant d'honnêteté;
Et, tâchant de régler la mienne sur la vôtre,
J'avoûrai que, sensible au mérite d'un autre,
Mon cœur n'a point senti, s'étant examiné,
De penchant pour ce fils qu'on m'avoit destiné.
Mes yeux n'ont pu s'y faire; & si la bienséance
Me permettoit de dire ici ce que j'en pense,
Je dirois que je crois que, pour nous divertir,
C'est un homme attitré qu'on a fait travestir,
Qui tient pour quelque temps dessous un nom illustre,
La place d'un vrai fils pour lui servir de lustre.

FLORISEL.

Plût au ciel qu'il fût vrai!

HÉLÈNE.

Mais ma sincérité,
Monsieur, sans y penser, prend trop de liberté.

FLORISEL.

Vous le pouvez. Ainsi Cléomédon, Madame,
Avoit déja surpris quelque part en votre âme?

HÉLÈNE.

Je vous l'ai déja dit, & mon cœur combattu
Et par tant de respect & par tant de vertu,
Auroit à son mérite égalé ma tendresse,
Si j'ôsois de ma main me rendre la maitresse.

CLÉOMÉDON.

C'est de trop de bontés combler un malheureux,
Madame, & votre rang demande d'autres nœuds.

FLORISEL.

Puisqu'à flatter ses feux votre ardeur fut si prompte,

Faites-en votre époux, vous le pouvez sans honte,
Madame ; vos parens, sur vous, n'ont plus de droits,
Leur mort vous a laissé la liberté d'un choix ;
Et je ne pense pas que rien vous en sépare,
S'il faut qu'en sa faveur votre amour se déclare.

HÉLÈNE.

Je ne sçais si ma tante approuveroit ces feux,
Et, sans elle, mon cœur ne peut le rendre heureux ;
Son aveu seul a droit d'autoriser ma flamme.

FLORISEL.

Le pouvoir d'une tante a des bornes, Madame ;
Mais je ne prétends pas enfin vous exciter
A manquer au respect que l'on lui doit porter ;
Et puisque son aveu vous semble nécessaire,
Je m'offre à la gagner, & j'en fais mon affaire.

CLÉOMÉDON.

Par quels remercîmens....

FLORISEL.

Je voudrois faire plus.
Laissons des complimens entre nous superflus.
Je rentre pour chercher Araminte, & m'engage
A ménager pour vous aujourd'hui son suffrage ;
Et comme sur ce choix c'est ce qui la retient,
Je vais lui déclarer.... Mais je la vois qui vient.

SCÈNE VII.

FLORISEL, HÉLÈNE, ARAMINTE, CLÉOMÉDON.

FLORISEL.

MAdame, c'eſt en vain que l'on voudroit vous taire
Que, quand l'époux déplaît, l'hymen ne ſçauroit plaire;
En vain nous prétendions en faire un en ce jour:
Mon fils n'étant pas propre à donner de l'amour,
Hélène en a pu faire un refus excuſable.
Enfin Cléomédon, plus aimé, plus aimable,
Par des ſoins différens de ceux qu'on lui rendoit,
A mérité le cœur où mon fils prétendoit;
Et comme il n'eſt pas juſte, enfin, que l'on l'immole;
En faveur de ſes feux je lui rends ſa parole.
Que pour eux vos bontés, ſecondant mes ſouhaits,
Joignent votre ſuffrage à l'aveu que je fais;
Et daignez, permettant que l'hymen s'accompliſſe,
Souffrir qu'à ſa vertu l'amour rende juſtice.

ARAMINTE.

C'eſt un digne parti pour elle à propoſer!
Quoi, Monſieur! mon aveu pourroit autoriſer
Un amour ſi contraire aux ordres de mon frère!
On reſpecte ſi peu ſa volonté dernière!
Et l'on croit, en formant de ſi honteux projets,
Se pouvoir diſpenſer des ſermens qu'on a faits!
Non, Monſieur; ce n'eſt pas que mon cœur le mépriſe,
Mais à votre fils ſeul ma nièce fut promiſe;

Vous en fûtes témoin, elle donna sa foi;
Son père a bien voulu s'en reposer sur moi:
Son cœur s'y doit soumettre, & quoiqu'il se soulève,
L'affaire a fait éclat, il faut qu'elle s'achève.
On m'a laissée en droit de dire: Je le veux.
Je ne consentirai jamais à d'autres nœuds.

FLORISEL.

Mais, Madame, sçachez que, puisqu'on la dégage....

ARAMINTE.

Non, Monsieur; je n'ai rien à sçavoir davantage;
Et personne, à mes yeux, ne recevra sa foi,
Si ce n'est votre fils. Ma nièce, suivez-moi.

SCÈNE VIII.

FLORISEL, CLÉOMÉDON.

FLORISEL.

JE ne le cèle point, allant à sa rencontre,
Je ne m'attendois pas à l'aigreur qu'elle montre.
Je doutois qu'elle dût enfin à votre ardeur
Opposer ses refus avec tant de chaleur;
Et je ne croyois pas qu'ici son artifice
Voudroit d'un point d'honneur couvrir un tel caprice.
Je veux voir si mes soins pour vaincre ses refus....

CLÉOMÉDON.

Je n'en espère rien, ce sont des soins perdus.
Je suis au désespoir, je ne sçaurois m'en taire.
Trop de bontés pour moi me la rendent contraire;
Je m'en étois douté.

FLORISEL.

Mais un tel changement
Ne peut pas démentir l'ouvrage d'un moment.
Héléne & vos reſpects, ſecondant ma prière,
Peut-être en d'autres temps la trouveront moins fière;
Et puiſque la chaleur du refus de ſa main
Nous laiſſe des momens qu'on emploieroit en vain,
Afin qu'adroitement cet aveu ſe ménage,
Rendons-nous à Paris, achevons le voyage.
Je m'en vais diſpoſer mes gens pour ce départ,
Et veux que tout ſoit prêt dans une heure au plus tard.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORISEL, LA FOREST.

FLORISEL.

PARTIRONS-nous bien-tôt ? Vos chevaux....

LA FOREST.

On les selle;
On s'apprête à servir; le carrosse, on l'attelle,
Et de l'air qu'on si prend, je puis vous garantir,
Que dans une heure au plus nous pourrons tous partir:
Vous en serez le maître; au moins votre équipage....

FLORISEL.

Il suffit. Mais avant que quitter ce village,
Pendant tous ces apprêts je veux voir, si je puis,
Ce laboureur, à qui j'avois laissé mon fils.
Ses soins ont assez mal réussi pour son hôte:
Mais je ne crois point trop que ç'ait été sa faute,
Et quoique le service enfin qu'il m'a rendu
Ait à mon espérance assez mal répondu,
Ayant fait de son mieux pour l'élever, je pense
Ne pas devoir laisser ses soins sans récompense.

LA FOREST.

Hé bien, Monsieur! rentrez, & me laissez aller:
Je m'en vais l'avertir de vous venir parler.

FLORISEL.

Non; je n'ai pas besoin pour cela d'interprète:
Je veux que jusqu'au bout la chose soit secrette;
Et comme je n'y puis apporter trop de soins,
Je prétends lui parler, & le voir sans témoins.
Lucrèce, ou bien sa sœur, qui m'ont vu disparoître;
Se voudront informer où je serai, peut-être.
Va-t-en, tu leur diras que je suis au jardin.
Je reviens à l'instant, rentre, & me laisse.

SCÈNE II.

FLORISEL, seul.

Enfin;
Mon esprit, sur ce fils, se trouble, & je commence
A perdre, avec mes soins, ce que j'eus d'espérance.
Ma bouche, par l'effort d'un mouvement secret,
A le nommer mon fils, ne consent qu'à regret.
Du sang qui l'a formé la force languissante,
Ne me dit rien pour lui que mon cœur ne démente;
Et la nature enfin, dans ce cœur plein d'ennui,
Révolte, malgré moi, tous mes sens contre lui.
Ce pauvre laboureur, quoique grossier, fidèle,
Mérite qu'un présent soit le prix de son zèle:
Ma parole m'engage, & j'en veux bien sortir.
Terminons cette affaire, & songeons à partir.
Mais il vient, & je puis abréger ma visite:
Une femme lui parle, attendons qu'il la quitte

SCÈNE III.

MATHURIN, PERRINE; FLORISEL, caché.

MATHURIN.

MOrgué! je ne veux point voir le Bailli céans;
Je te l'ai déja dit, je crois que tu prétends
Me faire tout ainſi que faiſoit la défunte.

PERRINE.

Mais...

MATHURIN.

Mais je n'aime point les femmes qu'on emprunte.
Je ſçais qu'il t'aime encor. Si l'on n'en ſçavoit rien....
Mais tout le monde en cauſe, & je le ſçais fort bien.

PERRINE.

Tu n'as guères d'eſprit. C'eſt que je le mitonne
Pour le procès que t'as pour le bien de Simone:
Tu le perdras, vois-tu! s'il faut qu'il ſoit exclus...

MATHURIN.

Morgué! je le veux perdre, & qu'il n'y vienne plus.
Têtigué! je vois bien, de la façon qu'on cauſe,
Que, ſi je ne le perds, il gagnera ſa cauſe.
Sçais-je pas comme a fait ſon père que j'ai vu.

La femme au gros Thomas, dont il étoit féru,
Encor bien qu'elle fût des plus belles de France;
Ne lui couti, morgué! jamais qu'une sentence:
Et ces baillifs faiſont par-tout de ces coups-là.

PERRINE.

Il n'y reviendra plus: hé bien! nan lui dira.
De quoi peux-tu te plaindre? Eſt-il dans le village
Une femme ayant plus de ſoin de ſon ménage,
Plus complaiſante, dis; & de qui le mari
Soit plus heureux que toi, plus choyé, plus chéri?
En connois-tu quelqu'une, après tout, dont l'adreſſe;
A te ſervir en tout, plus que moi s'intéreſſe:
Parle; & qui craigne plus de te voir de l'ennui?

MATHURIN.

Que ſçais-je, moi?

PERRINE.

Témoin l'affaire d'aujourd'hui;
Là, de ce Colonel, qui paſſe pour le père
De Criſpin?

FLORISEL, *caché.*

Que dit-elle, & quel eſt ce myſtère?

PERRINE.

Ton eſprit ſe fût-il aviſé, ſans le mien,
De lui bailler ton fils à la place du ſien?

FLORISEL, *caché.*

Ciel! qu'entends-je?

MATHURIN.

Ah! pargué, je l'avoue à ta gloire;

Tu me fis aviſer d'une bonne aviſoire;
Et je crois que ſans toi nan m'eût baillé cent ans,
Que j'aurois plutôt pris la lune avec les dents.

PERRINE.

Chacun le croit ſon fils, la choſe étant croyable;

MATHURIN.

Morgué! le Colonel s'en donneroit au diable;
Et Criſpin tout de même, auſſi-tôt qu'il le vit,
Il allit l'embraſſer d'auſſi bon appétit
Que ſi ç'avoit été ſon véritable père.
Perrine, pour bien rire, il falloit les voir faire.

FLORISEL, *caché.*

L'infâme!

PERRINE.

Mais ſans moi, tu n'ôſois l'approcher;
Combien, pour te réſoudre, a-t-il fallu prêcher?

MATHURIN.

Il eſt vrai, j'avois peur de jouer de mon reſte.
Vois-tu! le Colonel eſt le plus malin peſte....

PERRINE.

On eſt bien aguerri là-deſſus aujourd'hui,
Et l'on en trompe bien de plus méchans que lui,
Dont on ſe fait payer, comme d'un bon office.
Au village, comment crois-tu qu'une nourrice
Faſſe, quand elle a vu mourir ſon nourriçon?
A ſa place elle met ſon enfant ſans façon.
Quand elle n'en a point, elle y met d'ordinaire
Celui d'une voiſine ou bien d'une commère.

MATHURIN.

Malepeſte ! où cela ? dis ; Perrine.

PERRINE.

En tous lieux.
Tiens, vois-tu ! la plupart de tous ces gros Monſieux ;
A qui tu vois des clos de ſi grande étendue,
Et qui font les gros dos à Paris dans la rue,
Sont fils de payſans ou de gens du dehors,
Que l'on baille aux bourgeois, quand leurs enfans ſont morts.

MATHURIN.

Pargué ! tu me dis-là des choſes merveilleuſes.
Connois-tu quelque fils, dis-moi, de ces troqueuſes ?

PERRINE.

J'en connois plus de vingt d'autour de ces quartiers ;
Les uns ſont procureurs, les autres ſont greffiers,
Les autres médecins. Tiens, l'on dit que les nôtres
Faiſont plutôt fortune encore que les autres.

MATHURIN.

Perrine, ce ſecret, morgué ! vaut un tréſor ;
Car tous ſont bien poſtés.

PERRINE.

Oh ! l'autre jour encor...
Mais n'en va pas parler.

MATHURIN.

Bon !

PERRINE.

La tante à Perrette

Me dit qu'elle en ſçavoit un à qui l'on achète
Une charge de Duc.

MATHURIN.

Voilà de fines gens.
Mais pour quelles raiſons baillent-ils leurs enfans ?
Qu'eſt-ce qu'il leur revient, dis-moi, de ce ſervice ?

PERRINE.

De l'argent tous les mois, tant qu'ils ſont en nourrice ;
Des amis qu'on ſe fait, & même un bon préſent,
Que d'ordinaire on fait alors que l'on les rend ;
Comme d'un demi-ceint ou d'un habit de ſerge,
Sans parler des enfans qu'on met en bonne auberge.

MATHURIN.

Il eſt vrai.

FLORISEL, *caché.*

Quel commerce ! hélas ! ah, juſte ciel !

MATHURIN.

Mais....

PERRINE.

Quoi ?

MATHURIN.

Je ſuis d'avis de voir le Colonel ;
Va-t-en ; je vais, tandis que je n'ai guère affaire,
Voir ſi j'en puis tirer quelque petit ſalaire.

SCÈNE IV.

FLORISEL, MATHURIN.

FLORISEL, *tirant son épée.*

TOn salaire est tout prêt, traître ! & voici de quoi.....

MATHURIN, *se jetant à genoux.*

Monsieur le Colonel, ayez pitié de moi.

FLORISEL.

Je vous laissai mon fils, & vous avez l'audace;
Infâme ! de me rendre un faquin à sa place !

MATHURIN.

Ah !

FLORISEL.

J'ai tout entendu, lève-toi, mille coups
Seroient pour ton forfait un supplice trop doux.
Je dois voir, par ta mort, ma vengeance assouvie.
Mais s'il te reste encor quelque amour pour la vie,
Tu sçais en quel transport tu me dois avoir mis,
Tu ne peux t'en sauver qu'en me rendant mon fils.
Pour prendre ton parti, songe qu'il faut t'attendre
A mourir de ma main à l'instant, ou le rendre.

MATHURIN.

Hé quoi ! point de quartier, Monsieur, qu'en le rendant ?

FLORISEL.

Point de quartier; achève & dépêche, autrement
Mon cœur, à la pitié déſormais inſenſible....

MATHURIN.

Tuez-moi donc, Monſieur; car il eſt impoſſible.

FLORISEL.

Mon fils ſeroit-il mort? Et, me donnant le tien...

MATHURIN.

Il eſt... Un jour... Tenez... Pargué! je n'en ſçais rien.

FLORISEL.

Hé! qui le doit ſçavoir? Parle, ou crains ma vengeance.
Le péril que tu cours accroît par ton ſilence;
Si.....

MATHURIN.

Tout ce que j'en ſçais, c'eſt, Monſieur, qu'à douze ans
Votre fils ſe perdit, ſans que depuis ce temps
J'en ayons rien appris.

FLORISEL.

Pour te tirer d'affaire,
C'eſt un conte à plaiſir, lâche! que tu viens faire;
Et ton eſprit groſſier, par de pareils détours,
M'ayant déja trompé, croit me tromper toujours.
Rends-moi mon fils, ou crains que ma douleur trop forte.....

MATHURIN.

Si je ne vous dis vrai, que le diable m'emporte,

Je fus pour le quêter toute la nuit debout,
Pendant plus de six mois je le cherchi par-tout;
Par l'avis d'un voisin & de quelque voisine,
J'alli voir un sorcier, Simone une devine,
Et le sorcier nous dit, & la devine aussi,
Que de plus de dix ans il ne viendroit ici.
Pour finir le chagrin que sa perte me donne,
Tenez, j'aurions été voir le diable en personne.
Simone, qui l'aimoit, en séchi sur ses pieds,
Et moi j'en devins maigre, ainsi que vous voyez.

FLORISEL.

Juste ciel! falloit-il que le fils d'un tel père
Fût réduit à passer ses jours dans la misère!
Et qu'enfin ce que j'ai de naissance & de bien,
Pouvant le rendre heureux, ne lui servît de rien?
N'ai-je évité cent fois la mort que je souhaite,
Que pour venir pleurer la perte que j'ai faite;
Et que pour déplorer la misère, ou le sort
D'un fils depuis dix ans, ou misérable ou mort?

MATHURIN.

Tenez, comme il avoit un peu la tête verte;
C'est peut-être un bonheur pour vous que cette perte:
Et ce fils, qui vous rend à vous plaindre si prompt,
Peut-être, avec le temps, vous eût fait quelque affront:
Car il avoit des mains....

FLORISEL.

Je crois qu'il extravague.
Comment?

MATHURIN.

En s'en allant, il dérobi la bague
Que vous aviez baillée à Simone.

FLORISEL.

Tais-toi.
Eût-il tout emporté ce que tu tiens de moi!
D'un fils trop malheureux, trop misérable père!..
Ne crois pas échapper à ma juste colère.

MATHURIN.

Je ne bouge, Monsieur; ne poussez pas si fort.

FLORISEL.

Je prétends à loisir décider de ton sort.

SCÈNE V.

FLORISEL, LUCRÈCE, HÉLÈNE, MATHURIN, LISETTE.

LUCRÈCE.

D'Où vous vient le courroux que nous voyons paroître?

HÉLÈNE.

Qui vous transporte ainsi?

FLORISEL.

Madame, c'est ce traître:
Ce malheureux a mis le comble à mes ennuis.
Allant en Portugal, je lui laissai mon fils;
Et j'ai, sans y penser, découvert tout-à-l'heure

Qu'il m'a rendu le ſien pour le mien que je pleure;
Et pour toute raiſon, quand je l'ai confondu,
Il m'a dit que le mien à douze ans s'eſt perdu.

HÉLÈNE.

Donc cet extravagant, à qui l'on me deſtine,
Eſt ſon fils?

MATHURIN.

Oui, Madame.

HÉLÈNE.

Il en a fort la mine.
Si cet hymen conclu ſe fût fait dans le temps,
J'euſſe bien apprêté, Monſieur, à rire aux gens.
Je prends part au chagrin que vous coûte ſa perte;
Mais le plaiſir de voir la fourbe découverte,
L'adoucit tellement, qu'on me doit pardonner
S'il ſe mêle à l'ennui qu'on vous a pu donner.

LUCRÈCE.

Je prends, dans cet ennui, la part que j'y dois prendre;
Mais le ſort vous l'ôta, le ſort vous le peut rendre;
Le ciel fait tous les jours des miracles plus grands.

LISETTE.

Moi, je rentre. Ah! je vais étonner bien des gens.

SCÈNE VI.

FLORISEL, LUCRÈCE, HÉLÈNE, MATHURIN.

HÉLÈNE.

Comme des plus grands maux l'antidote eſt la joie;
Si, pour adoucir ceux que le ciel vous envoie,
Vous lui donniez la main, & receviez ſa foi,
Vous vous pourriez tous deux conſoler. Quant à moi,
J'attendrai, ſi mon ſang ſe doit unir au vôtre,
Que ce fils ſe retrouve, ou qu'il en naiſſe un autre.
Je ne ſuis pas preſſée, & puiſque mon malheur...

LUCRÈCE.

Il faut laiſſer agir ſa plainte & ſa douleur;
Mais pour notre départ, voyons ce qu'on ordonne.
C'eſt trop s'abandonner au chagrin qu'on vous donne;
Il faut faire un effort.

FLORISEL.

J'y fais ce que je puis.
Madame, pardonnez au déſordre où je ſuis;
Les maux ſont bien légers, quand la douleur s'appaiſe;

SCÊNE VII.

FLORISEL, LUCRÈCE, CRISPIN, HÉLÈNE, MATHURIN.

CRISPIN.

QUe diantre faites-vous ici, ne vous déplaise? Hem? Pouſſez-vous ici quelques beaux ſentimens?
Pour moi, j'ai finement fait farcir là-dedans,
De bouteilles de vin, les coffres du carroſſe.
Je veux, par les chemins, boire comme à la noce;
Et déja régalé de ſix grands coups ſans eau....
Mais qu'avez-vous, patron? Vous pleurez comme un veau.
Pauvre homme! voilà bien commencer la journée!
Pleurez-vous les rigueurs de votre Dulcinée?

FLORISEL.

Va, mon ami, va-t-en, on nous trompoit tous deux:
Si tu cherches ton père, il eſt devant tes yeux,
Il pourra t'éclaircir ſur l'ennui qui me preſſe;
Rentre dans ton néant: va, mon cher, & nous laiſſe.

CRISPIN.

Comment! va, mon ami! Qu'eſt-ce donc qu'il nous dit?
L'avez-vous trop fait boire, ou bien s'il perd l'eſprit?
Monſieur le Colonel.....

FLORISEL.

Va donc,

CRISPIN.

Comme vous faites!
Pour connoître les gens, vous faut-il des lunettes?
Là, tournez-vous le nez, ouvrez les yeux bien grands;
Tâchez de vous remettre, & rappellez vos sens.
Hem! reconnoissez-vous, dedans notre figure,
L'unique échantillon de votre géniture?

FLORISEL.

Je veux bien, par pitié, te faire ouvrir les yeux.
Encore un coup, te dis-je, on nous trompoit tous deux;
De l'homme que tu vois la criminelle audace,
D'un fils qu'il m'a perdu, t'a fait prendre la place.
C'est un secret qu'en vain ce perfide avoit tu;
Et tu n'es rien qu'un gueux par mes soins revétu.

CRISPIN.

Parlez peu, parlez bien, & n'offensez personne.
Comme il roule les yeux, & comment il raisonne!
Monsieur le Colonel, de pareilles raisons
Pourroient bien vous mener aux petites maisons.

FLORISEL.

Si tu crois qu'à plaisir on te fait une histoire,
Fais-le parler, & vois ce que tu dois en croire.

CRISPIN.

Ah! ceci dure trop. Qu'est-ce qu'il me dira?

FLORISEL.

Fais-le parler, te dis-je.

CRISPIN.

Hé! bon-homme, viens-çà;
Puisque c'est toi qui dois débrouiller ce mystère,

MATHURIN.

Il eſt, morgué ! tout vrai, Criſpin ! je ſuis ton père;
Vois-tu ! Perrine & moi j'avions fait ce complot,
Qu'on te vient d'expliquer, ſans t'en avoir dit mot;
Mais, palſangué ! j'ons fait de terrible beſogne;
Il m'a.....

CRISPIN.

Va, mon ami, va, tu n'es qu'un ivrogne.

MATHURIN.

Oh!

CRISPIN.

Va, le vin te ſort par les yeux, laiſſe-nous.

FLORISEL.

Songe à le ſuivre auſſi, je n'aime pas les fous.
Tu ſçais par quel endroit cette affaire me touche;
Te voilà, de ton ſort, éclairci par ſa bouche,
Va-t-en; je vais te faire envoyer les habits
Que j'avois, en venant, fait faire pour mon fils.
Adieu. C'eſt un préſent que je veux qu'on te faſſe,
Pour avoir eu l'honneur d'avoir tenu ſa place.

CRISPIN.

Je ne connois plus rien à tout cet embarras.
Mais je ſuis vôtre fils, ou je ne le ſuis pas;
Si je ſuis votre fils, la loi du ſang ordonne
Que je tienne le rang que ce titre me donne;
Je me dois, avec vous, montrer par tout pays.
Si je ne le ſuis pas.... Mais je ſuis votre fils;
Je vous ferai bien voir que vous êtes mon père.

SCÈNE

SCÈNE DERNIÈRE.

FLORISEL, ARAMINTE, LUCRÈCE, HÉLÈNE, CLÉOMÉDON, MATHURIN, CRISPIN.

ARAMINTE.

CRoirons-nous le rapport que l'on nous vient de faire?
Quoi, Monsieur! il se peut qu'on se soit avisé
De vous faire un présent d'un magot supposé?

FLORISEL.

C'est un ennui, Madame, où mon malheur m'expose;
Mais, parmi les regrets que ma douleur me cause,
Le ciel me favorise, & n'a pu consentir,
Sans m'éclaircir de tout, à me laisser partir.

CLÉOMÉDON.

Jusques-là contre vous on porte l'insolence,
Et vous en avez pu différer la vengeance?
On vous trompe, & l'on perd, par cette lâcheté,
Le respect qu'on vous doit, avec impunité?
Quoi! nommez-moi l'auteur de cette perfidie,
Que mon bras vous en venge aux dépens de sa vie;
Parlez; de qui faut-il vous venger aujourd'hui?

FLORISEL, *montrant Mathurin.*

C'est de ce malheureux que vous voyez.

CLÉOMÉDON.

De lui?

FLORISEL.

J'avois un fils, hélas! & depuis sa naissance,
C'est à lui que j'avois confié son enfance;
Et, sans avoir prévu les peines que je sens,
Il me l'a laissé perdre en ces lieux à douze ans.
Peut-être intimidé par quelque brusquerie,
Mon fils a, par sa fuite, évité sa furie,
Sans que pour tout butin il ait, dans son malheur,
Emporté qu'un bijou de très-peu de valeur.

CLÉOMÉDON.

Si l'on vous en a fait une fidelle histoire,
Mon bonheur est plus grand que je n'eusse osé croire;
Et c'est moi, qui, tout fier du cœur que je me sens,
Cherchai, loin de ces lieux, de la gloire à douze ans.
Oui, pour tromper les soins qu'il prit de ma conduite,
Je fis à tout le monde un secret de ma fuite;
Et, tout honteux d'un sort que je connoissois mal,
Je quittai sa maison, & fus en Portugal.
Ce témoin, décidant sur ce qui vous étonne,
Vous peut.....

MATHURIN.

Ah! palsangué, c'est la bague à Simonne.
Bon, voilà votre fils & l'anneau retrouvés.

FLORISEL.

Ah, mon fils!

CLÉOMÉDON.

Que de biens le ciel m'a réservés!

FLORISEL.

Que je sens de surprise & de joie en mon âme!

(*A Hélène.*)

Ah, ciel ! Cléomédon étant mon fils, Madame,
Je crois qu'avec raison il peut, aux yeux de tous,
Se flatter de l'espoir de se voir votre époux.

HÉLÈNE.

Je sçais trop, pour troubler l'hymen qui se doit faire,
Le respect que je dois aux ordres de mon père.

CLÉOMÉDON.

Je ne fais mon bonheur que de vous posséder.

FLORISEL, *à Araminte.*

C'est à vous là-dessus, Madame, à décider;
Et si par vos refus sa flamme intimidée....

ARAMINTE.

Puisqu'il est votre fils, la chose est décidée.

FLORISEL.

Puisque rien ne s'oppose au bonheur de ce fils,
Il faut qu'un double hymen de nos feux soit le prix;

(*A Lucrèce.*)

Consentez-y, Madame, & souffrez qu'on apprête
Ce qui peut embellir une si grande fête;
Et que le souvenir, passant à nos neveux,
Marque à jamais le jour qui nous rend tous heureux.

CRISPIN.

Monsieur le Colonel encore un mot, de grâce:
Comment prétendez-vous que tout ceci se passe?

FLORISEL.

En faveur d'un bonheur si cher à nos amours,
Tu passeras chez moi le reste de tes jours,

Où tu verras l'effet de ma reconnoissance.

(Montrant Mathurin.)

Et pour lui, mille écus feront sa récompense.

MATHURIN.

Soit.

CRISPIN.

C'est à bon marché vous défaire d'un fils.
Hasard à bon marché; cependant je vous suis,
Pourvu que vous fassiez, moyennant quelque somme,
Un riche roturier de Crispin Gentil-homme.

Fin du quatrième & dernier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Œuvres de Montfleuri*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpreſſion. A Paris le 27 Janvier 1773. *Signé* DE CREBILLON.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amée la veuve DUCHESNE, Nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres de Montfleuri*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du

jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit

Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & non-obſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le dixième jour du mois de Mars, l'an mil-ſept-cent ſoixante-treize, & de notre règne le cinquante-huitième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 2396, fol. 71, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 6 Avril 1773.

C. A. JOMBERT pere, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, *rue Mignon S. André-des-Arcs.* 1776.

PQ
1875
M64
1776
t.4

Montfleury, Antoine Jacob
Théâtre de Messieurs de
Montfleury

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY